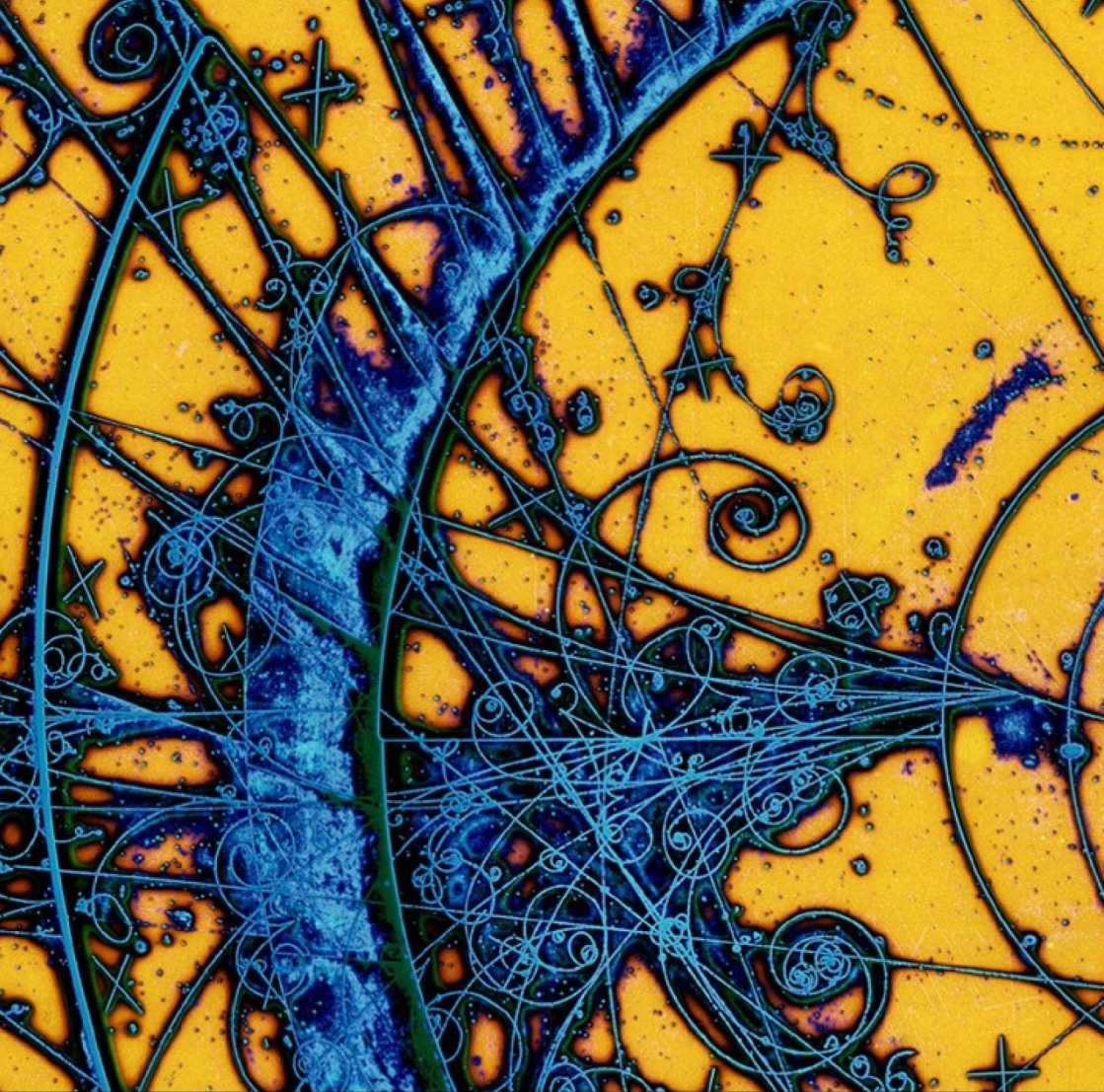




Sébastien JUNCA

Le Totem et L'ATOME

LE TOTEM ET L'ATOME

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions de L'ARBRE D'OR

- *Les Naufragés de Dieu*, 2008.
- *L'Envers du monde*, 2008.

Aux Éditions ÉDILIVRE

- *De feu et de sang - Les charniers de lumière*, 2010.
- *Blessure d'étoile - La face cachée de l'évolution*, 2011.
- *Petit manuel de survie, de résistance et d'insoumission à l'usage de l'ouvrier moderne*, 2011.

Aux Éditions DEMOPOLIS

- *Au cœur de la crise – Carnets ouvriers (Préface de Gérard Mordillat)*, 2014.

En autoédition sur COOLLIBRI

- *La Sensation du gouffre - Poèmes en prose et autres textes*, 2015.
- *Le Vouloir du Véridique - Carnets hygiéniques*, 2016.
- *Le Totem et l'atome - Introduction à la mécanique des dieux*. 2017.
- *Effondrement : une question de survie*, 2020.

Tous ces titres sont disponibles en autoédition
au format papier sur le site
coollibri.com

Sébastien Junca

LE TOTEM ET L'ATOME

Introduction à la mécanique des dieux

Sébastien Junca © 2017
Contact : sebastienjunca@laposte.net
Page auteur sur CoolLibri.com
ISBN : 9791034339389

À ma grand-mère Alice.

*« Omnis creatura adhuc in gemiscit et parturit. »
La création tout entière soupire
et souffre les douleurs de l'enfantement.*

Romains, VIII, 22.

AVANT-PROPOS

Je n'ai pour ma part jamais eu à souffrir de la religion. Il m'a néanmoins fallu quelque temps sacrifier au catéchisme afin que les miens paient leur dîme à l'opinion publique, à la morale chrétienne et surtout à la tradition. On ne se débarrasse pas aussi facilement de vingt siècles de culture chrétienne. Même quand on fait partie des classes populaires de la fin des années soixante. Ma grand-mère maternelle, très dévote, tenait beaucoup à ce que je fasse mes communions. Issue de la petite bourgeoisie de province, elle avait hérité des siens, en plus de quelques biens matériels, cette tradition qui consistait à entretenir les meilleures relations possibles avec tous les notables de la ville, dont monsieur le curé. Aussi mit-elle un point d'honneur à ce que j'en passe par un minimum d'éducation religieuse. Elle était aussi ma marraine. Autant dire qu'elle avait, en plus de ses quelques biens et un caractère craint de tous, assez d'arguments pour parvenir à ses fins, quelles qu'elles fussent.

Quant à moi, je n'avais pas encore d'opinion sur la chose, entendez la religion. Mes parents n'étaient pas pratiquants. Quant à leur croyance, elle n'était qu'habitude et sacrifice à la

coutume. On ne mettait jamais le pain sur le dos à table. On le signait avec le couteau avant d'en couper la première tranche. Mon père le faisait, parce que son père la faisait, parce que... La coutume s'est perdue. La technique a gagné sur la superstition depuis que le pain se vend tranché et que la boulangère se charge de l'office. Les fêtes religieuses, les visites sur les tombes, les quelques signes ostentatoires... tout cela n'était que conventions. Sortes d'*ex-voto* et d'offrandes à l'endroit de l'opinion d'autrui plus qu'à l'adresse d'une quelconque divinité qui chaque jour tardait un peu plus à se manifester.

Mon père était en définitive, et sans même savoir que cela portait un nom, plutôt athée. Sa philosophie se résumait à peu de chose, tout comme son idée de l'existence, et tenait en quelques mots, péremptoires : « Quand on est mort, on vaut pas un pet d'lapin ! » Quant à ma mère, elle faisait parfois montre d'une dévotion nécessairement à l'image de celle que ma grand-mère lui avait inculquée. Les leçons avaient été manifestement bien apprises. Cependant, l'idée de la mort faisait souvent chanceler le fragile édifice des leçons apprises et des certitudes d'emprunt qui lui tenaient lieu de convictions religieuses. Je ne comprenais pas que quelqu'un qui crût en Dieu puisse malgré tout avoir peur de la mort. Par contre, sa foi se ravivait comme par miracle sitôt que le besoin d'une aide particulière se faisait sentir. La perte d'un bijou par exemple, lui faisait aussitôt invoquer le Ciel, la Sainte Vierge ou encore celle qui avait sa préférence – parce que sans doute la plus prompte à répondre à ses attentes en plus de sa proximité géographique – sainte Thérèse de Lisieux.

Mes grands-parents paternels, issus quant à eux d'un milieu

campagnard très modeste, ne faisaient pas plus montre de dévotion. Hormis, bien sûr, pour les grandes occasions. De manière générale, il me semblait que les femmes étaient sur ce plan beaucoup plus prudentes que les hommes. Et quand bien même, au fond, elles ne croyaient sans doute pas plus en Dieu que leurs époux, elles se disaient qu'il valait tout de même mieux l'avoir de son côté. Aussi se faisaient-elles le plus souvent les gardiennes des traditions quand les hommes, dans toute leur rusticité, étaient beaucoup plus préoccupés par les choses de la terre. Le seul nom de Dieu dans la bouche de mon grand-père ne surgissait que pour ponctuer ses rares mais néanmoins redoutés accès de colère. À part ça, je n'entendais que très rarement parler du Ciel.

Pendant les un ou deux ans qui précédèrent ma communion solennelle, je passais avec certains de mes copains d'école, une ou deux heures en compagnie des apôtres et des Saintes Écritures. Bien qu'ennuyeuses à souhait, les séances de catéchisme se terminaient le plus souvent dans la cour du presbytère autour d'un ballon ; seconde religion qui n'obtenait toutefois pas plus mes faveurs que la première. Mais le plaisir d'être avec mes camarades l'emportait sur le reste. Le but n'était-il pas d'ores et déjà atteint ? Celui qui consiste à rassembler les hommes, et au-delà, les cœurs. Des ballades à vélo ou à pied et des baignades dans la rivière venaient parfois ponctuer notre emploi du temps catholique mais si peu scolastique. Et puis je savais bien qu'au bout du compte, la récompense serait suprême et le plaisir divin : un grand repas de famille en l'honneur du presque demi-dieu que je serai le temps d'une journée. Journée où chacun viendrait déposer à mes pieds une offrande à la hauteur de l'évènement. Je savais

déjà, par d'autres novices ayant passé cette initiation consumériste, la nature des cadeaux sacramentels qui me seraient destinés : une montre d'adulte, une de ces grosses montres en acier inoxydable, lourde, étanche et à quartz ; un vélo de course avec ses dix vitesses ou bien encore de l'argent. Toutes ces perspectives laissaient augurer d'une très belle journée. Aussi, je consentais bien à quelques sacrifices, signes de croix, « Notre Père » et autres génuflexions.

Après le catéchisme, mes camarades et moi allions nous perdre au milieu des bonimenteurs, des badauds, veaux, vaches, cochons et couvées du marché de Saint Hilaire. J'y retrouvais ma grand-mère Alice. Tous deux, nous nous empressions de déguster notre galette à un franc à la farine de sarrasin et au beurre salé qui faisait notre plus grand bonheur. Le beurre brûlant nous coulait sur les doigts comme un saint chrême. Cela valait largement toutes les hosties consacrées du monde catholique, apostolique et romain. Ainsi, chaque mercredi matin, c'était, pour ma grand-mère et moi, notre communion solennelle.

S.J.

PRÉSENTATION

Ce travail ne se veut en aucune manière un énième traité d'histoire des religions. Il n'en a pas l'envergure, encore moins la prétention. Par l'analyse du fait religieux j'ai voulu ici, modestement, en remonter le cours jusqu'à sa source. Partant du postulat que tout phénomène social relève avant tout du vital et du biologique, j'ai tenté ici de retrouver les racines biologiques du phénomène religieux. Pour Émile Durkheim, le fait religieux est un fait social. Il est donc, par nature, un fait biologique. Aussi, ai-je envisagé celui-ci dans une perspective évolutionniste dans la logique de ce que Charles Darwin avait inauguré avec *L'Origine des espèces* (1859). En procédant de la sorte, j'ai souhaité replacer le phénomène religieux dans son courant naturel. J'ai voulu le réinscrire dans un mouvement d'ensemble, une dynamique qui n'est autre que la vie elle-même et dont les aspects pré-religieux trouvent leurs racines bien en amont des premiers groupes humains.

Car si le fait religieux semble particulier aux sociétés humaines, il n'apparaît pas pour autant spontanément avec elles. S'il semble avoir surgi comme une propriété émergente une fois atteint un certain degré de complexité sociale et

culturelle, c'est peut-être parce qu'il était déjà là, présent sous des formes différentes et préparatoires. Les dieux eux-mêmes ne naissent pas de rien.

D'aucuns seraient tentés de voir une désacralisation du religieux ainsi relégué, après analyses, au niveau subalterne des seules nécessités biologiques. Or, pourquoi ne pas au contraire effectuer le mouvement à rebours ? Plutôt que de voir une profanation du sentiment religieux, pourquoi ne pas plutôt y voir un moyen de sacraliser l'ensemble des complexités biologiques et cosmologiques qui l'ont précédé ? Loin de jeter une ombre sur le fait religieux, la mise en évidence de ses origines biologiques et naturelles jette une lumière nouvelle sur l'ensemble des processus qui l'ont fait naître. Le vivant, la matière, l'univers dans sa totalité, revêtent une signification nouvelle. Comme le dit Mircea Eliade au sujet de l'homme religieux, la vie de l'homme conscient de son appartenance à l'ensemble de l'univers possédera une dimension de plus. Elle ne sera plus simplement humaine, elle sera en même temps « cosmique », puisqu'elle aura désormais une structure trans-humaine.

Quand Charles Darwin publie *L'Origine des espèces*, il apparaît pour la majorité bien-pensante de l'époque comme le profanateur par excellence. Avec sa théorie évolutionniste, il désacralise l'espèce humaine qui jusque-là se considérait comme directement née de la main de Dieu. Déposée sur terre pour la dominer et accomplir les desseins du Créateur. Or, avec le temps, c'est tout le contraire qui s'est passé. L'homme, après Darwin, s'est trouvé réinscrit au sein de la création. Avec les découvertes scientifiques du siècle qui suivit, l'homme a renoué avec ses racines cosmologiques. Il se retrouve de la

sorte héritier d'un univers dont il n'est plus le jouisseur froid et insatiable. Par une merveilleuse responsabilité, il est promis à en devenir le légataire et le protecteur.

Pareillement, à défaut de voir le fait religieux dégradé au niveau du fait social et plus loin, du fait biologique et matériel, ne serait-ce pas plutôt la vie elle-même dans toute sa diversité qui revêt de fait le caractère sacré qui aurait dû lui échoir de droit ? C'est ce que les sociétés archaïques ont intégré depuis longtemps à travers la magie, la superstition et le surnaturel. Autant de termes inventés par nos prétendues « civilisations » pour désigner avec mépris et condescendance ce que l'homme dit « primitif » considérerait quant à lui comme naturel et allant de soi.

LA FONDATION DU MONDE

Pour vivre dans le monde, il faut le fonder, écrit Mircea Eliade, et aucun monde ne peut naître dans le « chaos » de l'homogénéité et de la relativité de l'espace profane¹. Le monde, écrit-il encore, se laisse saisir en tant que monde, en tant que cosmos, dans la mesure où il se révèle comme monde sacré². Il apparaît donc que le sacré est véritablement l'orientation, le sens que l'homme donne au monde, à son existence et à la sienne au sein du cosmos. Un monde sacré est un monde organisé ou créé par Dieu ou les dieux. En définitive, c'est un monde qui a du sens, qui fait sens. Un monde qui

1 Mircea Eliade, *Le sacré et le profane*, Éditions Gallimard, Folio/Essais, 1965, p. 26.

2 *Ibid.*, p. 61.

libère l'homme du chaos, donc de l'absurde, du néant et de l'angoisse inhérente à toute existence profane, désacralisée ou pas encore consacrée.

En l'absence de dieux traditionnels, qu'est-ce qui pourrait revêtir un caractère sacré sinon la vie elle-même dans tout son mystère étendu à la totalité de l'univers ? Point n'est besoin de divinités d'aucune sorte pour consacrer le monde. La vie suffit et le monde en porte chaque jour un peu plus témoignage à travers les inépuisables découvertes de la science.

Or, comme le dit encore Eliade, l'homme religieux des sociétés archaïques finit par se reconnaître comme sacré du fait qu'il fait partie de la création des dieux. « Il retrouve en lui-même la "sainteté" qu'il reconnaît dans le cosmos. » En sens inverse, on peut présager que l'homme profane des sociétés modernes, par l'apprentissage de l'interaction et de l'interdépendance de sa vie avec son environnement, finira par étendre au cosmos la sainteté qu'il reconnaissait d'abord en lui-même.

L'opposition entre la raison et le mythe n'est donc pas radicale. Une réconciliation s'avère possible, qui permet peut-être de pressentir la réalité d'une forme suprême de la connaissance humaine.

Georges Gusdorf,
Mythe et métaphysique.

L'humanité aujourd'hui, et face aux défis qui sont les siens, est en attente d'un nouveau mythe global. Lequel répondrait à la récente prise de conscience de notre interaction et de notre

unité avec la totalité de l'univers. Un mythe apte à refonder le monde en même temps que notre humanité. Une Alliance nouvelle en quelque sorte. Une réconciliation comme l'écrit Gusdorf. De celle qui consacrerait enfin notre espèce comme pleinement intégrée à son univers. Une espèce laissant enfin derrière elle les âges sombres de l'opposition entre l'Esprit et la Matière, le Ciel et la Terre, les dieux et les hommes. Une humanité enfin prête à quitter les âges primitifs de la survie et de la confrontation au monde pour entrer pleinement et définitivement dans la Vie et la co-crédation. Une Vie non plus seulement terrienne et organique, mais une Vie aux formes infinies, de nature symbiotique et de dimension cosmique.

1. L'ESSENCE DE LA CROYANCE

Esquisse d'une théogenèse

Un nouveau dieu, qui est la source des dieux. Et en même temps un dieu qui parle, qui ordonne, qui récompense, qui punit ; [...]. Mais qu'est-ce que c'est ? C'est la société même sans laquelle l'homme n'est rien et ne serait rien.

Alain,
Propos sur la religion.

NATURE, CULTURE ET CIVILISATION

Depuis le siècle des Lumières, les encyclopédistes et les voyages de Louis-Antoine de Bougainville, les hommes éclairés n'ont eu de cesse de chercher en eux et dans les lieux les plus reculés du monde, l'humanité sous sa forme originelle : l'Homme à l'état de « nature ». L'Homme encore vierge de tout ce que la société semble par ailleurs avoir corrompu en lui depuis qu'elle existe. Dans son *Voyage autour*

du monde, le capitaine de *La Boudeuse* écrit:

De tous les sauvages que j'ai vu dans ma vie, les Pécherais sont les plus dénués de tout : ils sont exactement dans ce qu'on peut appeler l'état de nature [...]. [Ils] forment aussi la société d'hommes la moins nombreuse que j'ai rencontrée dans toutes les parties du monde ; cependant [...] on trouve parmi eux des charlatans. C'est que, dès qu'il y a ensemble plus d'une famille, [...] les individus veulent dominer ou par la force ou par l'imposture. Le nom de famille se change en celui de société, et fût-elle établie au milieu des bois, ne fût-elle composée que de cousins germains, un esprit attentif y découvrira le germe de tous les vices auxquels les hommes rassemblés en nation ont, en se poliçant, donné des noms, vices qui font naître, mouvoir et tomber les plus grands empires¹.

Si, comme le dit Rousseau dans *L'Émile*, c'est la faiblesse de l'homme qui le rend sociable, cette sociabilité ne fait pas pour autant de l'homme une singularité sinon une exception au sein du règne animal. Toute forme de vie, dans ses aspects les plus primitifs ou rudimentaires, comporte du « social ». Un organisme lui-même, fût-il parmi les plus simples, n'est-il pas à lui seul la synthèse et la représentation à un niveau supérieur d'une « société » d'individus subordonnés que sont les cellules ? L'échange, la communication, l'intégration et la

1 Louis-Antoine de Bougainville, *Voyage autour du monde*, Éditions Gallimard, 1982, p. 193.

participation à un tout, impliquent la formation d'une société, fût-elle celle d'un simple couple.

De même, on a longtemps vu dans la culture, la communication, la fabrication d'outils, autant de signes du passage progressif de l'animalité à l'humanité. Cependant, les plus récentes découvertes en zoologie et plus spécifiquement en éthologie et en primatologie ont sérieusement mis à mal ces vieux clichés anthropocentriques. Les notions de culture, de communication, de langage ne sont pas les apanages de nos sociétés humaines. Loin s'en faut ! Chaque espèce animale, chaque forme de vie, de la plus simple à la plus complexe, pourrait pareillement prétendre, s'il lui était loisible de nous le signifier, à sa propre culture - qui n'est autre qu'une forme de mémoire collective. Nos cultures, nos langues, nos institutions même n'ont pas vocation à l'universalité, bien qu'elles en aient la prétention. Or, n'est-ce pas justement cette dernière qui semble le plus souvent caractériser notre espèce ? Toutes ces soi-disant spécificités ne sont pas les formes les plus abouties d'une évolution biologique animale puis sociale dont nous serions les plus dignes représentants. Car si nos textes et nos institutions, nos idéaux et nos aspirations, nos rêves et nos ambitions, sont sans doute parmi les plus nobles qui soient, leur mise en pratique s'est révélée et se révèle encore le plus souvent désastreuse.

Nous considérons toujours la vie de façon simpliste. Elle se résume pour la plupart des hommes à une simple branche maîtresse à l'extrémité de laquelle l'homme, en toute modestie, se voit non seulement comme le dernier bourgeon, mais comme le plus abouti. Or, la vie a bien plus « d'imagination » que nous. Son expansion à travers l'espace et le temps ne se

limite pas à un seul rameau. Bien au contraire, et comme le dit Darwin, elle est un arbre dont chaque branche, dans sa spécificité, dont chaque bourgeon, dans sa variété, est à l'égal de tous les autres. Il n'est que l'homme – et c'est sans doute là que se tient sa singularité – pour se croire différent, voire le plus souvent supérieur.

Le passage, nous dit Claude Lévi-Strauss, s'il existe, entre Nature et culture, ne serait donc être cherché à l'étage des prétendues sociétés animales telles qu'on les rencontre chez certains insectes [...]. Aucune place, dans ces structures collectives, même pour une esquisse de ce qu'on pourrait appeler le modèle culturel universel : langage, outils, institutions sociales, et systèmes de valeurs esthétiques, morales ou religieuses¹.

Puis de poursuivre, « C'est à l'autre extrémité de l'échelle animale qu'il faut s'adresser si l'on espère découvrir une amorce de ces comportements humains : auprès des mammifères supérieurs, et plus spécialement des singes anthropoïdes². » Ici, l'anthropologue structuraliste cherche ni plus ni moins à s'approcher d'un hypothétique point d'origine de ce qu'il nomme imprudemment le *modèle culturel universel*, dont l'homme, une fois de plus, se définirait comme le représentant le plus abouti. Or, ce soi-disant modèle, quel est-il ? Dans son *Anthropologie structurale*, il nous rappelle la

1 Claude Lévi-Strauss, *Nature, culture et société*, Éditions Flammarion, 2008, p. 56-57.

2 *Ibid.*

définition célèbre de Tylor pour qui la culture est un ensemble complexe comprenant l'outillage, les institutions, les croyances, les coutumes et aussi, bien entendu, la langue¹. Mais si cette définition de la culture vaut sans conteste pour notre espèce, pourquoi serait-elle de même applicable à toutes les autres ? Il est autant de formes de culture qu'il est de civilisations et même de formes de vie. Nos définitions des faits naturels comme des faits sociaux ne valent que pour nous et notre espèce. Elles n'ont en aucun cas valeur universelle. Toutes les autres formes de civilisations sinon d'espèces vivantes ne peuvent qu'être systématiquement disqualifiées à chaque fois qu'elles seront observées à travers ce prisme. De plus, les dernières constatations des primatologues et autres biologistes ont une à une éliminé chaque composante de cette définition. Nous savons aujourd'hui à partir de nombreuses observations, que l'utilisation d'outils n'est pas du seul ressort de l'espèce humaine. Pas davantage ne le sont les « institutions » qui ne sont qu'une autre manière de nommer les règles de vie sociale, les codes de conduite des individus entre eux et au regard du groupe, les rapports de force, de hiérarchie, la transmission des savoirs, l'éducation ou la répartition des tâches au sein d'une société, fût-elle un groupe animal. Ce que nous appelons également *coutumes* n'est guère différent sur le fond, des comportements animaux liés à l'habitude, à une certaine routine dans le parcours de tel ou tel territoire de chasse, dans la préférence de certains lieux, de certaines proies, de certains comportements de prédation ou sexuels qui peuvent

1 Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Plon, [1958] 1974, p. 84.

même être spécifiques à certains groupes au sein d'une même espèce. En 1953, le biologiste japonais Masao Kawai observe qu'un singe (macaque) de l'île de Koshima ayant appris à laver les patates douces du sable qui les souillait, transmet sa découverte à ses congénères. Autant de « coutumes » animales ou humaines, nées de besoins vitaux et que nos cultures respectives (l'aptitude à la mémorisation et à la transmission) ont fixées en habitudes et comportements au sein du règne animal ; en coutumes et traditions chez l'homme. Mais toujours, et dans les deux cas, les marques d'une forme de culture. L'esthétique elle-même mise en avant par Claude Lévi-Strauss n'a pas d'autre origine qu'affective et donc biologique.

Le problème de toute science, de toute prétention à la description et à la classification des faits dits « naturels », réside dans l'utilisation des mots et des termes saturés de nos expériences et comportements humains. Aussi, et sitôt que nous appliquons ces outils culturels à la description des faits naturels, ils déforment et falsifient les faits. Il y a contraste, difformité et inadéquation criante. D'un tel constat le bon sens conclurait que l'outil de mesure n'est pas adapté à l'objet mesuré. Or, le plus souvent, c'est tout le contraire qui se produit. On conclue à la difformité de la chose mesurée du seul fait qu'elle échappe à l'outil de mesure. Nous mesurons toujours des comportements naturels à l'aune de nos comportements sociaux, comme si ces derniers devaient être le terme final et culminant de l'évolution du vivant. Dès lors, ne nous étonnons pas de nos nombreux tâtonnements en matière de connaissances, et de nos pires égarements en matière d'humanité et de respect de la vie.

Enfin, et concernant les dernières notions de *moralité* et de

religion, de récentes études en primatologie ont montré la présence chez certains anthropoïdes tels que les chimpanzés et les bonobo, de comportements que l'on pensait jusque-là typiquement humains. Frans de Waal, éthologiste, a constaté chez les chimpanzés de la réciprocité, de l'altruisme, de l'empathie. Consolation, anticipation et prévention de dangers encourus par le groupe ou plusieurs individus du groupe ont aussi été observés. Sans empathie nous dit-il, il n'y a pas de coopération et, ce faisant, pas d'évolution possible des espèces¹. Telles sont, au sein du règne animal, les formes élémentaires de ce que l'homme appellera plus tard la morale et dont il n'aura de cesse, jusqu'à tout récemment, de revendiquer la paternité.

Reste enfin à distinguer au sein du monde animal les premières formes du *sacré* et du *religieux*. Frans de Waal ne doute pas d'en trouver les linéaments au cœur de sociétés de singes anthropoïdes. Pour lui, l'origine de la morale, et donc des religions, serait liée à l'unification et à la cohésion des groupes. Autant dire qu'elles sont presque sans âge. Nous verrons plus loin que le totémisme en est sans doute l'une des premières manifestations tangibles.

Y a-t-il jamais eu un « état de nature » concernant l'espèce humaine ? On peut raisonnablement en douter dans la mesure où nature et culture n'ont, tout au long de l'histoire de la vie elle-même, jamais été véritablement distinctes l'une de l'autre. Ces deux notions ont été très tôt mêlées dès que la vie est

1 Frans de Waal, *L'âge de l'empathie, leçons de nature pour une société plus apaisée*, Éditions Les Liens qui Libèrent, 2010 / *La politique du chimpanzé*, Éditions du Rocher / *Le singe en nous*, Éditions Fayard.

devenue suffisamment complexe pour initier des échanges, des relations, de la collaboration et des formes même primitives de réciprocité et de communication. Si le social est au fond du vital, comme nous le dit Bergson ; la culture et la religion elles-mêmes, qui sont les points culminants du phénomène social, le sont aussi. Et il serait vain d'y chercher ou d'y voir le caractère spontané qui ferait de notre espèce une singularité du règne animal. À défaut de trouver une ligne de séparation claire entre les sociétés animales et les sociétés humaines, peut-être serait-il possible, en dernier recours, de limiter les différentes organisations animales au terme de société, quand ces mêmes organisations sur le plan humain seraient seules à même de se hisser au rang de *civilisations*. Mais, là encore, qu'est-ce que la civilisation ?

- Le premier dictionnaire qui nous tombe sous la main nous dit en première définition : « Ensemble cohérent de sociétés ou de cultures ; ensemble des caractères sociaux, culturels, etc., qu'elles partagent... » Cette première définition ne nous aide guère car nous avons vu que les caractères sociaux ou culturels peuvent indifféremment être inventoriés au sein du règne animal comme ils le sont au sein de l'espèce humaine.

- La seconde définition nous dit : « Période de rayonnement, de particulière richesse culturelle d'une ou de plusieurs sociétés, cultures, etc. » Ce *rayonnement* et cette *particulière richesse* dont il est ici question ne sont bien évidemment applicables qu'à une seule et même civilisation ; celle qui nous intéresse. Qui plus est, la définition se réfère une fois encore à la notion de culture qui, nous l'avons vu, n'est pas spécifique aux sociétés humaines.

- Enfin, et en troisième définition, notre dictionnaire nous

propose : « Ensemble des comportements, des valeurs supposés témoigner du progrès humain, de l'évolution positive des sociétés (par opposition à barbarie); » On pourrait également ajouter, pour enrichir la définition, qu'en l'idée de civilisation résiderait la transmission intergénérationnelle d'un patrimoine à la fois technique, culturel et surtout moral. Mais là encore, les plus récentes observations sur les grands singes ont largement montré qu'ils étaient capables de transmettre aux générations futures des techniques et des savoirs acquis à force de recherches et d'expériences. Quant à la notion de barbarie, ce dernier siècle a amplement démontré que son recul n'était, loin s'en faut, en rien proportionnel à l'avancée de la dite civilisation. Bien au contraire, la barbarie, toujours présente sous le fard de la civilisation, n'apparaît jamais avec autant de force que lorsque la civilisation qui la dissimule semble à chaque fois plus élevée ; supérieure... De plus, l'histoire humaine a souvent fait la preuve que la barbarie repoussait d'autant ses limites qu'elle profitait de la complicité des plus récents progrès technologiques.

Aussi, la question de savoir où se situerait dans l'histoire, le passage supposé entre nature et culture semble vaine et surtout anthropocentrique. À plus forte raison dangereuse. Car supposer une différence c'est implicitement admettre une supériorité des uns sur les autres et par là même, s'affranchir de tous les devoirs que l'identité nous impose. C'est s'autoriser à nouveau toutes les barbaries. Cette question vise depuis longtemps à chercher une articulation, un hypothétique passage de frontière qui permettrait une fois de plus à l'homme de se distinguer du règne animal, de s'ériger en entité indépendante, libre, supérieure et comme définitivement affranchie des

diktats de l'instinct et de la mère nature. Bref, une distinction qui – non plus de droit divin, mais de droit naturel – permettrait à l'humanité une fois de plus de se dégager de ses devoirs vis-à-vis de la nature et des autres espèces. Liberté à nouveau pour l'homme de s'en rendre définitivement maître et possesseur, d'en disposer comme bon lui semble en justifiant les horreurs passées, présentes comme toutes celles à venir.

Après Copernic et Galilée nos certitudes géocentriques ont fini par voler en éclats. La découverte de milliards d'autres étoiles semblables à la nôtre a fini de confirmer ces géniales intuitions. Au 27 septembre 2016, 3532 exoplanètes réparties sur 2649 systèmes planétaires ont été d'ores et déjà inventoriées. La liste est évidemment loin d'être close sachant que statistiquement, notre seule galaxie serait susceptible d'abriter un milliard d'exoplanètes¹.

Ces deux derniers siècles, les avancées considérables des sciences de la vie ont largement repoussé dans le passé les limites de la culture, de la société et de la civilisation. L'homme n'est plus le seul détenteur de caractères, d'aptitudes *a priori* exceptionnels qu'il nous est désormais possible d'observer loin dans l'histoire du règne animal sinon de la vie elle-même. Notre regard a changé parce que notre vision a changée.

Sommes-nous sur le point de faire tomber les derniers remparts qui visaient à nous retrancher de la nature et à nous considérer comme une exception non seulement culturelle ou biologique, mais aussi universelle ? En dernière analyse, il

1 Source Wikipedia.

semble que ce qui distingue essentiellement l'homme de toutes les autres formes de créations et de créatures est cette inextinguible soif de comprendre mais aussi d'échapper à ses origines. L'homme, seule créature en perpétuelle quête de la moindre preuve de son exception. Laquelle lui permettrait de s'élever enfin au-dessus de sa condition. Mais une preuve grâce à laquelle il serait une fois encore à même de justifier la plupart de ses comportements dominateurs, hégémoniques voire destructeurs vis-à-vis des autres espèces et de la nature au sens large. L'homme, seule créature aspirant à la divinité. L'homme enfin, seule créature apte à s'illusionner elle-même.

LE SURNATUREL

Au premier regard que les hommes jetèrent sur le monde, rien ne leur parut moins naturel que la nature.

Max Müller,
Physical religion.

Le primitif¹ ne fait pas la distinction que nous même faisons entre le *naturel* et le *surnaturel*. Pour lui, le surnaturel n'est que la face cachée du naturel dont il procède. Il n'a pas de caractère transcendant mais bien au contraire immanent. Le second n'étant que le prolongement, la partie visible du premier. La notion de surnaturel n'est qu'une interprétation, une

1 Le terme ici ne dissimule aucun jugement de valeur. Il ne faut y voir aucune connotation péjorative et n'est à considérer que du seul point de vue ethnologique.

catégorisation et une division de plus, typiquement occidentale et « civilisée » de faits qui échappent à toute explication empirique et scientifique. En conséquence, ces faits relèvent du merveilleux et de la superstition auxquels nous associons le surnaturel. Une sorte de fourre-tout intellectuel au sein duquel nous jetons comme au fond d'une fosse tout ce qui échappe à nos catégories et à notre division occidentale du réel. On pourrait dire que ce qui nous apparaît comme étant surnaturel (parce que *a posteriori* dénué de tout fondement scientifique), n'est, pour le primitif, que de l'hypernaturel. Autrement dit, un naturel d'ordre supérieur en termes d'origine dans le temps. En somme, le surnaturel est, pour le primitif, du naturel qu'il n'attend pas ! Pour lui, il n'y a pas lieu de se poser de questions sur l'origine de tel ou tel phénomène ou sur sa causalité. Le réel est donné en un tout indifférencié.

Pour le primitif, les faits naturels ne sont appréhendés que du seul point de vue de la perception directe. La réflexion scientifique, la supposition des faits intermédiaires susceptibles de s'intercaler entre la cause et l'effet, et qui ne sont pas directement perceptibles par les sens, sont inexistantes. Le primitif ne croit que ce qu'il voit. En cela, il est même davantage rationnel que le rationaliste occidental. Aussi, et eu égard à une expérience tout empirique, il établit naturellement entre les événements des relations de cause à effet – pour nous, hommes du XXI^e siècle, excessivement simplistes –, mais qui pour lui sont on ne peut plus naturelles et logiques. Un exemple simple : les premiers hommes confrontés pour la seule et unique fois de leur vie à une éclipse solaire devaient à n'en pas douter être saisis d'effroi. Pour eux, la fin du monde – autrement dit de leur groupe ethnique – était venue. Comment

imaginer que la progressive diminution de cette lumière sur laquelle se réglait toute leur existence n'était que momentanée ? Comment imaginer que cette soudaine ombre noire qui dévorait lentement leur « source de vie » n'était que l'ombre de la Lune s'interposant momentanément entre la Terre et le Soleil ?

En voyant une éclipse, nous rapporte James George Frazer, les Ojebways s'imaginaient que le soleil s'éteignait. C'est pourquoi ils lançaient en l'air des flèches à pointes de feu, pour rallumer sa lumière expirante. Pendant une éclipse, les Sencis du Pérou oriental lançaient aussi des flèches enflammées en direction du soleil ; mais il y a bonne raison de croire que ce n'était pas tant pour rallumer sa lampe que pour chasser une bête sauvage avec laquelle, supposaient-ils, il était aux prises¹.

Une puissance supérieure leur ravissait la lumière. L'effroi, les pleurs, les cris, les plaintes, la panique des uns, les imprécations des autres ont synthétisé sur un plan supérieur, collectif et social, une émotion qui sera sans doute le point d'origine de ce qui deviendra le sens du sacré et du religieux. Autant dire que le retour de la lumière, après une telle frayeur, allait sans mal être interprété comme une réponse aux lamentations des hommes de la part de cette puissance supérieure, quelle qu'elle fût. Ils avaient été entendus, compris et épargnés. Mais en définitive, rien de magique ni de

1 James Georges Frazer, *Le Rameau d'or*, Livre I, Robert Laffont, coll. « Bouquins », [1927] 1981, p. 197.

merveilleux dans tout cela. Simplement une vision et une perception différente des événements menant à une interprétation différente de la nôtre.

La cause typiquement surnaturelle est celle qui vient perturber le cours « normal » des choses et de la nature tel que toute société moderne ou primitive se le représente. Autant d'événements inattendus, improbables, apparemment inconciliables avec l'ordre donné, autrement dit avec les catégories, sources de nos représentations respectives du réel. Un tel constat nous fait admirablement bien saisir le frein extraordinaire que la part du mystique a pu mettre au développement à la fois intellectuel et technique des Peuples Premiers. Cette omniprésence de la part mystique dans tous les domaines de la vie quotidienne explique que ces peuples aient si peu changé ou « évolué » – de notre point de vue – sur de plus longues périodes que celles qui occupent nos propres progrès technologiques. L'ignorance de l'expérience et des causes secondes a été un obstacle majeur au développement matériel et technologique de ces sociétés. Mais en même temps, ce choix n'a-t-il pas été, en une certaine mesure, la garantie de leur survie au sein d'un monde (le leur) préservé ? Ce, bien sûr, jusqu'à l'arrivée de l'homme blanc. Ajouté à l'ignorance des causes secondes et à la naturelle habitude de ne voir en tout événement ou phénomène qu'une seule origine mystique, le misonéisme vient accroître la réticence des naturels à l'égard de toute forme de progrès technique, social, intellectuel, etc. Pour l'indigène, tout ce qui sort de l'ordinaire, du « coutumier », ressort immanquablement de la sorcellerie. Observation qui nous amène à la conclusion que c'est bien de

la sorcellerie et de la magie que sont primitivement et si difficilement sorties les sciences et les techniques.

LE MANA

Pour de nombreux chercheurs, la forme première du surnaturel ou hypernaturel ; sa forme élémentaire la plus simple en même temps que la plus universelle serait ce qui fût reconnu dans tout le Pacifique polynésien et mélanésien sous le nom de *mana*. Sorte de principe vital décrit par Codrington en ces termes :

Les Mélanésiens croient à l'existence d'une force absolument distincte de toute force matérielle, qui agit de toute sorte de façons, soit pour le bien, soit pour le mal, et que l'homme a le plus grand avantage à mettre sous sa main et à dominer. C'est le mana. Je crois comprendre le sens que ce mot a pour les indigènes... c'est une force, une influence d'ordre immatériel, et, en un certain sens, surnaturel ; mais c'est par la force physique qu'elle se révèle ou bien par toute espèce de pouvoir ou de supériorité que l'homme possède. Le mana n'est point fixé sur un objet déterminé ; il peut être amené sur toute espèce de chose... Toute la religion du Mélanésien consiste à se procurer du mana soit pour en profiter soit pour en faire profiter autrui¹. »

1 Codrington, *The Melanesians, their anthropology and folklore*, Londres, 1891, p. 118. Cité par Jean Cazeneuve, *L'Ethnologie*, Librairie Larousse, 1967, p. 132-133.

On a trouvé une semblable notion chez la plupart des peuples dits « primitifs » : Les Iroquois, les Algonquins, les Pygmées, les Daiaks... les tribus de Haute Volta. On lui a aussi trouvé des correspondances dans le *kā* des anciens Égyptiens, dans le *prana* des Hindous, le *ki* des Chinois ou des Japonais, la *baraka* des Arabes. Tout aussi proche le *hasina* des Malgaches, *ysun* chez les Apaches, *manitou* chez les Algonquins. On peut y ajouter le *wakanda* des Sioux, l'*orenda* des Iroquois, le *pantang* des Malais. Plus proche de nous, ne pourrions-nous pas lui assimiler la *providence* des philosophes de l'Antiquité qui plus tard donnera la *chance* ou la *veine* et toutes leurs déclinaisons ? Également l'*éther* chez Aristote, principe de vie qui est la matière des astres et de l'âme. Il est aussi le *fluide* ou le *magnétisme* des magiciens et rebouteux de nos campagnes. Plus proche encore, ne verrait-on pas dans la *volonté de puissance* nietzschéenne ou le *principe vital* bergsonien une des dernières expressions du *mana*. Plus simplement et à la lumière des plus récentes découvertes scientifiques, ce principe ne serait-il pas assimilable à l'énergie vitale sinon à la vie elle-même et à tout ce qu'elle a pu comporter de mystérieux et d'étrange tout au long de l'histoire des hommes ? Des aspects partiellement mis en lumière d'une part par la notion de *sélection naturelle* et d'*évolution des espèces* décrites par Charles Darwin, et d'autre part par tout ce que la physique moderne et la chimie moléculaire ont mis en évidence ces dernières décennies.

Bref, si certains auteurs posent le *mana* et ses correspondances comme principe premier et fondateur de la magie puis de la religion, d'autres le rangent exclusivement dans la catégorie de la magie. Durkheim pour sa part y voit le

principe premier du totémisme. L'identifiant au sacré, il y voit l'origine même du religieux. Riggs et Dorsey observent à ce propos que « Chez les Omaha il existe des totems de toutes sortes, individuels et collectifs ; or les uns et les autres sont des condensateurs du wakan. L'individu ou la collectivité peuvent puiser le wakan dont ils ont besoin dans leur totem¹ [...]. »

Marcel Mauss, dans *Sociologie et anthropologie*, voit, dans le *mana*, le fait-souche de la magie et de la religion :

Sans cesse se produisent, dans la vie commune, de ces émotions, de ces impulsions, d'où est sortie la notion de mana. Sans cesse, les habitudes populaires sont dérangées par ce qui pourrait troubler l'ordre des choses, sécheresse, richesse, maladie, mort, guerre, météores, pierres à formes spéciales, individus anormaux, etc. à chacun de ces heurts, à chaque perception de l'extraordinaire, la société hésite, elle cherche, elle attend. [...] C'est cette attitude qui fait que l'anormal est mana, c'est-à-dire magique ou produit de la magie².

En définitive, le terme de *mana* réunit les deux notions d'*esprit* et de *propriété*. Autant dire que pour le primitif, largement ignorant de la plupart des procédés de la nature, il est naturel de supposer derrière chaque manifestation du *mana* la présence d'une intention et donc d'un esprit bienveillant ou

1 P. Saint Yves, *La force magique*, Librairie Critique Émile Nourry, 1914, p. 25.

2 Marcel Mauss. *Sociologie et anthropologie*, Presses Universitaires de France, coll. Quadrige, [1950] 1997, pp. 132.

malveillant, selon que tel ou tel évènement sera propice ou néfaste pour l'individu ou le groupe. On retrouve d'ailleurs cette correspondance entre propriété et esprit, autant dire cette confusion, dans le livre de la *Genèse* où il est dit que l'esprit de Dieu flottait au-dessus des flots de l'abîme. L'Esprit ou *spiritus*, étant ici le souffle divin assimilable à la parole, autrement dit à la puissance créatrice de Dieu. Car, d'après les Écritures, c'est bien par la parole que Dieu tire le monde du néant et les êtres qui le constituent. N'est-ce pas aussi en apprenant à nommer les choses que l'homme les a progressivement tirées du néant et hissées à l'existence ?

LA MAGIE

Toute technologie suffisamment avancée est impossible à distinguer de la magie.

Arthur C. Clarke.

Ce que nous qualifions de « magique », quand nous parlons des différentes approches du primitif vis-à-vis de la réalité, les rapports pour le moins curieux, voire sans logique apparente qu'il entretient avec elle ; ce même primitif, confronté à la « civilisation » et à sa technologie, sera de même enclin à qualifier celle-ci de magique. D'après Marcel Mauss, le caractère « magique » ou « religieux » d'une pratique est lié au fait qu'elle soit ou non acceptée et officialisée par la société. Par contre, quand, avec Frazer, il affirme que la religion est sortie des échecs et des erreurs de la magie, je pense que, loin de succéder à la magie, le sacré comme le religieux ont toujours été là où la compréhension scientifique ou magique du

monde faisait défaut. Car si la magie constitue le premier rudiment de la pensée scientifique, la religion comme le sacré à travers la préhistoire puis l'histoire, en sont les nécessaires compléments. Là où la science (la magie) du primitif échoue à rendre compte du réel ; là où elle ne suffit plus à expliciter ou à comprendre le monde, le sacré et le religieux complètent la causalité déficiente par l'intervention ou la présence invisible de puissances supérieures. Le mystère trouve ici sa place.

En dépit des incroyables avancées scientifiques de ces deux derniers siècles, le rapport entre le religieux et le scientifique reste invariablement le même. Tout ce qui reste immanquablement à découvrir, tout ce qui reste confiné derrière l'écran visible de la matière et de l'expérimentation scientifique, dessine la part non moins considérable du religieux, pour qui s'en réclame, du mystère ou du surnaturel pour les autres. Et il semble bien que cette part de l'ombre se trouve paradoxalement démultipliée en proportion des lumières apportées par les sciences.

Aussi, ce ne sont peut-être pas tant l'irrationnel et le surnaturel qui chaque jour paraissent reculer sous les assauts réitérés des sciences et des techniques. Peut-être est-ce tout simplement notre conception du « normal » et du « réel » qui a ainsi évoluée. Ce ne sont pas tant les faits, aussi surnaturels qu'ils aient pu nous sembler à une certaine époque, qui ont changés mais, seule, la conception que nous en avons en même temps que celle, toujours très floue, que nous avons de l'existence et de la vérité.

Dès lors confronté aux puissances invisibles de la nature, le primitif n'a d'autre issue que de s'en protéger ou de se les concilier par certains rituels, prières et autres incantations. Le

premier geste de conservation visera à se prémunir des effets néfastes du *mana* par le biais d'interdits et de tabous. Le surnaturel est l'insolite, l'anormal, l'exceptionnel... Tout ce qui est contraire à l'habitude est tabou car synonyme de nouveauté, d'instabilité, d'insécurité et donc de menace de l'ordre social. Lequel est garant de la cohésion du groupe et donc de la survie de chacun des individus qui le constituent. Il faut donc, au regard des risques et des incompréhensions liés à la nature, conserver le noyau dur et stable de la famille et du groupe. Tout écart est une entorse aux règles élémentaires de survie. On ne peut se permettre le luxe de l'audace ou de la curiosité. Le contrevenant risque la mise au ban de la société. Il devient dès lors *persona non grata* et donc implicitement condamné. Suivant l'incidence de ses actes sur la collectivité, il est susceptible de devenir ou sorcier, ou tabou, ou héros. Si par la conciliation des forces, il parvient à protéger le groupe, il gagne la confiance du clan. Il devient alors le sorcier, le chaman ou l'homme-médecine. La tribu fera désormais appel à lui contre toutes sortes de maux, de craintes, de dangers individuels ou collectifs. De bouc émissaire il peut tout aussi bien devenir l'égal des dieux suivant qu'il aura mis le groupe en danger ou qu'il aura au contraire assuré sa sécurité ou sa supériorité vis-à-vis d'un groupe rival. On peut donc supposer qu'un tel statut a pu conduire, à force de mythes successifs, à élever progressivement certains hommes au rang de héros, de demi-dieux et de divinités ou inversement, de démons et d'esprits malfaisants.

Toute forme d'étrangeté et de singularité, tout ce qui échappe à la règle, à la norme, aux habitudes, à l'ordre social garant de la sécurité du groupe et donc des individus, nourrit la

crainte en même temps que le respect à l'égard du surnaturel ou du *numineux*, selon l'expression de Rudolf Otto. Passé le premier sentiment de frayeur face à l'incompréhension, la tentation est grande de maîtriser à son avantage les forces de la nature afin de protéger le groupe des dangers potentiels. Sans oublier l'immense pouvoir sur autrui que confère la maîtrise de ces forces.

La mythologie rudimentaire de la magie, nous dit Jean Cazeneuve, emprunte ses images au cauchemar, à l'imagination suscitée par l'inconscient et surtout les désirs refoulés comme l'ont vu les psychanalystes. Une autre source à même de fournir une quantité considérable de signifiants magiques est bien sûr la nature et tout ce qui en elle relève du bizarre, de l'étrange et qui échappe à l'ordre des choses. Les fruits doubles ou aux formes suggestives, les jumeaux, les albinos et toute autre forme d'étrangeté et de singularité morphologique. De la même manière les comportements colériques, hystériques, les crises d'épilepsie ou de folie... supposent la possession maléfique. Tous les comportements qui font sortir l'individu de son état normal sont « magiques ». Le mystère de la parturition, de la menstruation, fait également des femmes des êtres naturellement prédisposés à la magie, mais aussi susceptibles d'être tabou durant toutes ces périodes sensibles. La mort enfin, comme tout ce qui s'en approche, est le lieu privilégié de la magie.

Enfin, l'ensemble du règne animal dans l'immensité de son mystère et de sa diversité est une source inépuisable de symboles pour la formalisation du langage magique. Le fait qu'il soit une des conditions essentielles de la subsistance de l'homme lui confère un statut magique sinon sacré. Cette

relation, par définition vitale, jette entre l'animal et l'homme des sociétés traditionnelles des liens puissants faits de respect, de dévotion, d'admiration en même temps que de convoitise. Autant de motifs de crainte et de fascination qui sont, nous dit Claude Lévi-Strauss, les ingrédients du totémisme.

La magie est avant tout un moyen de nier l'absurdité du monde.

Bronislaw Malinowski,
Les Argonautes du Pacifique occidental.

Il semble que toutes les fois où la technique fait défaut, où la « science » atteint ses limites, alors la magie est mise à contribution. Dès que le hasard, l'incertitude, l'indétermination, font peser des risques sur l'entreprise, le primitif fait appel aux forces surnaturelles et aux esprits.

Toute activité qui fait appel à des forces méconnues, intuitives, profondes (telles que l'art, la guerre, l'amour, certaines formes de commerce aussi) ; toute activité marquée d'une émotion forte comporte, nous dit Malinowski, une magie qui est considérée comme la principale source de l'habileté et de l'inspiration¹.

D'une certaine manière, et dans tous les domaines de la vie où la technique et le savoir des indigènes se trouvent pris en défaut, la magie met en confiance. Elle incite, elle sollicite, elle pousse en avant, encourage et donne littéralement des ailes à

1 Bronislaw Malinowski, *Mœurs et coutumes des mélanésiens*, Les classiques des sciences sociales, [1933] 2002, p. 91.

celui qui doute de lui et de ses capacités humaines ou techniques. Elle est en quelque sorte le palliatif à des individualités encore trop peu développées au sein d'une collectivité qui est tout. Comment de la sorte développer l'esprit d'initiative, la confiance en soi, la hardiesse sinon l'affirmation de soi ? La magie y pourvoie. Elle écarte la peur liée à l'ignorance, à l'inconnu. En tout cela, elle s'apparente déjà beaucoup à la religion, d'une part, et à la science d'autre part. Elle se veut techniquement efficace en vue de fins pratiques. Si elle n'est encore qu'une « pseudo-science » elle n'en n'est pas moins une promesse de science.

LE SACRÉ

Le fait est que très tôt, la survie de n'importe quelle espèce animale a nécessité, à court ou moyen terme, une certaine forme de collaboration : sexuelle, sous sa plus simple apparence ; sociale sous la plus complexe. Au sein d'une nature hostile, les espèces animales n'avaient que deux expédients possibles à leur disposition afin de se survivre à elles-mêmes : la prolifération par voie de reproduction individuelle ou la socialisation par association. Autant dire qu'une espèce à la fois physiquement fragile, asociale et peu prolifique n'avait que de rares chances de survivre plus de quelques générations. C'est ainsi que chez certaines espèces relativement fragiles sur le plan individuel comme les singes et, plus tard, l'homme, l'association et la collaboration entre individus ont été les conditions *sine qua non* à leur survie et à leur évolution. Mais pour que le groupe existât, ou du moins persistât, il fallut que les liens nouvellement constitués dans l'urgence d'une

collaboration rendue nécessaire, puissent se renforcer et s'étendre à tous les individus. D'abord la famille, ensuite le clan, la tribu, la société enfin, restreinte ou étendue. Il fallait pour cela que ces mêmes individus aient la possibilité de recourir à une mémoire affective suffisamment riche pour que ces liens nouvellement créés perdurent au-delà de la situation qui les avait vu naître. Autant dire que la mémoire des expériences passées et de leur charge affective semble avoir été un élément déterminant quant à la formation des sociétés animales. Tout aussi déterminant quant à la naissance des premiers comportements religieux et des premières formes du sacré.

On peut donc supposer que le sens du sacré, sous sa forme la plus grossière, au sein d'une microsociété d'hommes ou de pré-humains, devait être directement dépendant de la cohésion et donc de la capacité de survie du groupe. En premier lieu, le sacré a dû prendre les traits du « vital », donc de tout ce qui de près ou de loin devait fournir au clan les conditions de sa survie. Il n'en fallut pas davantage à ces préhominiens pour sacraliser, et par suite ritualiser tout ce qui touchait à la subsistance, à la nourriture, à l'eau, au feu et inversement, se prémunir contre tout ce qui pouvait constituer une menace pour le groupe.

Or, c'est bien de cette émotion première, primitive, dont il faut partir pour voir un peu plus loin naître le sacré, le religieux, le social et les structures qui vont immanquablement accompagner ces trois formes de représentations du monde.

Car c'est bien l'émotion, après l'immédiate sensation, qui détermine nos comportements au sein du réel et les

représentations que notre intelligence sera tentée d'y superposer. Or, cette émotion première et fondatrice ne peut surgir que du contact direct avec le réel et tout ce qu'il comporte de dangers, de morts, de nécessités vitales, de mystères, de plaisirs et d'attraits aussi. Le sentiment du sacré, et plus tard du religieux, ne sont pas tombés tout faits du ciel. Ils furent l'un comme l'autre les produits d'une savante alchimie entre différentes émotions encore indéfinies chez le préhominien. Lesquelles deviendront plus tard, grâce à la maturation du cerveau, de la société et de leur mutuelle interaction, l'empathie, l'affection, l'amour, le beau, la propriété, la convoitise, la tristesse, l'intérêt, la joie, la justice, la honte, la culpabilité, la peur, la haine... Autant de notions à même de nourrir le sens du sacré.

Ainsi, de cette émotion première, notre préhominien ou primate anthropoïde a commencé à se construire un système de représentations et d'associations d'idées à même de lui faire voir le monde – ici son environnement proche – sous un autre jour. Il a fallu une première volonté de changer sa situation, d'améliorer sa condition. Cet homme encore inachevé s'est soudainement senti le besoin de s'affranchir d'un destin, d'une fatalité qui, pour la première fois, ne lui apparaissait plus comme inéluctable. Il pouvait désormais entrevoir la possibilité d'une association durable au-delà de la seule fonction reproductrice. Il s'aperçut que le nombre était le plus souvent synonyme de force et de succès à la chasse comme à la guerre. Force directement dépendante de la cohésion du groupe et des liens, par définition sacrés, qui présidaient à son unité. C'est ainsi qu'il fallut instituer au sein de cette société nouvellement

créée, des règles, des interdits, mais aussi des obligations et autres marques de vénération et de respect à l'endroit de tout ce dont dépendait sa survie.

En imaginant de la sorte un monde différent ; dans cette volonté nouvelle de changer les choses qui jusque-là avaient semblées immuables, l'homme est « soudainement » passé du statut d'*objet* soumis à la nature et à son ordre immuable à celui de *sujet* capable d'édicter et d'imposer ses propres lois. En se projetant ainsi « hors de lui-même » par l'imagination et comme dans un autre univers, l'avenir dont il ne soupçonnait même pas l'existence s'ouvrit devant lui et, ce faisant, la participation de l'homme à une recréation du monde.

LES RITES ET LES MYTHES

Toute chose ou tout évènement qui exerce une influence importante sur le bien-être matériel ou spirituel d'une société, tend à devenir l'objet d'une attitude rituelle.

Claude Lévi-Strauss
Le totémisme aujourd'hui.

Le rite

Les rituels comme les mythes sont à n'en pas douter à l'origine des premières formes de structures sociales. On les retrouve d'ailleurs bien avant les premières sociétés humaines, au sein du règne animal. La plupart des animaux sociaux ont recours au rituel qui est à la base de la cohésion de leur groupe et donc de sa survie. Les rituels de communication, de

hiérarchie, de chasse, d'accouplement ou même les rituels funéraires ne sont plus à démontrer chez nombre d'espèces animales. À ce niveau déjà du vivant, ils sont garants du lien qui unit chaque membre du groupe et en assure l'unité. À ce stade, les rituels sont déjà l'amorce d'une forme de communication sophistiquée. Sans pour autant être déjà initiatiques, ils traduisent néanmoins l'intention d'une mise à l'épreuve. Ils tendent à définir, à éprouver ou à renforcer le lien qui unit chacun des membres à son clan. On peut même avancer l'idée qu'ils possèdent déjà une orientation pré-religieuse. Très proches de la notion de sacré, ils s'en distinguent cependant dans le sens où le rituel, c'est le sacré moins l'émotion.

Aux temps reculés des préhominiens parcourant le rift de l'est africain, les dangers étaient nombreux. Le moindre écart de comportement, la moindre attitude qui ne venait pas s'inscrire dans les habitudes de vie du clan ou de la horde était naturellement source de risques et de grands dangers. Le monde connu se limitait à ce que nos ancêtres pouvaient percevoir, à ce sur quoi ils pouvaient agir ; autrement dit, bien peu de choses. Passées les limites du campement, celles de leurs territoires de chasse et de leurs techniques rudimentaires, le reste n'était qu'un gouffre béant rempli de toutes les peurs du monde. Aussi, la moindre technique acquise, le plus modeste savoir, la plus petite habitude sociale étaient naturellement ritualisés, entérinés et sacralisés par le groupe sous la forme de la coutume et de la tradition. La vie en dépendait. À n'en pas douter d'ailleurs, le rite est sans aucun doute plus vieux que le mythe. Il est d'une certaine manière, la première forme de mémoire collective, de culture. Il est la

mémoire du corps, celle du geste préalable à tout autre procédé narratif. Avant que l'esprit des premiers anthropoïdes n'atteigne sa pleine maturité, le corps seul était à même de se souvenir.

Avant qu'une pensée élaborée, une mémoire, une imagination et un langage aient été suffisamment complexes pour élaborer des mythes, la gestuelle, la tâche répétitive, l'habitude, ont été les premières gardiennes d'une mémoire collective et des premières règles de vie sociale. À l'origine donc, les us et coutumes, la tradition et ses rituels, ses gestes étaient autant de moyens de fixer les acquis, de transmettre une mémoire indispensable à la survie du groupe. Le tout s'est progressivement cristallisé en mémoire collective et morale sociale dont les religions – et ce jusqu'à l'avènement des sciences et de la société civile – ont été les dépositaires et les garantes parfois zélées. Spencer et Gillen ont eux-mêmes remarqué que chez les Arunta, peuple aborigène du centre de l'Australie, les traditions sont fixées dans la mémoire des novices surtout à l'aide des cérémonies¹. Ici donc, la mémoire du corps supplée aux faiblesses de la mémoire psychique. Les rituels, les gestes, les actions, les sensations sont les premières formes de notre être-au-monde. Ils déterminent eux-mêmes notre manière de penser le monde.

Il y a dans tout rituel, profane ou sacré, dans toute répétition du geste un besoin de stabilité. Qui plus est, cette répétition du geste est aussi une répétition du temps. Elle est un rappel qui permet à la conscience de prendre appui sur des choses fixes.

1 Arnold Van Gennep, *Mythes et légendes d'Australie*, E. Guilmoto Éditeur, 1905, note 3, p. 119.

Car en même temps qu'ils sont garants des savoirs et donc de la sécurité du clan, les rituels aident à construire l'histoire collective puis individuelle. Ils sont les structures de base de la société archaïque, mais aussi de la société contemporaine. Ils donnent du sens en luttant contre toutes les formes de l'absurde, de l'incohérence, de l'injustice d'une situation, de l'inconnu et de l'inconnaissable. Les rituels sont, pour le primitif perdu au cœur du vaste monde et de ses dangers, l'assurance de voir le jour présent se renouveler demain. La répétition des gestes, des tâches diverses et variées de la vie quotidienne participe de ce travail d'historicité. Le rituel, avant le mythe qui en est la pérennisation, sert à mettre en forme un monde intrinsèquement indéterminé, mouvant, instable, insaisissable et donc déroutant, menaçant et déstructurant.

Aujourd'hui encore, au cœur de nos sociétés hyper-technologiques, tout n'est que rituels et mythes. Ils sont omniprésents sous toutes les formes possibles et imaginables. Mais nous n'en faisons plus cas tellement ils se sont vulgarisés et répandus dans les plus petits interstices de notre vie collective et individuelle. Et s'ils ont gagné en nombre avec tout ce que les arts, les sciences et les techniques avec le langage ont développé dans nos vies, ils ont dans le même temps perdu en importance et en sacralisation, n'étant plus aujourd'hui les garants de notre survie physique. Pour autant, leur démultiplication a contribué à renforcer l'individu par toutes ces formes de liens et de nutriments puisés au sein de la société des autres hommes. Les interconnexions et interactions de plus en plus nombreuses et codifiées ont de la sorte contribué à développer et à renforcer une individualité jusqu'à encore vague et indéterminée.

La religion, les codes, les lois, la morale ont progressivement joué ce rôle jusqu'à ce que le rituel proprement sacré ne soit plus cantonné au seul domaine religieux mais à telle ou telle caste, profession, corporation ou famille dont il peut être à la fois symbole d'appartenance, de reconnaissance ou initiatique.

Le rite entretient la croyance par l'émotion, multipliant encore celle-ci par la contagion sociale.

Camille Bos,
Psychologie de la croyance.

Dès lors, toute pratique, qu'elle soit profane ou religieuse, fait l'objet d'un rite. Le rituel est la syntaxe primitive servant à tisser les liens, les structures nécessaires à la communication entre deux organismes, deux personnes ou deux peuples différents.

Qu'il soit en définitive funéraire, magique, initiatique ou simplement quotidien, le rituel, gardien de la mémoire collective, est en même temps garant de l'intégrité du groupe par le lien qu'il contribue à créer et à entretenir. Au-delà de sa raison, de sa forme, de ce qu'il exprime de profane, de religieux, d'initiatique ou de magique, il est une même syntaxe qui permet à l'assemblée de se conforter dans ses certitudes et sur le sens qu'elle donne à son existence.

L'essentiel, au final, c'est que tout événement important, toute émotion puisse faire l'objet d'un ressenti, d'un sentiment collectif qui, sous la forme de la cérémonie, du rituel, puisse être à la fois structuré, canalisé et partagé de manière à nourrir

le corps social qui en dépend. Au même titre que la pantomime et les différentes psalmodies du chaman permettent au patient de donner un sens à son mal (voir Chapitre 2, section 4. *La magie, force de persuasion*), de personnifier et de se représenter consciemment sa maladie ou sa douleur ; la cérémonie, le rituel funéraire, magique ou initiatique n'ont pas d'autre ambition que de donner du sens par la narration ou l'expression corporelle à des événements tragiques, violents, déroutants, absurdes, incompréhensibles...

Dans tous les cas de figure, le rituel est toujours là pour opérer la métamorphose d'un événement *a priori* dangereux et déstructurant en un nutriment *a posteriori* utile à l'édification de soi et à la consolidation du corps social. Il est l'outil d'une résilience. L'élément indispensable d'une catharsis collective au même titre qu'aujourd'hui le spectacle, le carnaval, la pièce de théâtre ou l'œuvre cinématographique permettent à tout un chacun l'expression d'émotions indispensable à l'équilibre des individus et des sociétés.

L'expression brute et chaotique des forces qui l'animent de toutes parts ferait de la vie un magma informe de puissances tour à tour sorties et retournées au néant sans autre signification. Le rituel, au sein des organisations complexes comme les sociétés humaines, permet la canalisation de forces non plus vouées à l'autodestruction mais au contraire à créer, à structurer et à s'intégrer des formes nouvelles sinon renouvelées dans l'expression et la complexité. D'une certaine manière, le rituel est garant de la consolidation sinon de la création de liens sociaux, affectifs, économiques, etc., sans lesquels toute structure, et donc toute forme de complexité seraient inenvisageables. L'absence de rituel mène au chaos

nous dit Boris Cyrulnik. De la même manière qu'un rituel accompli pour lui-même perd de son sens, se vide de sa substance et devient une stéréotypie gestuelle menant tout droit à ce à quoi il voulait primitivement échapper : l'absurde, le néant.

Le rituel sous toutes ses formes à travers la préhistoire et l'histoire des sociétés humaines est l'élément incontournable d'une intégration, d'une acceptation et d'un acquiescement à la vie et au monde. Il n'est d'ailleurs pas tant un choix qu'une nécessité vitale, voire biologique quant à ses plus lointains fondements. Pour peu que l'individu et avant lui la société aient le désir de vivre. Il symbolise à lui seul tout le pouvoir de la narration, de la Parole. « Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu et la Parole était Dieu. » (Jean. I ; 1.). C'est bien par le pouvoir des mots et de sa parole qu'il nous est dit que Dieu crée le monde en le tirant du néant. Il crée donc à partir du chaos une histoire porteuse de sens. Il donne du sens par la parole. Selon le mythe de la Genèse, le chaos est d'une certaine manière toujours là, inchangé, présent sous la « surface » des choses. Comme un magma incandescent que le pouvoir des mots a provisoirement refroidi pour que nos existences et surtout nos consciences puissent y prendre appui.

En vérité, rien n'a jamais changé, comme l'affirme Jean Guilton. Tout est là, sous la surface fragile. Sous la fine étoffe du monde tissée du sens et de l'histoire que nous prêtons aux choses, aux êtres et aux événements pour mieux les appréhender et peut-être les comprendre. Tout au moins pour mieux les supporter. C'est en cela que réside à tous les niveaux du vivant, sinon de la vie elle-même, tout le pouvoir de la parole, du rituel, de l'expression dans ce qu'elles participent

non seulement à une assimilation du monde, mais plus encore, à sa véritable création.

Qu'ils soient de chasse, de guerre, d'initiation, de célébration pour un mariage, un décès, une naissance... ; qu'ils soient aussi propitiatoires pour l'obtention d'une bonne récolte ou d'une victoire à la guerre, les rituels, nous l'avons vu, sont autant d'occasions de consolider le tissu social. Ils sont pour tout un chacun la possibilité d'exprimer et de partager ses joies, ses peines, ses peurs, ses colères et ses espoirs. Ils sont aussi l'occasion de voir en l'autre le frère, le semblable. Un appui grâce auquel, par une sorte de résonance, les forces individuelles se trouvent décuplées, amplifiées. Chacun se sentant de la sorte plus audacieux, capable d'affronter ses peurs et de renverser des montagnes. Le rituel est l'assurance pour chaque membre du groupe de se sentir ici et maintenant à sa place au sein d'une société qui répond à toutes ses interrogations individuelles. Au cœur d'une action qui donne tout son sens à sa vie. Le rituel est aussi l'assurance de puiser à la source de son existence les forces sociales qui lui sont nécessaires. Car, nous le savons désormais, l'individu, *a fortiori* l'indigène des sociétés traditionnelles, ne vit que *par* et *pour* sa communauté. Laquelle, par le biais des rites, lui prodigue à intervalles réguliers les « nourritures affectives » et les catégories mentales dont il ne peut faire l'économie pour soutenir sa pensée et son être. Le rituel, la cérémonie, la fête, la chasse, le jeu, la guerre, l'art ou l'amour sont autant d'activités au cours desquelles chacun est à même de puiser les forces nécessaires à la construction de soi et à la co-crédation du monde.

Le rituel d'initiation

Impossible de parler du rite sans aborder le rituel d'initiation. Toutes les formes de rituel sont d'une certaine façon « initiatiques » car ils initient, à proprement parler, des relations, des liens entre les individus d'une même société, réduite ou étendue. Dans tous les cas, leur rôle est de créer ou de renforcer le lien social et d'injecter du sens à la vie du groupe et de ceux qui le constituent. Aussi, le rituel d'*initiation* ou de *passage* est le rituel par excellence.

De toutes les manières, l'enfant qui naît est incomplet, inachevé, imparfait. Et s'il a déjà forme humaine, il n'en est pas moins proche de l'animalité tant qu'il n'est pas socialement reconnu comme appartenant à son groupe, à sa race, à son espèce. Son humanité est encore à accomplir, à actualiser, à démontrer. Si le corps est formé, l'homme doit encore le remplir de ses actes, de ses pensées. Il doit l'investir, l'habiter et en prendre possession. Et cet état d'incomplétude persistera tant qu'il ne sera pas reconnu comme appartenant au groupe. Tant qu'il n'aura pas recouvert tous les attributs qui en feront un véritable membre physique. Le rituel initiatique est un rituel d'intégration.

La mort est le Rituel des rituels, et tout rituel est une répétition de la mort ou une *petite mort*. La mort symbolique du rituel d'initiation n'a pas d'autre ambition que de faire du passé table rase. La construction de soi participe d'un regard résolument tourné vers l'avenir. Aussi convient-il au novice de quitter son passé, de s'en détourner comme dans toute métamorphose l'animal quitte sans regret son ancienne forme pour s'ouvrir à une vie nouvelle. La mort rituelle, symbolique, initiatique, marque la rupture avec la répétition. Elle est la

naissance d'un corps et d'un esprit virginisés, purifiés, aptes à embrasser de nouvelles dimensions de l'être. Toute renaissance suppose une mort qui la précède.

Certaines initiations sont d'origine on ne peut plus naturelle. Peut-être est-ce là que se situe l'origine du rituel initiatique. Les accidents de la vie, les bouleversements graves, les catastrophes collectives ou individuelles sont, à proprement parler, initiatiques. Il n'est pas rare qu'au sein des sociétés primitives le chaman, sorcier ou homme-médecine découvre ou se trouve investi de son sacerdoce par l'entremise d'une expérience personnelle forte et déterminante pour la suite de son existence. D'aucuns philosophes contemporains parleront de « hapax existentiel ». Un accident, un choc, un traumatisme, une expérience de mort imminente (E. M. I. ou N. D. E en anglais) sont autant d'initiations naturelles. Le futur chaman ayant frôlé la mort ou ayant survécu à une attaque de bête sauvage est reconnu par la société, le clan, comme miraculé et *de facto* investi d'un pouvoir qui non seulement le singularise, mais lui confère tous les pouvoirs de la surnature sur la nature. Celui qui a eu accès au monde des morts et qui en est revenu est forcément emprunt d'une aura particulière en même temps que détenteur de connaissances supérieures. Il peut désormais, à volonté, avoir accès à ce monde auparavant interdit aux simples mortels. Il peut y nouer des liens avec ses créatures, les esprits, les mânes des morts. Il peut y puiser des forces qui lui permettront d'agir sur le monde des vivants et d'influer directement sur les forces de la nature.

Dans nos sociétés modernes, les accidents de la vie, des plus anodins aux plus dramatiques, sont autant de rituels d'initiation « naturels ». Ils sont tous autant d'occasions de rompre avec le

passé, d'inaugurer de nouvelles dimensions de l'être, de nouvelles formes de vie. D'aucuns savent tirer parti de ces événements. Cela renvoie au mécanisme de défense psychologique que Boris Cyrulnik a décrit sous le terme de résilience. D'autres ne font que les subir, car trop attachés au passé, à la mémoire, aux habitudes et à tout ce que la stabilité peut avoir de rassurant, de réconfortant mais aussi d'aliénant. On retrouve, ici encore, l'opposition sinon la lutte naturelle entre les forces de conservation et les forces d'évolution. On pourrait donc inférer ici une constante de la nature selon laquelle toutes les catastrophes, toutes les morts et autres formes de désagrégation sont *de facto* initiatiques. À tous les niveaux du réel, du plus simple au plus complexe des agrégats, toute destruction est la promesse d'une construction à venir. Le rituel, au niveau des sociétés humaines, ne dit pas autre chose. Il traduit, à travers la culture, un mouvement qui jette ses racines bien au-delà des premières structures vivantes.

« Une émotion intense, nous dit Boris Cyrulnik, peut créer un moment de grande réceptivité à un objet d'empreinte. Le récepteur et le marqueur peuvent se rencontrer et tisser ensemble un lien affectif. Les amoureux, lors de leur coup de foudre, les mystiques, lors de leur révélation, et les foules, lors de leurs événements extatiques, ne disent pas autre chose¹. »

Le rituel initiatique ne procède pas autrement. Pas différemment d'ailleurs n'agit l'événement décisif au sein d'une existence, qu'il soit une rencontre, un décès, une catastrophe collective ou individuelle. Aussi, l'état d'intense

1 Boris Cyrulnik, *Sous le signe du lien*, Librairie Arthème Fayard/Pluriel, [1989] 2010, p. 202.

réceptivité requis pour les initiations est obtenu grâce aux différentes épreuves physiques et/ou psychologiques qui vont jusqu'à faire croire à la société comme à l'initié lui-même à une sorte de mort symbolique, passagère. État transitoire qui, dans tous les cas, doit aboutir à une reconnaissance individuelle et sociale. Bref, à une totale « incarnation » ou « ré-incarnation » dans le monde des vivants. Toute initiation passe par une mort symbolique ayant pour fonction de dépersonnaliser le novice, de lui faire lâcher prise et tomber toutes ses barrières qui étaient autant de traits de son ancienne personnalité. L'objectif étant, à l'issue du rituel, de faire s'incarner le novice en une autre personnalité attendue et reconnue par le clan.

Au sujet de ces initiations, Lévy-Bruhl nous dit entre autres :

Confiés alors à la surveillance et aux soins d'un adulte déterminé, avec qui ils sont souvent dans une relation de parenté définie, les novices doivent se soumettre passivement à tout ce qui leur est imposé, et supporter la douleur sans jamais se plaindre. Les épreuves sont longues et pénibles, et vont parfois jusqu'à de véritables tortures : privation de sommeil, de nourriture, coups de fouet ou de baguette, coups de massue sur la tête, épilation, scarification, dents arrachées, circoncision, subincision, saignées, morsures de fourmis venimeuses, suffocation par la fumée, suspension au moyen de crocs enfoncés dans les chairs, épreuve du feu, etc.¹

1 Lucien Lévy-Bruhl, *Les fonctions mentales dans les sociétés*

Un des exemples pour l'esprit occidental, de ce que pouvaient être certaines de ces initiations concerne l'*Okiepa*, cérémonie pratiquée chez les Amérindiens Mandans¹. Rituel semblable en bien des endroits à la *Danse du Soleil* (Wiwaniank Wachipi) des Indiens Lakotas².

La douleur est génératrice de forces exceptionnelles nous dit Émile Durkheim. C'est par la manière dont il brave la douleur – essentiellement au cours des rites d'initiation – que se manifeste le mieux la grandeur de l'homme. Par là, il s'élève au-dessus du commun, du vulgaire, du profane. Au-dessus de sa propre nature. Il est dès lors effectivement plus fort que la nature puisqu'il la fait taire. De là relève son caractère désormais sacré et sa renaissance³.

Les sociétés traditionnelles ont depuis toujours compris l'importance des rites et des épreuves initiatiques. Il n'est pas de clan, de tribu, de communauté plus ou moins « primitive » qui n'ait ses rites de passage, ses épreuves physiques ou psychiques qui assurent à l'enfant (le plus souvent à l'adolescent) son entrée dans le monde des hommes et sa reconnaissance comme tel. Depuis des temps immémoriaux, les rituels d'initiations ont été et sont encore des éléments

inférieures, Livre II, Les classiques des sciences sociales, [1910] 2002, p. 95.

- 1 Je renvoie ici le lecteur au livre de René Thévénin et Paul Coze *Mœurs et histoire des Peaux-Rouges*, d'après un récit fait par Paul Catlin. Les classiques des sciences sociales, [1952] 2010, p. 110.
- 2 Archie Fire Lane Deer, *Le cercle sacré*, Éditions Albin Michel, 1995, p. 319.
- 3 Émile Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Livre III, Les classiques des sciences sociales, [1968] 2002, p. 306.

incontournables d'intégration, de reconnaissance et de valorisation de l'individu au sein des Peuples Premiers du monde entier. Ces cérémonies assurent au novice sa place au sein du groupe, son rôle, et donnent un sens à sa vie.

Autant de tribus, de clans, d'ethnies différentes ; autant de rites, d'épreuves et d'initiations variées sur le thème de l'effort physique, de la douleur, de la résistance au mal, de l'endurance et de l'exploration des limites du corps comme de celles de l'esprit. Que ce soit la circoncision, les scarifications pratiquées par les hommes-crocodiles de la côte nord de la Papouasie Nouvelle-Guinée, les sauts dans le vide attaché à une liane de la tribu Saa de l'île de Pentecôte, les souffrances endurées sous les morsures de fourmis *balle de fusil*¹ (tribu Sateré-Mawé de la forêt amazonienne du Brésil) ou les piqûres de guêpes (certaines tribus de la région de Guyane en Amazonie), ou celles, non moins douloureuses, du tatouage traditionnel polynésien et maori... ; toutes ces épreuves n'ont pour seul objectif que de permettre au jeune garçon ou à la jeune fille de prouver sa valeur, son courage, non seulement aux yeux de la communauté, mais encore, et peut-être surtout, à ses propres yeux. Un individu qui n'a pas confiance en lui est un individu en qui le groupe ne peut pas davantage avoir confiance. Pour que le tissu social soit solide, il faut que les nœuds de relations que sont les individus soient également solides. Tel est le préalable indispensable à toute vie en quasi autarcie et en

1 Fourmi *Paraponera clavata* dont la douleur de la piqûre est réputée aussi intense que celle d'une balle de fusil. Le venin injecté contient de la poneratoxine. Cette neurotoxine bloque la communication entre les nerfs, causant paralyse et douleur intense durant 3 à 5 heures.

milieu hostile qui est celle des Peuples Premiers.

Dans tous les cas, les rituels d'initiation ou de passage, qu'ils soient « primitifs » ou « civilisés », visent avant tout à exacerber et à consolider le sentiment social, « l'esprit de corps », le désir d'appartenance, d'intégration et de reconnaissance individuelle de la part d'un groupe « nourricier » et ce, quelle que soit la morale qui l'anime.

Chez les Peuples Premiers, les peintures corporelles, tatouages et scarifications sont les signes ostentatoires de cette appartenance, de la réussite du passage, du mérite et de la valeur du guerrier qui fait, de surcroît, celle du groupe. Elles sont autant de marques de reconnaissance sociale au même titre que nos uniformes, nos soutanes, nos grades, nos décorations, nos diplômes et tout le luxe de variété vestimentaire et de biens de consommation. Ils sont désormais autant de moyens de nous distinguer, de nous singulariser. Ils nous aident à définir notre rang social et notre place au sein d'un groupe quelconque. Le tout désormais sous couvert de la mode et de notre apparente liberté à en disposer.

Tous ces rituels, toutes ces épreuves n'ont originellement pas d'autre vue que de renforcer la cohésion et par là, la sécurité du groupe au sein d'un monde inquiétant sinon menaçant. L'avenir et la pérennité du clan passe par la valeur et l'attachement de ses individus au groupe.

Le rituel est d'ailleurs le garant de la division du travail et donc de la complexification des structures sociales. Il exige la coopération, la répartition des tâches, la spécialisation, la réciprocité et la solidarité. Le rituel est le seul fondement possible de toute organisation sociale structurellement stable.

Les rites d'initiation permettent donc le partage d'une même

expérience. C'est en cela que réside leur principale vertu sociale. Le vécu d'un même « pathos » renforce les liens du groupe et permet l'élaboration d'un tissu affectif unique et indéfectible. L'expérience commune forte, l'émotion partagée, ressentie indifféremment entre les individus, fait une mémoire et une conscience commune. Là est l'origine psychophysiologique du sentiment religieux. On retrouve le même processus lors des catastrophes naturelles ou lors de conflits entre nations. L'empathie, l'identification à l'autre, l'histoire commune et la conscience collective qu'ils induisent forgent un puissant sentiment d'appartenance et d'identification à une même entité sociale, nationale, religieuse, spirituelle ou biologique. L'attachement commun à une histoire, à une terre, à une culture fortement ancrée en soi ; le patriotisme, sont autant d'éléments qui participent activement à la cohésion sociale et plus loin, au sentiment de l'universel. Ils sont par là garants de la pérennité du groupe, et, bien au-delà, de l'espèce elle-même.

Le mythe

Le mythe s'affirme donc comme la forme spontanée de l'être dans le monde.

Georges Gusdorf,
Mythe et métaphysique.

On voit donc ici toutes les implications et conséquences individuelles autant que sociales du rituel. Rituel auquel le mythe vient à son tour apporter un complément non négligeable de signification. Car le premier n'a véritablement

de sens que s'il vient s'inscrire dans un mouvement plus large. Il ne devient tout à fait cohérent que s'il se replace dans une continuité et une logique historique et mythique. Car si le rite est garant de l'appartenance des individus au groupe et de sa cohésion ; le mythe quant à lui vise à intégrer celui-ci dans une histoire au sein de laquelle il va puiser les raisons et justifications de son existence. Ce n'est d'ailleurs pas par hasard si l'essentiel des mythes sont des mythes sur les origines.

Le mythe est pour le rite ce que la formule ou l'équation sont pour l'expérience scientifique. Il n'est ni plus ni moins que la formulation, la codification allégorique d'une pratique. Il est l'explication et la justification d'un geste ancestral qui trouve son origine dans la tradition orale.

Par le rituel, chacun trouve un sens à son existence par son intégration au groupe. Pour autant, cela ne suffit pas. Il faut que la société elle-même puisse s'inclure dans une histoire plus large, universelle, afin de se trouver à son tour une justification à même de nourrir et de porter chacun de ses éléments. Le mythe est l'élément indispensable à une forme de cohérence du monde. Il apporte à la société traditionnelle ce que les sciences, et plus précisément la formulation mathématique, s'attachent à exprimer dans nos sociétés : l'unité du monde. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si les scientifiques contemporains, cosmologistes et physiciens tels que Stephen Hawking ont pour principal objectif de découvrir l'équation qui permettrait d'unifier l'ensemble des forces présentes dans l'univers. Cette approche est d'ailleurs souvent résumée par des expressions telles que *La théorie du tout*, *La Grande Unification* ou la *Superforce*.

Qu'il soit peu ou prou l'expression de la vérité, le mythe se pose comme un outil de référence indispensable à la cohésion psychologique puis physique de la société qui s'y réfère. Il est une forme de « délire », de « fantaisie » communautaire tacitement admis quand certaines mauvaises langues parleront d'hallucination collective. S'il compte nombre d'invéraisemblances, ce n'est qu'au regard d'une autre culture, d'une autre mythologie. Nonobstant, tous les faits relatés dans les mythes, pour farfelus qu'ils puissent paraître à nos yeux, s'articulent pour former une histoire cohérente avec elle-même et surtout avec la réalité perçue. Ainsi le mythe offre une *trame narrative* qui, par sa *structure* permet de *lier ensemble* des événements perçus comme singuliers en une *histoire* ; une *unité* où chaque élément trouve désormais *sa place* et *son sens* : sa *justification*. La *cohérence* fait alors suite à la *cohésion* des éléments constitutifs du tout.

Pour exemple, certains aspects du totémisme que j'aborderai plus loin, font état de liens de parenté entre l'homme et l'animal ou la plante, voire même des éléments du paysage ou des astres. L'identité du nom implique donc une identité de nature. Aussi, et en dépit des apparences contradictoires, les mythes permettent de rendre compte de ces différences et incohérences sur la forme. Ils établissent ainsi des rapports généalogiques entre l'homme et ses différents totems.

Au sein de nos sociétés contemporaines, l'individu « normal » ou « névrosé » a besoin pareillement d'un mythe personnel (cohérent ou incohérent socialement) pour justifier son présent. D'une certaine manière, chaque homme, pour devenir tel, s'octroie le privilège des dieux ; celui qui consiste à s'inventer une histoire et par là même un monde. On retrouve

aussi la même idée concernant certains criminels psychopathes qui s'inventent des mythes personnels pour justifier leurs pulsions et de la sorte donner un sens à ce qui n'en a pas au regard de la société. Le mythe est donc bien, ici encore, une justification de l'existence, quelle que soit la nature de cette dernière. Il est un réflexe de survie collectif aussi bien qu'individuel ; un principe de conservation et d'harmonisation entre l'homme et les forces de la nature.

Outre son rôle de signifiant, le mythe rend compte de l'origine du monde comme de son achèvement. Il en peut aussi expliquer le moindre de ses aspects. Que ce soit un relief particulier, un arbre à la forme singulière, un phénomène naturel, un paysage ou la morphologie particulière d'un animal ou d'un homme, d'un clan... le mythe en rend compte et l'intègre dans le cours des événements et du temps. Dès lors, le paysage, par le biais du mythe, devient le lien privilégié avec la période des origines dite aussi *période mythique* ou *période du rêve*. Chez nombre de tribus australiennes, le rêve est le lieu privilégié d'échange et de communication avec les ancêtres ou autres héros civilisateurs. Il est l'expérience mystique par excellence. Durant cette période des origines, hommes et animaux pouvaient communiquer. Les premiers, sortant de terre, pouvaient se transformer à loisir en l'animal (totémique) de leur choix. Ils avaient, à l'égal de demi-dieux, de nombreux pouvoirs comme celui de rajeunir et de changer de peau. Pouvoirs désormais oubliés comme celui qui consistait à faire voler les pirogues.

Qu'il soit individuel ou collectif, le mythe n'est rien moins qu'un moyen efficace de nier l'absurdité du monde. La psychanalyse contemporaine a depuis quelques années

démontré que toute agression individuelle (abandon, viol, violence, guerre, désert affectif...) pour être mieux surmontée, devait pouvoir être racontée, nommée et aussi entendue par d'autres. De toutes les manières possibles, il faut parvenir à intégrer le traumatisme à l'histoire personnelle de façon à ce qu'il ne soit plus « corps étranger » mais qu'il devienne au contraire, par la forme du mythe, un élément à part entière de l'histoire de la personne, sinon même un élément fondateur et pourquoi pas, l'organe ou l'occasion d'une métamorphose.

La constitution d'un mythe, d'une légende personnelle à travers toute forme de création ou de ré-action permet à chacun, bon an, mal an, de se constituer sa propre résilience face aux événements, sinon traumatisants, au moins absurdes de l'existence. Les mythes collectifs n'ont pas d'autre ambition. Ils ont ceci de profondément et d'originellement organique qu'ils permettent aux sociétés d'une part, de se protéger contre des agressions trop violentes, un inconnu trop intolérable. D'autre part, leur plasticité narrative leur permet aussi, au fil des générations et des conteurs, de modifier leur contenu et de l'adapter en y intégrant des éléments et des événements nouveaux qui sinon, seraient autant de risques de désintégration sociale. D'une certaine manière on peut dire que la mythologie est au corps social ce que l'immunologie est au corps physique. Le premier n'étant en définitive que la continuité organique du second.

Progrès, Civilisation, Liberté, Égalité, Fraternité humaine, autant de mythes destinés à prendre la succession des idoles religieuses périmées.

Georges Gusdorf,
Mythe et métaphysique.

Notre époque hyper-technologique et scientifique inaugure depuis plusieurs décennies maintenant de nouvelles mythologies. Les nouvelles énergies, les forces nucléaires, les mouvements d'atomes ont remplacé les héros civilisateurs et les dieux créateurs. La *Première seconde*, le *Big Bang* ou la *Théorie des cordes* succèdent progressivement aux mythologies anciennes relatant la création du monde. Ce ne sont plus les forces inconnues qui prennent figure humaine à travers les mythes. Ce sont désormais certains personnages singuliers, emblématiques, artistes, scientifiques, politiciens, penseurs ou créateurs de tous horizons qui prennent figure de demi-dieux. À l'image des héros civilisateurs des sociétés traditionnelles, ils se font désormais les intermédiaires modernes entre les mystères du monde, de la vie et la réalité quotidienne. Par la conciliation qu'il opère entre l'absurde et le réel, le mythe se fait l'organe indispensable pour une réconciliation permanente entre les hommes et les dieux ; entre l'Homme et la Vie.

LE TOTÉMISME

Ce n'est qu'avec le totémisme et ses rudiments d'organisation sociale qu'il a été possible de distinguer les premiers linéaments du phénomène religieux.

Pour les indigènes des tribus primitives, le règne animal

comme le règne végétal ainsi que toutes les autres manifestations de la nature, sont des réceptacles du *mana*. Cette force originelle indifférenciée qui imprègne toutes les formes du réel. Aussi, les points de similitude que l'homme se découvre avec certaines espèces animales ou végétales lui font supposer une lointaine parenté avec celles-ci. Les aptitudes extraordinaires des animaux comme les propriétés de certaines plantes suscitent chez l'indigène émerveillement, émotion, intérêt et convoitise qui sont les attributs naturels du sacré.

Il y a donc un respect profond du primitif à l'égard des plantes et surtout des animaux. L'aptitude de ces derniers à l'autonomie vis-à-vis des forces de la nature, leur apparente facilité de vie au sein d'un environnement hostile les fait considérer par l'homme comme des demi-dieux. Détenteurs de pouvoirs que l'indigène aimerait partager ou acquérir. Autant de sentiments qui sont les signes annonciateurs du religieux.

Aussi, et pour toutes les tribus « totémiques », les formes de vie animales ou végétales, les manifestations naturelles sont autant de modalités et d'expressions différentes d'un seul et même principe immanent dont l'animal-totem est l'une des nombreuses figures emblématiques. Il réunit à lui seul les qualités les plus abouties de son espèce. Aussi, entretenir des liens alimentaires ou magiques avec lui est l'assurance d'accéder directement au principe dont il est l'incarnation. Par là même, c'est se donner l'occasion inespérée de s'appropriier tout ou partie du pouvoir dont il est investi.

Les premières formes du sacré, nous l'avons vu, naissent des nécessités vitales. Or, la première d'entre elles, pour des chasseurs-cueilleurs nomades est l'approvisionnement

quotidien en gibier. Les plantes et animaux qui consistent en l'alimentation de base de la tribu suscitent nécessairement des émotions qui les conduisent à investir sur eux des valeurs psychologiques fortes.

Nous savons que les émotions ressenties par l'indigène (la peur, la colère, la joie...) sont de ces phénomènes étranges, incontrôlables et puissants qu'il interprète comme des manifestations de cette force originelle universelle.

Le totémisme est la religion, le culte de la force anonyme qui se retrouve en chaque chose, animal ou homme appartenant au totem. Quand les individus sont dits de tel ou tel totem, cela signifie « [...] qu'en eux tous se trouve un principe qui constitue ce qu'ils ont de plus essentiel, qui leur est commun avec les animaux du même nom, et qui est pensé [par exemple], sous la forme extérieure du corbeau¹ ».

Aussi, la nécessité alimentaire jointe à l'émotion de tous les membres du clan va jeter les bases de comportements ritualisés, organisés autour d'espèces animales et/ou végétales, mais également de certains éléments naturels comme le vent, la pluie, la foudre... Autant d'attributs du *mana* dont la survie du clan dépend. La nécessité de contrôler l'espèce qui assure la subsistance fait s'en remettre aux lois de la magie sympathique ou imitative. On suppose qu'en représentant l'animal convoité, en imitant son chant ou ses attitudes on s'en attirera les faveurs. Le tout agrémenté de quelques chants incantatoires. Les cérémonies de l'*Intichiuma* chez les tribus Arunta d'Australie en sont une parfaite illustration. Cette cérémonie célébrée

1 Raoul et Laura Levi Makarius, *L'origine de l'exogamie et du totémisme*, Les classiques des sciences sociales, [1961] 2003, p. 94.

chaque année à la belle saison vise à encourager l'espèce totémique à se reproduire abondamment afin d'assurer à la tribu sa subsistance pour toute l'année.

De toutes les manières possibles, il faut établir un lien avec le totem qui fera communiquer ensemble le chasseur et le gibier. Par toutes les différentes approches de la magie primitive, il faut établir des liens par définition vitaux avec les espèces prisées ou quelques-uns de leurs plus emblématiques représentants. Dans chaque espèce, troupeaux d'animaux domestiques ou hordes sauvages, les primitifs désignent un individu roi qui « tient ferme le principe vital » des représentants de l'espèce. Lui porter atteinte entraînerait la fin de toute la horde sinon sa fuite dans le meilleur des cas. Ce respect induit est une sorte de témoin garant des attitudes de chasse ou d'exploitation de chaque espèce animale. L'animal-roi devient le symbole du respect porté à toute l'espèce. Il est, en quelque sorte, le dernier rempart contre toutes les formes d'excès.

Au fil des rites et des générations, et oubliant jusqu'à l'origine de ces rituels, les totems ont parfois été directement perçus comme les ancêtres fondateurs du clan ou de la tribu. Une fois les liens magiques consolidés entre le chasseur et le gibier, il en ressort une telle sympathie, une telle identification de la part du chasseur que des restrictions ont fini par s'élever. La parenté intime entretenue depuis toujours avec le totem devient évidente. D'animal tout d'abord chassé, il devient une espèce parfois taboue entre toutes. À tel point que pour pouvoir continuer à chasser son gibier de prédilection, l'indigène se voit obligé d'user de certains artifices. Il ne « totémise » dès lors qu'un certain type d'individus à ce point singulier (traits

particuliers, attributs, etc.) qu'il n'aura statistiquement aucune chance de le rencontrer et de le tuer lors de ses parties de chasse. Il pourra, grâce à ce subterfuge, continuer à chasser l'espèce sans jamais risquer de lui porter atteinte par l'intermédiaire de son totem.

C'est donc originellement parce que la nourriture est sacrée et qu'elle fait le lien avec la force originelle qu'elle est devenue, implicitement, un système de partage et de classification entre chaque section et sous-section du clan.

De cette méthode de classification ; de ce premier découpage du réel, sont nées les premières formes de structures et d'organisation sociales. Ces dernières ayant ensuite servies de trame à une première représentation du monde. L'organisation sociale devient donc *ipso facto* la matrice de l'organisation spatiale et temporelle.

Avant toute idée moderne de nation, de religion, le totémisme est un système de reconnaissance, de ralliement et de cohésion sociale. Il symbolise à lui seul l'unité du clan dont il est le point de convergence, le « foyer » dans toutes les acceptions du terme. Il est la matérialisation de l'esprit du clan. C'est-à-dire que non seulement, il synthétise les forces individuelles en force collective ; mais dans le même temps, il irradie sur chacun des membres du clan une part de cette puissance collective. Il est dans une certaine mesure un moyen pour l'homme d'agir sur lui-même par le biais de la collectivité et de se transcender. C'est en cela qu'Émile Durkheim et d'autres avec lui ont brillamment démontré, d'une part, les causes sociales du sentiment religieux et, d'autre part, les effets religieux des sentiments sociaux.

Dans le même temps, les cérémonies telles que l'*Intichiuma*

sont autant de tentatives afin d'établir une communication, un dialogue avec le totem. Tentative fondée sur la croyance que le semblable appelle le semblable. De cette volonté d'agir sur la nature par l'observation empirique des phénomènes, on peut d'ores et déjà inférer d'une forme primitive de démarche « scientifique » inhérente à l'aspect éminemment religieux du totémisme.

Un autre aspect du totémisme réside dans son caractère narratif. Il apparaît comme un système de signification rudimentaire. Les scarifications, les peintures rituelles, le tatouage plus élaboré des Maoris par exemple et enfin les hiéroglyphes égyptiens en symbolisent l'évolution jusqu'à l'écriture sacrée des grandes religions.

Nous venons de le voir, le totémisme se caractérise en tant qu'outil de cohésion, de reconnaissance et d'appartenance sociale (ici le clan ou la tribu). Le totem est le support matériel, symbolique et religieux de tout un système de codifications, d'interdits (tabous), de préceptes et de rituels obligatoires et nécessaires au maintien du sentiment collectif et de l'unité sociale. Le totem est le blason ou le drapeau du clan et il éveille les mêmes passions. Il suscite les mêmes devoirs que la bannière vis-à-vis du soldat ou du patriote. Dans sa simplicité, le primitif ignore que les cérémonies et les rassemblements sont directement à l'origine de ces forces supérieures qui l'animent soudainement et auxquelles il se sent participer. L'emblème totémique, dans sa simplicité et son omniprésence devient le moyen privilégié pour la prise de conscience individuelle du groupe et de l'appartenance de chacun à celui-ci. Il devient, par une sorte de confusion naturelle entre le symbole et la chose symbolisée, le point d'origine, presque

physique, des forces et des sentiments mis au jour. Il est le lieu du sacré, du divin.

Avec la tradition orale, le totem est le dépositaire de l'histoire du clan, de ses rituels et de ses mythes. Mais il a cependant sur la première l'avantage de l'efficacité, de l'immédiateté de la reconnaissance par le symbole peint, gravé ou tatoué en même temps qu'il donne l'assurance d'une certaine conservation dans le temps. Contrairement à la tradition orale qui est le plus souvent sujette à déformations, amputations ou ajouts ; le totémisme a donc en lui-même un côté tout simplement pratique.

De par sa nature même, le clan peut moins que toute autre forme plus « évoluée » de société se passer de totem. Le fait qu'il ne soit pas plus attaché à tel ou tel territoire particulier ; l'exogamie et la constante fragilité du pouvoir en place, ne permettent pas à l'individu de se reconnaître comme appartenant au clan d'une autre façon que par le totem. Il est la mémoire, le fondement inaltérable de la tribu. Le point le plus dur d'une tradition, par définition fragile. Il est ce à quoi l'indigène peut se référer et se rappeler à lui-même, en toutes circonstances, sans crainte d'une quelconque altération due au temps, aux événements, aux rencontres. Bref, à tout ce que la vie primitive peut signifier de fragilités, d'incertitudes et d'érosion de la mémoire collective. Il est la référence des références. Le pilier monolithique de toute la vie de la tribu. Le « corps visible du dieu » selon l'expression d'Émile Durkheim.

Enfin, les premiers symboles d'une « écriture » primitive ne pouvaient qu'être directement tirés du monde extérieur. De par leur proximité, la connaissance directe qu'ils en avaient, leur rôle majeur dans l'économie du clan et leur variété ; les

animaux d'abord et les plantes ensuite, étaient tout indiqués pour servir de symboles totémiques.

L'Alliance brisée

Nous savons désormais que le totémisme est l'organisation typique de la société chasserresse. Aussi paraît-il évident que les progrès de l'agriculture liés à la sédentarisation et surtout à la domestication et à l'élevage de certaines espèces ; le tout joint à la division du travail, allaient précipiter la fin du totémisme. Du moins sous sa forme pure et stricte des temps primitifs, selon les mots de Freud. Le totémisme est donc assimilable au nomadisme. Il y trouve d'ailleurs la plupart des formes de ses cultes (chasse, pêche, cueillette...). *A contrario*, la religion, dont les premiers rites sont essentiellement des rites agraires, est par définition un système de culte sédentarisé à même de produire des développements plus complexes, des théogonies plus élaborées.

Car la domestication de certaines espèces animales, en même temps que l'agriculture, vont faire naître en l'homme un sentiment de confiance, d'assurance puis de défiance et de domination vis-à-vis de la nature. Du moins sous ses formes les plus familières. La crainte du lendemain, la peur immanquablement mêlée de respect et de sacré à l'égard des espèces animales vont progressivement le céder aux premiers sentiments de puissance, de maîtrise sinon de supériorité. C'est ainsi que la domestication et l'asservissement de certaines espèces vont lentement mais sûrement dégrader la relation homme animal au rang de l'utilitarisme et de l'exploitation à outrance. L'animal, jadis sacré, successivement craint puis

admiré, respecté, vénéré, consulté et envié, va inexorablement se trouver ravalé au rang du profane et du vulgaire ; animal objet dans la plupart des cas et, il y a encore peu, légalement désigné sous le terme de « bien meuble ». La descente aux enfers pour nos lointains cousins ne faisait que commencer.

LA RELIGION

Cette désacralisation du monde, cette profanation de l'environnement immédiat du primitif aura pour conséquence de repousser un peu plus loin les dieux. Ceci, au fur et à mesure de l'inexorable progression des connaissances, des sciences et des techniques. La domestication et l'élevage ont donc opéré un éloignement psychique et affectif à l'égard de la Mère Nature de manière générale, et du règne animal en particulier. La dépréciation et la dévalorisation qui suivirent ont sans aucun doute fortement contribué à l'anthropomorphisme des dieux et du « père » totémique. L'homme étant devenu *de facto* supérieur au règne animal, les héros fondateurs de sa race ne pouvaient désormais qu'être pétris à l'image de ses plus proches ancêtres.

En éloignant ainsi la part du hasard, de l'inconnu, de l'imprévu, et en faisant en sorte de prévoir un tant soit peu le résultat de ses actes quotidiens et par là même l'avenir proche, l'homme va progressivement chasser les esprits et les dieux toujours plus loin vers les éléments naturels qu'il ne peut maîtriser ni même comprendre. Ceux qui lui seront pour longtemps encore inaccessibles aussi bien par le corps que par l'esprit.

L'alimentation ne provenant plus essentiellement des

produits de la chasse, c'est le totémisme lui-même qui se vide progressivement de sa substance. Il n'est plus qu'une coquille vide, un cadavre sec laissant s'éparpiller de-ci, de-là, ses dernières survivances sous la forme du totémisme individuel. La chasse délaissée, le développement de l'agriculture, de l'habitat et des moyens matériels de communication, vont en quelques milliers d'années précipiter la démographie de certaines tribus primitives. Des civilisations vont naître ici et là à la faveur du climat, du commerce, des échanges et des conflits. Ces différents domaines de la vie sociale vont entraîner la spécialisation des membres de ce qui fût naguère le clan. Or, ces activités devenues désormais essentielles à la survie de la collectivité vont progressivement, mais de manière inéluctable, jeter les bases de nouvelles structures sociales axées sur la division du travail.

Dès la plus haute Antiquité, la magie a pu profiter de l'essor considérable des grandes civilisations d'extrême Orient et du pourtour méditerranéen. L'Inde, la Chine, la Mésopotamie, l'Égypte ont emporté la magie primitive de tribus isolées dans leur élan. La divination, l'astrologie, le culte des ancêtres, les oracles, l'alchimie se sont élevés au rang d'arts et de *sciences occultes*. Les grands royaumes de l'Inde, de l'Égypte, de la Grèce puis de Rome se sont mutuellement contaminés. Les invasions et les conquêtes successives, le commerce, les voyages, les influences les plus diverses ont contribué à répandre les croyances tout en grossissant le flot de cette *contagion sacrée*, pour reprendre l'expression du baron d'Holbach. Les dieux les plus divers se sont au cours des siècles et du choc répété des civilisations mélangés les uns aux autres, formant, ici et là, de nouveaux panthéons. Certaines

divinités changèrent parfois de nom et d'attributs sous l'influence de la culture « barbare ». À l'image des formes vivantes, les dieux eux-mêmes n'ont pas échappé aux mutations qui font les lois de l'évolution. Signe qui déjà nous informe sur leur origine biologique. L'écriture enfin a contribué à fixer dans le marbre les mythes, les rites, sous la forme de lois que la pierre ou le papyrus conservaient désormais pour l'éternité. Ce que la fragilité et la plasticité de la mémoire permettaient de transformations et de mutations au fil des siècles, la dureté de la pierre le figeait désormais à jamais. Ce que l'évolution naturelle des esprits avait jusque-là permis de transformer, les révolutions étaient désormais les seules à même d'en poursuivre l'élan.

Quand les grandes civilisations indo-européennes ont de la sorte porté la magie sur les plus hauts sommets, elle est restée en d'autres lieux figée dans ses formes primitives. Ce fait tient à trois facteurs que sont l'isolement géographique, une faible démographie et la simplicité structurelle de ces mêmes sociétés. Là où les développements économiques, techniques et culturels ont été les plus importants, là où les échanges ont été les plus intenses, les structures sociales se sont métamorphosées et complexifiées au point que les religions et les cultes leurs ont emboîté le pas. L'isolement géographique, la pauvreté des échanges, des conflits et des voyages lointains, une forme d'autosuffisance et d'autarcie sont parmi les principaux facteurs de stagnation sociale, culturelle et religieuse. De même qu'ils le sont sur le plan biologique. Par nécessité biologique, démographique ou géographique, les tribus et peuplades orientales et méditerranéennes ont dû évoluer et abandonner leur statut de chasseurs-cueilleurs nomades ou semi-nomades.

En conséquence, la sédentarisation, l'agriculture, l'élevage, la communication entre les peuples et le développement des techniques ont inmanquablement poussé ces peuples à modifier leurs croyances.

À partir du moment où les sociétés archaïques ont commencé à construire des structures stables et pérennes, la religion s'est progressivement élevée puis différenciée de la magie primitive. Les notions de morale, de bien et de mal se sont consolidées, entraînant avec elles tout ce que la magie comportait de positif pour l'ensemble de la communauté. Ce qui restait rattaché au domaine de la magie (guérisons, sacrifices, incantations, possessions...) se trouva de plus en plus marginalisé et bientôt hors de toute orthodoxie. Le schisme entre religion et ce qui allait définitivement devenir la sorcellerie était en passe d'être consommé. Les bûchers allaient désormais s'élever en proportion des temples et des églises.

À l'instar du philosophe esquimau, nous dirons que la religion vient de la vie et s'oriente vers la vie. En elle-même elle n'est rien.

Paul Radin,
La religion primitive.

De pratique et immanente à l'origine, la religion sous sa forme totémique est progressivement devenue théorique et transcendante. Elle s'est graduellement élevée et affranchie d'une nature qui lui avait donné la vie. Les symboles (ici totémiques) qui, dans un premier temps, étaient faits pour agir sur le monde selon les principes de la magie imitative, ont

acquis une vie propre et une indépendance qui les a progressivement affranchi de ce à quoi ils étaient destinés. Ajoutons à cela le culte des ancêtres totémiques et des héros civilisateurs. Naturellement élevés au rang de demi-dieux, ils n'ont pas tardés, au fil des générations, à gagner leur totale liberté et à rompre les derniers liens qui les retenaient encore sur Terre. N'oublions pas la tendance naturelle de l'indigène à transposer dans l'autre monde les différents aspects de sa vie temporelle. Les chefs régnants, une fois morts, deviennent les grands dieux. Les différents aspects de l'organisation sociale sont naturellement transposés à l'autre monde. Si pour le primitif les morts ont les mêmes besoins que les vivants, la société qu'ils constituent est soumise aux mêmes impératifs.

Mais ces différentes figures du divin, à l'instar du totem, ne sont que les formes empruntées par le sentiment religieux. Lequel, nous l'avons vu, était déjà présent au sein du clan et figuré par le totem. Mais également plus ancien, au sein de la horde primitive, sous la forme du sacré et du *mana*, *orenda*, *ki*, *wakanda*, etc. Bref, tout ce qui, depuis la nuit des temps, semble investi d'une force, d'un pouvoir, d'une vie en somme, et dont les effets sont sacrés à double titre. D'une part, du fait de leur puissance et de leur supériorité sur l'homme. D'autre part, du fait que la survie du groupe en dépend. En d'autres termes, le sentiment religieux est cette force primitive antérieure à toute organisation sociale complexe. Antérieure aussi à toute culture à partir de laquelle elle subira de nombreuses métamorphoses. Elle est avant tout cette force brute, organique, biologique, vivante, née en tant que puissance supérieure de la rencontre de l'homme avec lui-même et avec le monde, mais toujours immanente.

Originellement, c'est bien la société qui crée du sacré, bien avant le religieux sous sa forme moderne, historique. Et si la religion est un phénomène d'ordre exclusivement social, c'est sans doute que le social lui-même est un phénomène religieux. Autant dire d'ores et déjà que nous pouvons, au-delà des formes qu'il a pu successivement emprunter, faire remonter le phénomène aussi loin dans le temps que nous le permet l'observation des premières sociétés humaines... sinon plus loin encore. Car la concentration des populations exacerbe le sentiment religieux, même s'il n'est pas encore reconnu ou vécu comme tel. Il est avant tout une ivresse et une exaltation collectives par lesquelles l'individu se transcende.

Encore aujourd'hui, les rassemblements politiques, sportifs ou artistiques témoignent de ce même sentiment d'ivresse typiquement religieux. L'exaltation de certains y est à ce point extrême qu'ils en perdent momentanément connaissance. Dans tous les cas, les effets religieux des rassemblements sociaux apportent à l'individu, et de fait à la société, un regain de force, de confiance, de courage et de détermination. Autant d'expédients contre l'adversité et les forces dissolvantes qui chaque jour menacent l'intégrité du groupe. Les forces religieuses sont des puissances morales exacerbées par le nombre. Elles sont les propriétés émergentes d'une matière pensante parvenue à un certain degré de complexité, d'organisation, de communication et d'interaction. Le phénomène religieux est la conséquence de la propension à l'union, à la complexité, à la pérennité et à la socialisation de la matière brute. En dernière analyse, l'idée même de Dieu est la forme résiduelle de la foi que le groupe ou la société a en elle-même. Dieu en est la résultante et non l'origine. Car cette foi

est bien originellement la « confiance » (*fideis*) dans le groupe et dans sa capacité à fédérer des forces (sociales) de survie et de progrès. Pour Loisy, magie et religion ont servi à donner confiance aux hommes.

En même temps que ces premiers effets, la religion apportera aux hommes les rudiments d'une morale sous les traits des premiers tabous et interdits. Enfin, sous la pression des structures sociales grandissantes, ces premiers embryons se métamorphoseront en systèmes juridiques et pénaux plus élaborés. En règle générale, les attentats contre la religion, la trahison, la désertion, l'impiété et toutes les formes de sacrilèges étaient au cœur des grandes civilisations, punis de mort.

La morale c'est le minimum indispensable, le strict nécessaire, le pain quotidien sans lequel les sociétés ne peuvent pas vivre.

Émile Durkheim,
De la division du travail social.

Car la société réclame notre participation, pour ne pas dire notre soumission ; parfois notre sacrifice. Elle établit des règles de conduite et de pensée auxquelles nous devons nous soumettre et qui participent du sacrifice de l'individu pour le collectif. La société exige l'abnégation et le renoncement partiel ou total à soi. Renoncement aux pulsions instinctives jadis nécessaires à sa survie individuelle. Sans frein, écrit Freud, libre de toute peur, chacun suivrait ses pulsions égoïstes et asociales, cherchant à exercer sa puissance. Le chaos recommencerait, que nous avons mis des millénaires de travail

culturel à bannir¹. Pour ce faire, la société devient l'objet d'un véritable respect basé sur l'émotion et la force de l'opinion et de l'autorité morale.

Tout bien considéré, il apparaît au terme de ce premier chapitre que les dieux, tout comme le sacré qui les a précédé, ne seraient que des effets secondaires du religieux. Les ombres portées d'un phénomène qui trouve son origine dans les nécessités vitales et l'organisation sociale qu'elles impliquent. Contrairement à ce que l'on serait tenté de croire de prime abord, la religion dans ses premiers développements se voulait avant tout dispensatrice d'une morale, d'une éthique, de règles de vie et de pensée. Ramenées à l'essentiel de leurs formes et de leurs motivations, toutes les croyances trouvent leur origine dans le vivant. Elles sont toutes pétries de biologie. Par là même, elles n'échappent pas aux lois qui commandent à l'évolution des espèces. Les théologies ou les théogonies des différents cultes ou traditions religieuses ne sont que les parties émergées du phénomène. Pour seul exemple, le christianisme, à l'instar du judaïsme, ne s'évertue pas tant à rendre compte du monde, de Dieu et des mystères de la création, qu'il ne s'attache à détailler les règles de la vie en communauté. Plus dispensatrices d'une éthique que d'une véritable théologie, les religions sont à n'en pas douter les premières formes de toute organisation sociale et de leurs premiers cadres juridiques. Issues de la société, elles n'ont pas d'autre vocation que de la servir.

1 Sigmund Freud, *L'Avenir d'une illusion*, Flammarion, Paris, 2011, p. 95.

LA CROYANCE, LA SOCIÉTÉ ET L'INDIVIDU

Nous savons désormais avec quelque certitude que chaque complexité sociale s'accompagne de mythes, de croyances et de rites qui lui sont proportionnés. Les religions ou les formes qui les ont précédées et préparées ont tour à tour été les ferments de sociétés en gestation. Elles leur prodiguèrent les structures socio-économiques, le sens du sacré, les interdits – la morale en somme – dont ces sociétés avaient impérativement besoin, non seulement pour se construire, mais pour perdurer. Or cette morale, cet « esprit collectif » sont bien antérieurs à l'émergence des premières sociétés anthropoïdes. Frans de Waal assure que la solidarité interne au groupe, d'où tout procède, est aussi ancienne que l'empathie elle-même, cette aptitude à rejoindre l'autre dans ses émotions. Celle-ci se constate chez de nombreuses espèces animales à la seule condition que les individus aient un vécu commun. Autrement dit, qu'ils aient tissé, par le biais d'*expériences partagées*, un tissu affectif qui leur permette de s'identifier les uns aux autres*¹. Pour ce faire, il faut donc que la société existe déjà ; qu'elle soit déjà constituée, même sous sa forme la plus rudimentaire. Pour cela, il a donc fallu qu'elle abrite en son sein les rudiments d'une « morale », non pas encore individuels et affectifs (puisés dans l'empathie), mais biologiques et

1 Frans de Waal, *Le bonobo, Dieu et nous*, Les Liens qui Libèrent, 2013, p. 197.*Encore que les cas d'empathie entre espèces différentes ne soient pas rares. On a pu observer des hippopotames venant au secours d'animaux attaqués par des prédateurs ou le cas d'un éléphant cherchant à sauver un bébé rhinocéros prisonnier de la boue.

collectifs. Pour le primatologue et biologiste « toute hiérarchie sociale est un gigantesque système d'inhibitions, et c'est sûrement ce qui a préparé le terrain à la morale humaine [...] le contrôle des pulsions est crucial¹ ».

Ce constat vaut pour une certaine partie du règne animal. Celle des mammifères supérieurs dont la complexité neurale et donc affective permet le développement de l'empathie et donc de la solidarité. Mais si nous devons remonter encore plus avant le cours de l'évolution vers des organismes plus rudimentaires, quel sera le moteur de la cohésion sociale et de son organisation ? À n'en pas douter, ce sera l'environnement qui, de façon souvent coercitive, parfois incitatrice, poussera la colonie de fourmis par exemple, à s'organiser, à se structurer et à répartir les rôles en son sein. Autant d'habitudes, de fonctions, de gestes vitaux et de spécialisations qui seront plus tard, au sein de sociétés plus « évoluées », les signes annonciateurs du rituel, de la tradition, de la morale puis de la religion.

Dans un cas comme dans l'autre, à ces deux moments de l'évolution des espèces et de la complexité, les éléments isolés, pour survivre, n'ont pas d'autre alternative que de s'unir sinon de conserver leur état social d'origine. À cette union correspond donc une « morale primitive » faite d'habitudes et de comportements individuels ou collectifs induits par l'environnement et les nécessités qu'il impose.

La première forme de morale est donc de nature exogène et se définit eu égard aux expériences que la société a de son

1 *Ibid.*, p. 208.

environnement. Expériences toutes sensibles. Les nécessités vitales, les dangers et diverses menaces pour le groupe, les comportements à risque, feront déjà l'objet de règles strictes de vie en communauté. De la même manière, au cœur des sociétés humaines les plus complexes, la spécialisation croissante des individus observée jusqu'à ses derniers effets n'a, en dernier ressort, pour seule vocation que d'aider chacun, et donc la société elle-même, à vivre dans les conditions nouvelles où elle se trouve projetée.

La seconde forme de morale, inhérente aux individus et sociétés plus complexes trouve, selon Frans de Waal, son origine dans l'empathie. Le contrôle affectif des pulsions et de la violence permet à chaque individu de conserver sa position au sein du groupe tout en participant à sa cohésion, à sa structure et à son organisation. La survie d'une société, qu'elle soit humaine ou animale, repose sur deux piliers fondamentaux : le premier est cette aptitude sur le plan individuel à assurer son rôle, à défendre sa place au sein du groupe afin de lui apporter ce que chacun, de par son identité encore balbutiante, est à même de lui prodiguer. Le second pilier est, eu égard à cette même identité et donc sensibilité en formation, cette propension nouvelle à l'empathie. Cette aptitude à s'identifier à chacun des autres membres du groupe afin de contenir les pulsions de survie individuelle au bénéfice de la survie collective.

Nous savons aussi que tout individu seul n'est rien. La personnalité, l'identité, quel que soit le nom qu'on lui donne, n'est qu'un produit de synthèse. Elle est le fruit d'interactions sociales et affectives durables, elles-mêmes sous l'influence directe de l'environnement. La société est donc la base, le

préalable, le noyau dur à partir duquel l'évolution va pouvoir prendre un nouvel élan. Mais pour grandir et se fortifier, elle a également besoin de nourrir en son sein des individus forts. C'est là tout le paradoxe du phénomène social qui consiste à encourager l'individualisme et l'égoïsme pour mieux garantir la survie du collectif. D'une certaine façon, l'individualisme est ce soupçon de déséquilibre et de chaos qui permet à la société d'entretenir son mouvement en avant, sa propre dynamique.

Ainsi la morale vient donc assez tôt, sous les traits de l'empathie, atténuer les ardeurs et les volontés de puissance individuelles. Tout est encore et toujours question d'équilibre. Au sein des sociétés de mammifères supérieurs, l'empathie, autrement dit l'émotion vis-à-vis du congénère, procède de cette aptitude à voir en l'autre un autre *soi*. À lui prêter les mêmes émotions que les siennes propres. Aussi, le renforcement de l'individu passe par la reconnaissance de l'autre. Cet « autre » qui, à l'instar du miroir, révélateur de la reconnaissance de soi chez le primate, devient le miroir de nos propres émotions. La réflexion objective de soi en l'autre devient l'outil de notre réflexion subjective. C'est donc bien la société agissant sur elle-même qui crée l'individualité en réaction à ses propres forces. Pour croire au monde et à la vie, pour croire en soi, il faut être plusieurs. C'est l'*expérience partagée* qui prête au monde sa substance, sa consistance. C'est elle qui fait et ordonne le réel. Sans l'autre, la vie n'est qu'un rêve inachevé, une illusion, une folie absurde, inqualifiable et impossible à endurer pour n'importe quel être vivant qui s'y trouverait jeté seul comme au fond d'un puits.

Au commencement était le crime, acte mémorable qui a donné naissance à l'organisation sociale, aux restrictions morales et à la religion.

Bronislaw Malinowski,
La sexualité et sa répression dans les sociétés primitives.

Le crime au sein d'une société primitive est une menace directe pour cette dernière. Il menace l'organisation sociale, brise physiquement des liens de parenté, de filiation au profit d'un intérêt égoïste exacerbé. Il est l'affirmation pleine et entière de la *volonté de puissance* d'un seul contre la volonté de vivre de tous. S'il n'est pas réprimé, il est le signe avant-coureur d'une contagion prochaine qui aura tôt fait de menacer l'ensemble de la communauté. Heureusement, à cette personnalité puissante toute fondue dans l'égoïsme peuvent s'opposer d'autres éléments empreints d'empathie. Tout poison trouve son antidote. Cependant, et contrairement à ce qu'affirme Malinowski, ce n'est pas le crime qui a donné naissance à l'organisation sociale, mais bien la nature de cette dernière qui a de fait défini les formes du crime susceptible de la mettre en péril. L'inceste, crime le plus infâme en même temps que le plus universellement répandu parmi les sociétés primitives, n'a pas une forme unique. Bien au contraire. La notion d'inceste n'est telle qu'au regard de la structure clanique et sociale préalable qu'il met, de fait, en péril. Le crime n'est donc pas puni pour ce qu'il est en lui-même, mais bien davantage pour tout ce qu'il représente de menaces et de mépris à l'égard de la société tout entière. L'acte criminel n'est tel qu'au regard des normes sociales qui le précèdent.

Mémoire, habitudes, associations mais aussi émotions de toutes sortes sont autant de conditions et de préalables à la croyance ou à l'acte de foi quel qu'il soit et primitivement, en la société elle-même.

Nous avons d'ores et déjà constaté que toute société parvenue à un certain degré d'organisation et de complexité – et donc de diversité sur le plan individuel – abritait en son sein deux forces d'apparence contradictoires :

1°) Des forces dites *sociales*, d'*intégration* et de *cohésion*, conservatrices et directement garantes de la sécurité du groupe. Ces forces s'expriment le plus souvent par les habitudes, la mémoire, la tradition, la coutume... Elles sont, sur le plan humain, garanties par les mythes d'une part, et les rites de l'autre. Ces forces de cohésion biologique et sociale s'expriment par la voie d'un cadre social et juridique rigoureux, inflexible, dont certaines lignées de rois, prêtres ou sorciers sont les dépositaires et les exécuteurs.

2°) À ces forces sociales et culturelles rigoureuses viennent s'opposer les forces *individuelles*, *égoïstes* et de *désintégration*. Autant de tendances à même d'inaugurer de nouveaux comportements sociaux, de nouvelles visions du monde rapidement adoptées mais aussi, le plus souvent annihilées par la collectivité.

Ainsi, les progrès même des sociétés seront directement dépendants de certains individus « asociaux » à même de bousculer les traditions, les conventions, comme toutes les formes de conformismes et de misonéismes. Les sorciers furent

de ces hommes singuliers qui, pour leur profit personnel, posèrent sans le savoir les premiers jalons d'une science qui ignorait encore son nom. Toute progression sociale implique une progression spirituelle qui lui est consubstantielle. Avec les progrès pratiques accomplis, avec les anciennes peurs éradiquées, naissent de nouvelles aspirations jusque-là insoupçonnées. Des émotions nouvelles instillent les âmes comme autant de délicieux poisons. Chaque révolution contre l'ordre établi force le sentiment religieux, cette quête de sens, à laisser derrière lui ses oripeaux pour de nouvelles formes de culte adaptées à cette nouvelle vision du monde dont la société du moment est l'épicentre. Le social reprend momentanément la main sur l'individuel qu'il tente de contenir.

EN RÉSUMÉ.

DIEU GAGNE DU TEMPS !

L'accroissement de la structure organique, voilà donc le fait qui domine tout le développement zoologique. Il n'est pas surprenant que le développement social soit soumis à la même loi.

Émile Durkheim,
De la division du travail social.

On voit bien que si toutes les formes d'union, d'association et de coopération ont une connotation religieuse, on peut faire remonter celle-ci bien au-delà des premières formes de vie. Avec *Homo sapiens*, la complexité est progressivement passée de formes primitivement sociales (associations atomiques puis

moléculaires) devenues formes biologiques, à des formes biologiques (mammifères, hominidés) relancées vers des formes sociales plus « élevées » ; spiritualisées. Les forces sociales et les forces biologiques pesant tour à tour les unes sur les autres. Ce qui, et suivant les mots de Henri Bergson, porterait à considérer l'univers comme une merveilleuse machine à fabriquer des dieux.

Du moins pourrait-on dire qu'à défaut de créer véritablement toute vie psychique ou spirituelle, la société en est un puissant révélateur. Avec elle tout s'accélère. La réaction s'emballe et l'évolution devient ici exponentielle. Dieu gagne du temps ! Plus que toute autre forme de complexité, la société est un moyen efficace de manifester dans l'espace et le temps une « vie spirituelle » sinon une « intention » ou une « volonté » jusque-là peut-être diffuse au cœur de la matière, depuis la nuit des temps.

Le premier effet du regroupement social est l'intégration d'une conscience commune sur la base de sensations et d'émotions amplifiées par la démographie. Conscience collective à partir de laquelle naîtront, au fur et à mesure des retombées et des effets de la division du travail, les consciences individuelles.

Ce dont l'homme se croyait l'unique dépositaire, l'héritier en titre, l'élu, cède à l'analyse. La religion, le sentiment religieux lui-même, ne sont pas moins sociaux et donc biologiques que ne le sont les notions de culture, de morale ou de langage. Ce sont là autant de formes empruntées par la nature et de lois imposées par la nécessité. De celle qui conduit chaque élément séparé à intensifier et à approfondir le lien en même temps que le dialogue entre le monde – la création au

sens le plus large possible – et les êtres qui le peuplent. Les sciences humaines elles-mêmes n'échappent pas davantage à leurs origines biologiques et naturelles. Elles sont les dernières formes de ce dialogue initié il y a des milliards d'années.

La somme de tous les mondes possibles

Entre aujourd'hui et les premières formes de vies répandues à la surface de la Terre, quelle est la nature des progrès réalisés dans cet intervalle de plusieurs centaines de millions d'années ? Au-delà des différences de réalité, de forme, d'espèce, de culture, il y a cette incroyable progression de l'*Information* par le biais d'une complexité sans cesse renouvelée vers le haut. Autrement dit, une complexité qui tend à réaliser le monde par l'interconnexion et l'intégration de mondes aussi différents qu'il y a de perceptions différentes.

Chaque organisme dit « supérieur » est la synthèse, et d'une certaine manière l'expression des éléments « inférieurs » qui le composent. De là, l'idée d'une émotion primitive « diluée » au sein de la matière inorganisée, et qui tendrait à s'exprimer chaque fois davantage au fil d'une évolution matérielle, organique, sociale puis individuelle. Cette dernière relançant la matière, de façon ponctuelle, vers des niveaux supérieurs de complexité, d'organisation et d'information.

Tout est religieux ! Parce qu'au-delà des intérêts individuels, il est une force qui pousse les êtres les uns vers les autres afin d'étendre, chaque fois que cela est possible, ce réseau d'interconnexions et d'informations à toute la matière encore inanimée. Les besoins comme les ambitions individuels sont l'expression inconsciente de cette force de propagation

universelle de l'Information, de la Connaissance et sans doute d'une certaine Vérité. Dans tous les cas, et quel que soit le milieu observé, il est une force commune qui tend à maintenir un lien puissant au sein de chaque forme d'organisation et de complexité. Lien qui tendrait aussi, à plus ou moins longue échéance, à les faire se rencontrer et se superposer les unes aux autres à seule fin de réaliser le monde par la conjonction de toutes ces dimensions à la fois sensibles, affectives et créatrices. Un projet évolutionniste qui pourrait se résumer par les mots de saint Paul : « Dieu tout en tous » [Corinthiens, 15 ; 28].

Nous avons pu constater jusqu'à maintenant que chaque croyance, chaque culte a toujours servi à la cohésion du groupe ethnique qui s'en réclamait. Les grands monothéismes par la suite, ont été la traduction de besoins sociaux plus évolués, plus amples et plus complexes. Ils sont apparus à un certain degré de complexité et de démographie sociales. Nos grandes sociétés à échelle planétaire sont aujourd'hui à la croisée des chemins. Derrières les crises politiques et économiques successives, c'est d'un nouveau sens, d'une nouvelle croyance adaptée aux exigences du monde d'aujourd'hui dont l'humanité a désormais un besoin urgent.

Par ses croyances, ses rituels, ses tabous, le clan primitif pensait et fonctionnait *comme un seul homme*. Le monde se bornait à quelques lointaines barrières naturelles qui en marquaient les limites. Au-delà régnaient l'inconnu, le non né et sa cohorte de démons. La dimension du réel se limitait à celle des connaissances acquises. La puissance du lien qui unissait le clan était en proportion inverse des forces individuelles susceptibles de le rompre. Ces dernières étaient

particulièrement faibles. Le clan, soudé par la peur de l'inconnu et les nécessités vitales n'avait pas de mal à penser collectivement.

Aujourd'hui, les forces individuelles et collectives ont été démesurément accrues. Les connaissances et l'accroissement démographique de notre seule espèce s'étendront bientôt au-delà des dimensions matérielles de notre planète. Nos croyances n'ont pas suivi. Dieu est devenu étriqué. Trop étroit désormais pour contenir sous peu neuf milliards d'individus avides de sens et de reconnaissance. Le modèle est dépassé, suranné, obsolète.

Or, c'est tout le miracle de la vie que de produire elle-même l'espace, les dimensions à la fois matérielles et spirituelles dont elle a besoin pour se développer. Si nos sociétés « modernes » ont conduit l'individualité vers des degrés supérieurs de conscience de soi, cette évolution a, dans le même temps, permis le plus souvent l'épanouissement de l'empathie, de la compassion et de l'altruisme par un accroissement semblable de la conscience de l'autre et de l'identification réciproque. Or, cette *hypersensibilité*, cette *hyperconscience*, devront à terme s'étendre bien au-delà de nos propres formes humaines. « Plus la physique avance, nous dit Bergson, plus elle efface d'ailleurs l'individualité des corps et même des particules en lesquelles l'imagination scientifique commençait par les décomposer ; corps et corpuscules tendent à se fondre dans une interaction universelle¹. » En d'autres termes, pour achever sinon poursuivre la métamorphose, il nous faudra étendre notre

1 Henri Bergson, *L'évolution créatrice*, P.U.F., coll. Quadrige, [1941] 1998, p. 189.

sensibilité – dans la double acception du terme – non seulement aux autres espèces, mais à l'ensemble de l'univers lui-même. Vaste programme ! Merveilleuse aventure qui n'est autre que celle de la vie elle-même ! Or, c'est, nous allons le voir, ce qu'ont depuis longtemps compris et intégré les sociétés traditionnelles, notamment au travers de la magie.

2. LA MAGIE

Une première théorie de la nature

D'après une étymologie généralement acceptée, le mot « magie » viendrait du chaldéen « magdin » qui signifie « science ».

Félix Fabart.

Pour James Georges Frazer, la magie peut se résumer à deux principes fondamentaux qu'il regroupe sous les termes suivants : le premier est ce qu'il appelle la *magie homéopathique* ou *imitative* qui obéit à la *loi de similitude*. Son principe repose sur le fait que le semblable agit sur le semblable. Elle tisse des liens de causalités entre les formes premières de la perception. Autrement dit, pour l'indigène, sa science, ici la magie, se résume à établir des lois exclusivement basées sur les sensations. Pour lui, il y a par exemple un lien de causalité irréfutable entre le son provoqué par le bâton de pluie et la pluie véritable. Si les deux phénomènes sont ici

équivalents en un point, ici le son, c'est qu'ils sont immanquablement en relation grâce à ce « contact magique ». La communication étant de la sorte établie, on peut prétendre agir sur l'un à l'aide de l'autre. Quelles que soient les différences formelles qui les séparent en apparences, les deux phénomènes se rejoignent en un point qui leur est commun et par lequel ils communiquent.

Le second principe, pour Frazer, regroupe tout ce qu'il assimile à la *magie contagieuse* qui obéit, quant à elle, à la *loi de contact*. Elle rassemble tout ce que nous venons de décrire sous le terme d'*appartenance*, mais également, et par extension, tout ce qui se trouve, peu ou prou, imprégné de la personne et jusqu'à son nom.

La plupart des cérémonies propitiatoires ayant pour fonction de se concilier les bonnes grâces du gibier, du poisson ou des récoltes que l'on espère faire, repose sur le *principe sympathique* décrit par Frazer. *Le semblable appelle le semblable*. Aussi, les danses, les pantomimes, n'ont d'autre but que d'établir un lien de participation mystique entre l'objet du désir (gibier, récolte, pluie...) et l'officiant. Par l'imitation, l'indigène tente d'initier un dialogue et donc – naturellement pour lui, et surnaturellement pour l'Occidental –, une relation de cause à effet. C'est ainsi que la ressemblance de certains objets avec certaines plantes, animaux ou éléments, suppose un lien et donc la possibilité d'un pouvoir sur ce dont ils ont la ressemblance. Ils peuvent aussi, par sympathie, en posséder les propriétés et permettre ainsi d'en user par procuration.

ÊTRE, EXISTER, C'EST PARTICIPER

À une époque reculée où les hommes n'étaient que des chasseurs-cueilleurs, l'homogénéité était de mise entre les individus. La spécialisation, le partage des tâches, la répartition des rôles au sein d'une société structurée, n'étaient pas encore nés. Le groupe était plus une horde indifférenciée qu'une société où chacun rempli un rôle spécifique. L'individualité est encore à venir avec ses traits particuliers, ses aptitudes, ses premiers désirs, sa personnalité et son histoire intime. Chaque individu est encore à l'image d'un autre individu, son reflet quasi fidèle. Les émotions les plus vives sont dès lors instantanément ressenties par tous sans jugement, sans filtre individuel issu d'une expérience, d'une vie, d'un *pathos* personnel. Le groupe communit par une empathie toute naturelle née de l'identification instinctive de chacun à tous. Tel un vol d'étourneaux effrayés par le pas d'un intrus et qui s'envolent comme un seul, la horde était, vivait et ressentait comme un seul homme.

Le monde comme représentation

Pour l'homme « à l'état de nature » tout participe de tout. Et c'est de cette notion de *participation* amplement décrite par Lucien Lévy-Bruhl, que découle la représentation mystique et tout à la fois réelle du monde pour les Peuples Premiers. Un type de société défini a sa mentalité propre nous dit Lévy-Bruhl. Chez le naturel, les représentations, éminemment collectives, sont des empreintes émotionnelles et affectives fortes imprimées en lui au cours des différentes cérémonies et rites d'initiation ou de passage. Aussi, ces représentations sur le

plan individuel, prennent un relief autrement différent que celui que l'homme dit « civilisé » peut prêter à ses propres représentations. Du fait d'un ordre causal originellement différent du nôtre, d'une logique autre mais non moins « réelle », l'activité mentale de l'indigène est tout empreinte de mystique.

Ainsi, la collectivité, comme toute société, fait la réalité perçue grâce aux *catégories* prédéfinies par le groupe. La totalité de notre perception du monde nous est dès lors transmise par les mythes et les rituels de génération en génération. De la sorte, toute société hérite plus d'une vision du monde qu'elle ne découvre et investit ce dernier avec ses propres moyens de perception.

De ce point de vue, nos sciences « positivistes », comme systèmes de représentations collectives, ne contribueraient-elles pas à nous forger un monde de représentations qui n'ait, en définitive, pas plus, mais pas moins non plus, de valeur que celui qui caractérise les sociétés traditionnelles ? La science serait donc une croyance comme les autres¹.

L'individualisme et la séparation des corps, qui sont les bases de nos catégories occidentales, n'ont rien à voir avec ce que l'indigène ressent. Pour lui, tout participe de tout dans un *continuum*, une dynamique vitale et mystique qui a sa propre causalité et qui n'a rien à voir avec la nôtre. C'est un ensemble de forces mystiques ou spirituelles qui se résument, sous certaines latitudes, sous le terme de *mana*, *wakanda*, etc., au sein duquel les individus comme les esprits sont autant

1 Sébastien Junca, *Le Vouloir du Véridique*, CoolLibri.com, 2016, p. 270.

d'émanations et de manifestations d'un principe unique et originel. À plus forte raison, l'expérience des sens et la causalité qui en découle.

Cette notion centrale de participation implique que les perceptions de l'indigène sont chacune des tous indécomposables et non pas des objets chargés de propriétés diverses qui viendraient se greffer sur la perception première. La représentation qu'il s'en fait est totale et non pas le fruit ou le résultat d'un associationnisme. Il a la conviction de vivre et de participer à un monde où tout est lié et communique. Persuadé dans le même temps que tout acte, toute forme, tout geste, toute parole a, d'une façon ou d'une autre, une influence sur l'objet de ses incantations ou, au contraire, sur l'objet tabou. Toutes les formes de communication sont pour lui non seulement possibles, mais évidentes dans un monde où tout participe de tout et où rien n'est étranger. Pour l'homme des sociétés traditionnelles, les formes de la communication ne sont pas seulement physiques, mais surtout et essentiellement mystiques. Autrement dit, pour nous, magiques et/ou surnaturelles. Pour lui, elles sont naturelles. Il apparaît donc que c'est le « contenu » mystique de chaque chose, son orientation mystique qui lui donne son relief et sa signification en même temps que sa place au sein de la réalité dite « concrète ». Chaque chose, même la plus anodine est un « mot », un symbole mystique.

Cette notion de représentation fait que pour le naturel, il n'existe pas de « chose en soi » ou d'idée au sens platonicien, détachée du monde. L'individu lui-même n'a pas de personnalité au sens moderne. Il ne se conçoit que corrélativement au groupe, à la tribu, à la société qui est tout

pour lui puisqu'elle *est* lui.

Les langues des sociétés traditionnelles ont la nécessité de préciser chaque situation particulière de la manière la plus concrète possible. Le langage, ici, est moins symbolique, abstrait et conceptuel que purement descriptif ; disons même « photographique ». Il a ici la difficile mission de littéralement recréer le monde par la formulation, non seulement de la chose ou de la personne décrite, mais de tout ce qui y *participe* de près ou de loin. Dans la plupart des langues dites « primitives », il n'y a pas de termes génériques. Tout organe, tout objet, tout être est nécessairement relié à son possesseur, utilisateur, parent ou contexte précis. L'indigène ne conçoit pas de main qui n'appartienne à personne. Pas davantage ne conçoit-il un homme qui ne soit « fils de... », « frère de... » ou « père de ... ». Pas davantage ne conçoit-il un objet qui ne serait pas précisément localisé ou déterminé comme appartenant à..., servant à... etc. La main amputée du bras n'est plus une main. De même l'homme amputé de son clan n'est plus tout à fait un homme. Du moins est-il fortement déconsidéré par les siens. Le clan lui-même, privé de son totem est comme amputé de son identité profonde. Il est voué à la déliquescence. Pour le « primitif », tout participe de tout à tous les degrés et le monde est tout un. Toute forme de concept est étranger au naturel. Lui ne vis et ne pense que *dans* et *par* le percept. Tout se tient, tout est lié et rien de ce qui existe ne peut être séparé, détaché de son environnement, de son contexte proche ou lointain.

« Les parents se réjouissent, car leurs corps deviennent plus robustes lorsqu'une de leurs sœurs ou nièces a

beaucoup d'enfants. » Cette proposition constitue une intéressante expression de la conception de l'unité collective du clan, nous dit Malinowski, conception d'après laquelle les membres du clan ne sont pas seulement de la même chair, mais forment presque un seul corps¹.

Les formes, les couleurs, l'aspect de surface d'un objet ne sont jamais décrits comme tels, mais toujours en comparaison de quelque autre objet. Chaque être, chose ou état est toujours corrélatif à un autre. Un lien existe toujours qui unit les choses et les êtres entre eux, même dans la manière de les identifier et de les décrire. Tout est dans tout, et pour l'indigène il n'y a, à proprement parler, jamais de création *ex nihilo*. Les nombres eux-mêmes diffèrent selon les objets nombrés, leur forme ou encore le temps où ils sont ou ont été nombrés. Le nombre n'est jamais, comme le nom, pur concept ou symbole. Il est toujours mis en situation au sein de la réalité concrète. C'est ainsi que, pour retrouver son chemin dans la jungle épaisse, l'indigène, grâce à l'expérience accumulée, aura mémorisé l'intégralité du paysage. Il en aura « photographié » chacun des détails successifs : une certaine déclivité du sol ici, le méandre particulier de la rivière là, tel arbre, tel repère d'animal, tel parfum de plante particulièrement odorante... Autant de détails sensoriels et sensuels qui, imprimés dans la mémoire du naturel par une forme d'hyperesthésie, auront littéralement pour effet d'y reconstituer son monde dont il connaîtra d'expérience

1 Bronislaw Malinowski, *La vie sexuelle des sauvages du nord-ouest de la Mélanésie*, Les classiques des sciences sociales, Livre 1, [1930] 2002, p. 118.

chaque recoin.

D'une certaine manière, le langage se veut ici le plus fidèle possible dans sa description du réel. Il doit rendre compte scrupuleusement des êtres, des choses et des faits. Mais il doit encore ajouter à cette description de l'objet, l'ensemble de ses tenants et aboutissants. Autrement dit l'éventail le plus large possible des causes et des conséquences de son existence au sein du monde réel. En aucun cas le langage ne doit *dénaturer*, au sens propre, l'objet décrit. Il se doit de le restituer et de le resituer le plus fidèlement possible au sein du monde réel. La pensée primitive rejoint en cela la pensée bouddhiste pour laquelle il n'existe pas d'objet en soi avec une existence qui lui serait propre.

C'est ainsi que l'unité physique du monde se tient par le langage. Il est le lien qui rend le monde cohérent. Il est la « matrice » qui lui donne sens et le rend supportable car compréhensible. Par ailleurs, c'est bien le langage lui-même qui conditionne notre *être au monde* et développe au fil des générations les formes de notre perception du réel.

Cette tournure inhérente à l'esprit indigène sous-entend des langues infiniment plus riches et complexes que nos dialectes indo-européens. Aussi, cette notion primordiale de participation mystique doublée de cette extrême spécialisation du mot, du symbole, crée pour le primitif une intimité quasi-totale entre le locuteur, le nom, la représentation et la chose ou la personne ainsi représentée. Cette extrême spécialisation fait que le symbole ou le nom devient à proprement parler une extension, un prolongement quasi matériel de ce à quoi il se rapporte.

Les appartenances

Par là, il devient le plus efficace des moyens pour s'approprier un pouvoir quelconque sur les êtres et sur les choses. Tout ce qui participe peu ou prou d'un objet ou d'une personne est une manière de l'atteindre, de l'influencer, de la posséder, mais aussi d'être possédé par elle. C'est ce que Marcel Mauss a démontré dans son *Essai sur le don*. Il y souligne entre autres choses que l'objet donné fait que « le donataire se met dans la dépendance du donateur ». Pour agir sur un ennemi, et à défaut d'en posséder quelque *appartenance* (ongles, cheveux, excréments, restes alimentaires, objets personnels...), l'officiant donne son nom à un objet ou à un animal par l'intermédiaire duquel il agira sur lui et à distance et/ou dans le temps. Dans le même esprit, l'imitation, la préfiguration d'une scène ou de la satisfaction d'un désir quelconque est d'ores et déjà l'assurance de sa réalisation. Pareillement, le sorcier ou chaman accomplissant l'acte de succion et de matérialisation du mal dévorant un patient, ne fait rien d'autre que représenter symboliquement le mal extrait du malade.

L'effigie, le symbole, l'imitation ou le nom sont, pour les primitifs, beaucoup plus que de simples représentations ou rappels de ce qu'ils illustrent. Ils participent véritablement de leur objet et leur sont pour ainsi dire consubstantiels.

Dans la plupart des cas rencontrés, le symbole sert à faire « comme si » l'évènement souhaité se produisait déjà. Il « invite » à la réussite, à la réalisation. Mais, et comme le souligne Lévy-Bruhl, cette préfiguration des évènements si ardemment souhaités ne se limite pas, de la part des primitifs, à une simple anticipation. Elle est au contraire « une action

efficace qui assure dès à présent la réalité de la situation ». C'est ainsi que le présent peut avoir une influence directe sur l'avenir sans aucune considération de temps ou de causalité expérimentale.

Pour le primitif, l'expression symbolique et l'approfondissement de ces forces par la parole ou les rituels ne peuvent que leur donner plus de pouvoir.

Ce que le seul nom ou symbole peut procurer comme influence sur l'être ou la chose invoquée, les *appartenances*, à plus forte raison, seront autant de moyens d'acquérir un pouvoir bien supérieur encore.

Ces *appartenances*, quelles sont-elles ? J'en ai cité quelques-unes précédemment. Ce sont d'une certaine manière, tous les prolongements matériels, mais aussi spirituels d'un animal, d'une personne ou d'un objet. Partons de l'individu lui-même. Toutes les formes de flux, d'excrétions et sécrétions, d'exsudations de cadavres comme toutes les formes de pertes organiques, sont autant d'appartenances. Autrement dit de prolongements de la personne. Car si l'indigène ne se considère pas comme une entité séparée du monde qui l'entoure, qui le contient, de même, tout ce qui le touche, de près ou de loin, est un prolongement physique de sa propre personne.

Le terme « toucher » mérite d'ailleurs d'ouvrir une petite parenthèse. Dans notre langue française, il traduit un « contact émotionnel » autant qu'un contact physique. On est « touché » par quelqu'un, un propos, une histoire, une situation qui nous bouleverse ou nous émeut. Il est intéressant de noter que l'expérience affective ici, est, par le mot, mise sur le même plan que l'expérience physique. Il y a, tout du moins dans notre langue, lien étroit et corrélation entre les deux termes. On ne

peut toucher physiquement une chose ou un être sans être à son tour touché affectivement et émotionnellement. On verra par la suite à quel point l'affectif entre pour une large part dans ces notions d'appartenance et de magie sympathique. Pour le dire avec les mots de Bergson, le corps de l'indigène comprend tout ce qu'il perçoit, il va jusqu'aux étoiles.

C'est ainsi qu'après son propre corps et aussi son nom – rarement prononcé en public par crainte de la sorcellerie –, le sang, les crachats, les cheveux, les ongles, les fragments de peau, les excréments, l'urine, les restes alimentaires, le sperme... sont autant de prolongements corporels susceptibles de rendre l'indigène particulièrement vulnérable à la sorcellerie.

Pour ne citer qu'un exemple, Frazer nous rapporte que : « [...] les Papous de Tumbo, île au large de la Nouvelle-Guinée, ont soin de jeter dans la mer les bandages souillés de sang qui ont servi à penser leurs blessures ; ils craignent que ces chiffons, s'ils tombent aux mains d'un ennemi, ne lui permettent de leur causer du mal, par quelque procédé magique¹. »

La propriété

Après les extensions organiques de l'individu, ses vêtements, ses objets les plus personnels, ses armes ou ses outils, ses animaux familiers, sa maison, forment une seconde catégorie d'appartenances qui illustre la notion de *magie contagieuse* définie par Frazer. Il en ressort le caractère sacré

1 James Georges Frazer, *Le Rameau d'or*, Livre I, *op. cit.*, p. 132.

de la propriété. Cette dernière, du fait de la loi de participation, devient dès lors chose sacrée et donc tabou que nul n'osera transgresser. La notion de propriété est une bonne illustration du concept d'appartenance et plus spécifiquement de magie sympathique. Elle définit assez bien le rapport affectif que nous entretenons, toutes civilisations confondues, avec les choses et les êtres, éloignés ou non. Qui ne s'est jamais senti « dépossédé » d'un objet ou d'un être cher ? Qui n'a jamais vécu, sinon senti dans sa propre chair, ce sentiment de privation face à l'absence de l'autre, à la perte d'un objet précieux ou d'un être aimé ? La comparaison, le rapprochement peuvent choquer. Pourtant, ces deux formes de privations participent du même processus. Celui qui fait que, de toutes les manières possibles et quelles que soient les interactions que nous entretenons, il s'opère une « contamination » affective de la chose perçue ou de l'être dans la représentation que nous nous en faisons. Toute perception est une affection dans tous les sens du terme. À partir du moment où nous percevons le monde, nous l'investissons et nous investissons sur lui, dans le sens d'une économie affective. Tout du moins sur la représentation que nous lui prêtons. Car nous ne pouvons nous représenter que ce dont nous avons l'expérience ; et il n'est d'expérience qu'affective. L'outil qui s'est à l'usage patiné et dont le manche s'est pour ainsi dire « fait » à la main de son propriétaire, est véritablement un prolongement de son corps. Il en est la continuation non seulement pratique, mais aussi organique parce que affective.

La propriété n'a originellement rien à voir avec un quelconque titre légal délivré d'une façon forcément arbitraire à l'origine. La propriété, à sa source, a essentiellement et

nécessairement à voir avec un vécu, une expérience, un *pathos*. Quiconque travaille est propriétaire des fruits de son travail qui sont les prolongements naturels de son corps, de sa peine et de son imagination. L'homme ne se réduit pas à son seul corps qui est pour lui un outil comme un autre. Pas seulement l'homme d'ailleurs, mais tout être vivant à quelque degré qu'on le place sur l'échelle de l'évolution. De la même manière, tous les outils et plus largement, tout ce qu'un être perçoit peut être réellement et non pas théoriquement assimilé à son corps. La sensation est à la lettre une communion.

Dans chaque outil qu'un homme emploie se trouve une part de son âme.

Lucien Lévy-Bruhl,
L'âme primitive.

Toutes les formes d'outils, qu'elles soient technologiques, linguistiques, idéologiques ou organiques sont autant d'excroissances, de continuation de notre propre corps et de cette volonté (du *mana*) qui l'anime. Une demande affective originelle qui n'a de cesse, depuis que la vie s'est distinctement manifestée, d'investir et de structurer tout ce que la nature peut offrir de matière première à transformer et d'information à intégrer. Le tout, à seule fin d'étendre toujours plus un « corps » dont les limites semblent indéfinies autant qu'infinies.

La mort, les morts

Un autre aspect de la notion de participation tient dans le rapport des peuples indigènes avec les morts. Pour la mentalité indigène, le mort, bien qu'invisible, reste au sein de la communauté. Il n'est pas moins présent sous une autre forme ; parfois animale ou sous forme d'esprit. Le mort récent effraie mais avec le temps, il devient un ancêtre et un dieu. Le monde des morts, des ancêtres, des divinités, dans sa structure hiérarchique, quand elle existe, apparaît comme le fidèle reflet de celle que l'on trouve au milieu des vivants. De même que les morts, pour les Peuples Premiers, ont les mêmes besoins que les vivants (mais sur un plan différent), leurs structures hiérarchiques semblent, de la même façon, se calquer sur celles des vivants.

Chez les primitifs de nombreuses tribus de par le monde, le principe d'*appartenance* et de *contagion mystique* font que le mort, son corps et plus particulièrement ses os, sont encore une forme de survivance de la personne. On leur parle, on les consulte, on nourrit le mort. On craint également pour son bien-être. On s'inquiète du lieu où il est inhumé et si celui-ci est froid ou humide. Le crâne, plus que toute autre partie du corps, est le lieu de concentration du *mana*. On l'exhume, le cas échéant, pour le consulter ou se faire aider de son principe mystique... Certains vont même jusqu'à sucer certains os du corps en décomposition afin d'établir le contact avec lui ou de s'incorporer sa force. Pour ce faire, d'autres recueillent parcimonieusement le jus des corps en décomposition. La nécrophagie, selon la loi de participation, est un moyen efficace d'entrer en relation avec le monde des morts et de se concilier leurs pouvoirs sinon leurs grâces. De la même manière et par

extension du principe d'appartenance, tous les objets personnels du défunt, particulièrement ses armes, ses outils qu'ils s'est fait lui-même, recèlent son âme et sont enterrés avec lui. Ces objets sont bien évidemment marqués d'un fort caractère religieux et tabou. Tant que le cadavre n'est pas complètement décomposé, livré aux bêtes sauvages ou simplement brûlé, le mort vit encore par lui et en lui. L'âme et le corps restent unis par la même force mystique, le même principe de participation. C'est la raison pour laquelle de nombreuses tribus primitives s'en prennent directement au cadavre pour être assurées de ne plus avoir à craindre le mort. Les funérailles, chez les primitifs, visent à éloigner de manière définitive le mort du monde des vivants. C'est pourquoi les morts dont les corps ne se décomposent pas sont particulièrement redoutables.

Pour le primitif de manière générale, la mort n'est pas chose naturelle. Pour lui, l'homme naît immortel, et ce n'est que l'influence malfaisante d'un esprit, d'un sorcier mais aussi d'un désir inassouvi qui conduit à la mort. Les morts violentes sont encore plus à craindre.

De nombreux décès « inexplicables » ont officiellement pour origine des actes de sorcellerie dont le scénario est invariablement le même dans la plupart des cas. Après avoir fait mourir une première fois la victime (mort magique ou symbolique), le sorcier accomplit un ou plusieurs actes de chirurgie qui consistent à introduire le mal en elle. Les plaies une fois refermées sans cicatrice et la victime ressuscitée, mais sans le moindre souvenir de son calvaire, ne mourra que plus tard, après être tombée malade.

Ainsi, les morts que la science de l'indigène ne peut

expliquer, trouvent toutefois une réponse qui, bien qu'effrayante, répond aux catégories et à la représentation du monde des sociétés tribales. La réponse, l'explication magique, reste en adéquation avec la représentation et la conception tribale du réel. Aussi ne menace-t-elle en rien la structure sociale parce que, en dépit de tout, le maléfice du sorcier n'y est pas étranger. Il répond aux attentes de la société. Comme ce le serait d'un mythe, l'acte de sorcellerie donne une explication convenable de la réalité au sein de laquelle même la mort et le mort trouvent cependant leur place. Et c'est bien là l'essentiel pour l'indigène. Car ces diverses formes de représentations magiques, comme la sorcellerie, sont autant d'expressions de l'inconscient, médiateur entre *moi* et *autrui* nous dit Lévi-Strauss. Pour Mauss, le phénomène est semblable à celui du langage, et comme tel, il permet, dans la mise en commun de caractères inconscients universels, la coïncidence de soi avec *autrui* et la consolidation du groupe et de la société.

Une autre forme de participation qui unit les morts et les vivants tient dans l'utilisation du nom des morts. Ce dernier est donné aux nouveaux-nés dans lesquels on reconnaît leur présence. Jusqu'à l'initiation, ils en deviennent ainsi les génies tutélaires. La « mort » initiatique donnera à l'adolescent, en plus d'un nouveau nom à l'issue de sa renaissance, une femme qui assurera sa postérité en même temps que l'assurance d'être honoré, une fois mort, par le clan. Les noms sont donc en quelque sorte les âmes sous forme de participation. Et nous avons vu que le nom, tout comme le symbole, la représentation même grossière, l'imitation ou la préfiguration d'une scène, est consubstantiel à ce qu'il est censé évoquer. Principe de participation oblige.

Il semble de plus en plus évident que le culte des morts, leur implication au quotidien et les échanges qu'ils entretiennent avec les vivants et que ces derniers entretiennent avec les ancêtres sont en grande partie à l'origine des premières formes de divinités. Il apparaît également que l'indigène des peuples archaïques, voyant le monde des morts et la « vie » des morts dans la continuité de sa propre existence, ne fait rien d'autre que projeter ses désirs inconscients. La notion de bi-présence inhérente à tous les objets et individus n'est-elle pas une simple projection que l'indigène fait à l'endroit du mort et de tout ce qu'il aspire à posséder ou à manger lui-même au cours de sa prochaine existence post-mortem ? Faire des offrandes aux morts et penser que celles-ci ont également un double, une essence, un second corps que le mort pourra utiliser et consommer... n'est-ce pas, pour le vivant, se projeter en lieu et place du mort et s'imaginer avoir les mêmes désirs que ceux que nous avons étant vivants ? La relation affective entretenue une vie durant avec les vivants et la mémoire qu'on en garde ne peut que favoriser ce genre de projection. C'est ainsi que le primitif prête aux défunts les mêmes activités qu'aux vivants, les mêmes désirs et les mêmes besoins aussi. Les morts peuvent également se marier, avoir des enfants et... mourir. Le vivant qui porte le nom d'un mort dont il obtient l'assistance, la protection, peut, en certaines occasions, lui procurer, grâce à la loi de participation, les choses dont il jouit lui-même dans ce monde. L'âme des choses qu'il utilise ou qu'il mange se communique également au mort grâce au nom qu'ils ont tous les deux en commun.

La création du monde

Dès les premières pages des *Formes élémentaires de la vie religieuse*, Émile Durkheim a fort bien défini l'aspect prépondérant des catégories. Il a montré à quel point elles sont fondamentales en tant que cadres de l'évolution de toute pensée individuelle, et *a fortiori* sociale. Notre perception du temps, de l'espace, de la matière, de l'autre, sont autant de notions préétablies par le groupe, la société, fût-elle réduite à une simple famille. Notre première perception du monde est le fruit d'une interprétation collective dans laquelle le langage lui-même tient une place prépondérante sinon centrale. Par retour, et tout au long de son édification, l'individu enrichira la collectivité de sa propre perception du monde. Interprétation individuelle et affective qu'il ajoutera comme touche supplémentaire au tableau collectif. Mais cette interprétation personnelle sera néanmoins toujours tributaire de la grille de lecture primitivement inscrite en lui par la société dès sa naissance.

Le corps du nouveau-né définit ses premiers besoins en terme de nutrition, d'excrétion et de sensibilités diverses... Autour de ses sensations et de ses besoins primordiaux, un monde va progressivement s'organiser, se structurer et étendre ses ramifications. En un mot comme en cent, c'est un monde qui se crée au sens propre. Déjà, nous dit Boris Cyrulnik, « Le premier monde mental du fœtus serait donc un monde de représentations organisées autour de l'affect plaisir-déplaisir¹. »

1 Boris Cyrulnik, *Les Nourritures affectives*, Éditions Odile Jacob, 2000, p. 63.

À ces premières catégories, pour l'essentiel définies par le corps et sa physiologie, vont rapidement se surajouter les structures familiales puis sociales. Les secondes étant déjà inscrites dans les premières. L'enfant se trouve donc de la sorte assez rapidement intégré et donc totalement dépendant d'un « organisme social » qui prolonge d'autant les limites de son corps physique.

Le monde est affectivement neutre, et c'est bien chacun, chaque être sensible qui lui donne à la fois sens, substance et temporalité. « N'ayant pas la même histoire, nous n'avons pas les mêmes yeux, nous ne pouvons donc pas rencontrer les mêmes objets¹. » Chaque membre d'une société quelconque va dès lors faire partie d'un réseau dont chaque point sera une vision différente. Vision, mais surtout émotion qui viendra, avec des dizaines, des milliers voire des millions d'autres, remplir, consolider, cristalliser et littéralement créer un monde originellement indéterminé et donc à construire.

La relation que nous entretenons, dès les premières semaines de la vie utérine, est une relation de nature avant tout affective.

L'Australienne qui se croie perdue parce que ses cheveux sont en possession d'autrui n'a pas besoin de savoir en quel sens ses cheveux sont elle-même. Elle a une certitude sentie qui ne dépend à aucun degré de la connaissance, même extrêmement rapide, de la relation entre elle et eux. Nous disons qu'ils sont elle-même².

1 *Ibid.*, p. 23.

2 Lucien Lévy-Bruhl, *Carnets*, Les classiques des sciences sociales,

Ce type de relation véritablement sentie, vécue, au sens cénesthésique, expliquerait les conséquences pathologiques faisant suite à des actes de sorcellerie sur des appartenances.

Si l'indigène « ressent » encore l'appartenance d'une mèche de cheveu coupée, lors que nous-mêmes n'y prêtons plus aucune attention, c'est sans doute qu'il ne faut plus voir dans la sensation une origine purement physiologique et positive, mais au contraire, une origine « primitivement » affective.

Nous savons que toute perception, éminemment subjective, est une sensation (physiologique) passée au filtre de l'interprétation affective. Nos expériences passées, notre mémoire affective, notre histoire personnelle ont défini affectivement et physiologiquement les formes de notre interprétation cérébrale et donc personnelle des faits, des sensations, des événements et du monde. Interprétations et perceptions par essence subjectives, mais que nous objectivons pour les redéposer ensuite dans le monde, mais cette fois-ci remplies de notre vécu, de notre expérience.

La participation n'est pas un fait exclusif de la mentalité primitive, comme la nomme Lévy-Bruhl, même si cette notion s'y est développée de façon importante. Au point de prendre, en de multiples occasions, l'ascendant sur la perception « classique » ou positive telle que nous la pratiquons – ou croyons la pratiquer – au sein de nos sociétés. La notion de participation est un trait inhérent à toutes les sociétés humaines, sinon même animales, mais sous des aspects et des amplitudes variées suivant les cultures, les civilisations, les espèces... et

même, qui sait, les formes de vie qui sont toutes des « dimensions » du réel. En dépit justement de ces formes de civilisation, elle subsiste et persiste en nous, toujours présente, sous le verni des sciences positives et le fard de la culture, n'attendant qu'une occasion de resurgir et de contaminer le réel et pour le transformer.

Quelle que soit la distance entre les différentes civilisations, des plus "primitives" aux plus "civilisées", la racine reste la même : elle réside dans la catégorie affective du surnaturel.

Lucien Lévy-Bruhl,
Carnets.

La magie de la communication et du langage a progressivement permis aux sociétés, même les plus rudimentaires, de se constituer un monde fruit de la mise en commun, par le langage, d'expériences individuelles. Mais ce monde ne pouvait qu'être à l'image des individus et des expériences qui le constituaient. Un monde indifférencié, uni comme un seul homme, « une seule masse de chair et de sang » où tout participe de tout et ressentie comme telle. Car l'expérience de chacun s'avère en fait être l'expérience de tous. La personnalité n'est encore qu'une vague silhouette aux contours mal définis, le plus souvent confondus avec ceux du clan. Et c'est parce que le clan est justement le premier pourvoyeur d'expériences et de sens, que l'individu en est une projection fidèle, ne vivant que *pour* et *par* lui. Le clan *est* le monde. Il en est la seule expérience possible et le monde est le

clan. L'expérience de l'un est contiguë de l'expérience de l'autre. Mieux, elles s'interpénètrent. Elles sont les deux faces, les deux perceptions complémentaires d'une seule et même réalité.

L'expérience individuelle, les désirs, les besoins, les aspirations de chacun étant réduits à leur plus simple expression. Les catégories définies par le groupe et son histoire ont toute latitude pour déposer en chacun les formes perceptives communes à tout le clan. Lesquelles feront de la participation et de la *catégorie affective du surnaturel* les formes premières de la conscience collective.

Par suite, et de la même manière que les leviers de l'évolution ont contribué à modifier les corps, les cerveaux et les langues, les contraintes environnementales, les nécessités vitales du groupe vont progressivement faire de l'individu une unité hétérogène. Un être de plus en plus autonome et définissant, au fur et à mesure d'une histoire devenue autant personnelle que collective, ses propres catégories affectives au sein des catégories collectives. Le partage des tâches, la spécialisation de chacun dans l'économie du clan, seront autant de moyens permettant ce miracle. Celui qui consistera à relancer dans de nouvelles directions la création du monde.

ORIGINES DE LA MAGIE

De manière générale, l'indigène des Peuples Premiers fait remonter la magie et la sorcellerie aux origines même du monde. Pour toutes les traditions ou institutions indigènes, la magie n'a jamais été créée, inventée. Elle a été donnée de toutes pièces avec les formules, les incantations et tous les rituels qui

l'accompagnent. Toute chose, tout phénomène, tout désir, toute entreprise a son incantation propre, sa formule magique spécifique. Comme le dit Malinowski, la formule magique et son objet sont apparus simultanément. Aussi indissociables que l'ombre et la lumière, le poison et son antidote. Intimement liée à la notion primitive et quasi universelle de *mana*, la magie, à l'image des dieux des cultes monothéistes qui lui succéderont, est créée, non née et immortelle. Elle est d'une certaine manière immanente au monde, intimement liée à sa nature originelle.

Les esprits des morts ou des ancêtres sont généralement à l'origine des pouvoirs magiques des vivants. Pouvoirs qui leurs sont le plus souvent transmis au cours de rêves, d'états extatiques ou semi extatiques.

Chez les Aruntas (Australie), il y a trois classes de magiciens dont une est initiée par les autres magiciens. Les deux autres le sont par révélation. Des deux, l'une l'est par les *Iruntarinias* qui sont des esprits souterrains à figure animale et ils se confondent avec les espèces totémiques. Concernant ces esprits souterrains, les indigènes des Trobriand (Papouasie-Nouvelle-Guinée) font de la même manière sortir la *magie des pirogues* des entrailles de la terre. Elle fût apportée par les hommes qui émergèrent en même temps qu'elle.

Servitude de la tradition

Par conséquent, dès que la profession publique de magicien a été, pour les hommes les plus intelligents, une des routes d'accès vers le pouvoir suprême, elle a contribué

à émanciper l'humanité de la servitude de la tradition...

James Georges Frazer,
Le Rameau d'Or.

Pour Lucien Lévy-Bruhl, la première forme de religion est basée sur la peur. Il rapporte d'ailleurs le témoignage de Aua, chaman esquimau qui fit à l'explorateur Knut Rasmussen le récit de sa propre vie. Une phrase résume à elle seule le rapport que ces peuples du Grand Nord entretiennent depuis toujours avec la nature et les puissances invisibles qui semblent émaner d'elle : « Nous ne croyons pas : nous avons peur¹ ! »

Aussi, toutes les pratiques religieuses ou mystiques, et donc magiques du primitif, visent à conjurer cette peur et à se prémunir contre toutes les formes de souffrances.

Face aux dangers quotidiens venus de l'extérieur (du clan), l'indigène n'a d'autre expédient que de consolider de toutes les manières possibles ce que nous appelons aujourd'hui le *lien social*. Sa communauté, son groupe, son clan, sa famille, sont les seuls garants de sa survie face à un monde dont il ignore tout. Pour ce faire, il doit s'en remettre aux habitudes, à la tradition, aux expériences des anciens et à tout ce qu'ils ont engrangé de savoirs et de science. « La tradition c'est le droit, et le droit possède la force » nous dit Malinowski. Encore aujourd'hui, on ressent encore fortement et en dépit de nos sociétés modernes et hyper technologiques, la force de l'habitude. Son pouvoir sécurisant, rassurant à tous égards.

1 Lucien Lévy-Bruhl, *Le surnaturel et la nature dans la mentalité primitive*, Les classiques des sciences sociales, [1935] 2002, p. 14.

Sortir des habitudes, d'une certaine routine, est le plus souvent synonyme d'insécurité, de danger. L'habitude nous enferme dans un processus dont on sait les tenants et les aboutissants. Pas de surprise possible à travers la suite de faits dont nous connaissons le déroulement jusqu'à sa fin. Les mêmes causes produisant invariablement les mêmes effets. La production industrielle contemporaine a sûrement elle aussi tiré tous les bienfaits de l'habitude et de son efficacité économique. La rapidité jointe à l'absence d'émotions ou d'états d'âme en ont fait un « outil » privilégié de la production de masse.

Depuis la reproduction sexuée, la société – originellement celle de deux êtres de sexe différent – a été la première nécessité vitale qui a perduré jusqu'à aujourd'hui. Depuis, chaque être vivant « sait » que, d'une certaine façon, son salut c'est l'autre. Mais pour que cette société, même la plus rudimentaire, puisse naître et surtout se maintenir dans le temps, les premiers groupes humains ainsi constitués ont nécessairement dû établir quelques règles élémentaires utiles à la cohésion et à la survie du groupe. Par la force de l'habitude, mais aussi par les retombées positives que ces règles ont pu engendrer, elles se sont progressivement cristallisées en rites et traditions d'un côté, en tabous et interdits de l'autre.

Tout ce qui échappe à l'habitude, à la prévision et donc à la connaissance est systématiquement identifié comme étranger et donc comme étant une source potentielle de danger. Que ce soit les événements naturels, la proximité d'un clan étranger ou encore la mort sous toutes ses formes ; tout ce qui ne *participe* pas de la vie du clan est jugé impur, nocif, nuisible.

De manière générale, les notions de souillure et d'impureté liées à l'ensorcellement, à la contamination due au deuil, à la

mort et tout particulièrement à la mort violente sont synonymes de faiblesse et de vulnérabilité de la personne ainsi contaminée. Les enfants également, n'ayant pas encore été initiés ou circoncis, sont des victimes potentielles pour les forces invisibles. Leur fragilité mystique les rend de fait impurs.

Tout individu ainsi fragilisé et rendu vulnérable est un danger potentiel pour tout le groupe. Il doit donc, et dans un premier temps, être isolé, mis à l'écart sinon totalement abandonné par les siens. Dans tous les cas, il ne s'agit jamais d'un jugement ni d'une condamnation morale. La mise « en quarantaine » a ici pour seul objectif de protéger le reste du groupe. Après quoi, si c'est possible, il est procédé à divers rituels de purification, de désensorcellement ou de guérison.

Dès lors, le sort réservé aux sorciers, aux incestueux et autres coupables au regard des règles instituées par la société a pour seul et unique objectif de se prémunir des retombées de tels actes et d'en interrompre l'effet malsain, polluant et contagieux.

La souillure ou l'ensorcellement rendent la personne contaminée propice au malheur et, par là même, tous ceux qu'elle est susceptible de contaminer à son tour par la loi de participation. Quant aux causes des souillures et autres contaminations, elles sont en nombre infini et correspondent à tout ce que l'indigène ignore ou craint. Cela va depuis la fausse accusation, les voyages en dehors de la tribu, les menstrues, la foudre et jusqu'à la pire de toutes, la mort violente.

Parmi ces sources de souillures et de contagions mystiques, la perte de sang, de manière générale, et du sang menstruel en particulier, fait l'objet de nombreux tabous. La perte involontaire du sang, par blessure ou par le flux catéménial est

source de grand malheur. La personne concernée doit être impérativement isolée du reste du groupe.

La peur de l'épanchement du sang est consécutive à l'expérience de la chasse. Aussi, et par le principe selon lequel le semblable appelle le semblable, le flux menstruel chez les femmes du clan, mères, sœurs ou toute autre parente maternelle, laisse présager au chasseur ou au guerrier une mort violente et sanglante. Aussi, l'exogamie, pour ces hommes, est donc la seule solution à même de leur faire courir moins de risques du fait de l'absence de parenté consanguine.

Dès lors, de nombreux tabous touchent les jeunes filles en âge d'avoir des enfants. Depuis ses premières règles jusqu'à la ménopause, la femme est tenue à l'écart de nombreuses activités dont elle ruinerait le bénéfice ou l'heureuse conclusion si même son regard venait à se poser sur certains objets ou activités en cours. Le flux catéménial, plus que tout autre perte involontaire de sang, est d'autant plus inquiétant qu'il est régulier et qu'on n'en connaît pas la cause. De nombreuses légendes le décrivent comme le corps d'un enfant pas encore formé. Il est une forme d'avortement et par conséquent, produit un esprit susceptible de tourmenter le clan.

Pour le primitif, le sang est le principe de vie et tous les êtres vivants sont faits de sang coagulé. Le sang menstruel est un véritable poison capable d'agir comme un ensorcellement.

De la même manière, les fœtus avortés ou les fausses couches inspirent les mêmes frayeurs que le sang des menstrues. Dans tous ces cas, on craint les esprits des morts.

Bref, la femme qui a avorté ou qui est indisposée est contagieuse de toutes les manières possibles. De nombreux tabous sont également liés à la grossesse et à l'accouchement.

La femme ou le couple sont alors strictement tenus à l'écart du groupe.

Enfin, le placenta, les eaux, le cordon ombilical sont, comme le sang, considérés comme les jeunes frères du nouveau-né. Contrairement à lui, à peine nés, ils meurent. Ils prennent alors figures d'esprits protecteurs ou tutélaires qui l'assisteront tout au long de sa vie. Parfois on leur confectionne une petite sépulture (simple boîte) que l'on enterre sous la maison ou à proximité. Parfois on les brûle. D'autres fois encore, on admet qu'il subsiste durant une certaine période, un lien spirituel entre le placenta, ... et le nouveau-né. Celui-ci malade, on va s'enquérir de l'état du placenta, voir s'il n'est pas la cause de la maladie.

Que ce soient les pertes de sang menstruel ou tous les autres phénomènes qui échappent à la compréhension de l'homme des sociétés archaïques, ce dernier substituera toujours à son « ignorance » des causes secondes, les esprits des morts, des ancêtres, dont le souvenir reste vif à travers mythes et légendes. Derrière l'apparente absence de causes naturelles, il comblera le manque par des causes, pour nous surnaturelles et mystiques mais qui, pour lui, correspondent à sa *mentalité prélogique* pour reprendre le terme de Lévy-Bruhl. Par là, l'indigène assure la cohérence de son monde et de son existence où *tout se tient*.

Passées les premières frayeurs, la tentation sera grande, pour certains, de se concilier ces forces, ces esprits et de les soumettre à leur volonté. La magie tend à viser le bien-être ; à aider chacun dans sa vie quotidienne. Elle met en œuvre des « recettes » qui visent à se protéger des forces de la nature, à se les concilier ou à se les approprier.

Pour le primitif, ce qui ne s'explique pas par les faits, ce qui échappe à son entendement trouve son origine ou son explication dans le *mana* ou ce qui lui correspond à travers les différentes sociétés traditionnelles du monde. C'est ce que nous appelons, nous, le *surnaturel*. L'inconnu sous toutes ses formes suscite la crainte, sinon la peur et la haine. Les rituels d'une part et les tabous et interdits de l'autre visent donc à encadrer et à protéger le clan de toute forme d'agression et de menace mystique. Ils le confortent dans des règles, des habitudes et des traditions rassurantes par leur caractère répétitif et donc prévisible. La loi de participation quant à elle, tisse un lien de causalité entre les choses et les êtres. Elle jette ainsi les bases de la magie. Cette dernière n'est donc pas tant, pour l'indigène, un succédané de science ou de technique destiné à combler ses insuffisances. Elle est au contraire toute sa science, et en tant que tel, elle lui suffit car elle est une mise en application de sa représentation et de sa perception du monde. La magie va donc, comme nos sciences et nos techniques aujourd'hui encore, imprégner tous les aspects de la société primitive. Elle est présente dans toutes les activités, depuis l'amour, la chasse, la guerre, l'agriculture, l'horticulture, la médecine bien sûr, le deuil, les arts, les aptitudes naturelles et les différents métiers, l'industrie primitive sous tous ses aspects, le commerce, le mariage et la sexualité. Également, et à un plus haut degré, le pouvoir et les structures mêmes de la société.

À tel point d'ailleurs que la magie sera un des plus puissants leviers pour l'accession au pouvoir. Les sorciers et chamans sont le plus souvent les chefs de clan, de village ou de tribu. Les fonctions sont pour ainsi dire toujours cumulatives et si elles sont séparées, le chef ou le chaman sont toujours de

connivence. Laura Levi Makarius nous explique que la fonction de sorcier amène le plus souvent à la fonction de roi par ses nombreux pouvoirs et la peur qu'elle inspire. Qui plus est, les tabous ordinairement imposés à ceux du commun – l'interdiction de verser le sang pour le plus important d'entre eux – sont impunément transgressés par le roi/sorcier. De plus en plus craint et mis au-dessus du reste de la société, tous les usages qui visaient avant tout à se protéger de lui en tant que personnage tabou vont progressivement se muer en acte de respect et de dévotion vis-à-vis de la charge et de la fonction de roi. Ces déformations et autres métamorphoses iront jusqu'à faire de certains rois des demi-dieux que la mort et la mythologie, aidées par la tradition orale, ne tarderont plus à élever au rang d'une divinité accomplie.

La magie est à ce point partout qu'elle est véritablement un mode de perception du monde. Elle conditionne une manière d'être au monde originellement définie à partir des premières perceptions et des premières émotions et interprétations nées de ces perceptions. La part affective, l'émotion dont se teinte depuis la nuit des temps chacune des perceptions des êtres vivants complexes ont été et – quoique nous nous en défendions derrière l'écran de la culture et de la modernité – sont encore prégnantes dans notre relation au monde. Elles définissent dans une large mesure notre vision du monde, la structure de notre cerveau en même temps que celle de nos sociétés et réciproquement. Le monde du primitif n'a pas plus ou moins de valeur que le nôtre. Il est simplement différent parce qu'il repose tout entier sur une perception, une émotion et une interprétation originelles qui lui sont propres.

Or, à y regarder d'un peu plus près, nos sciences

contemporaines ne sont pas si différentes sur la forme, de la magie. Si cette dernière repose sur un postulat métaphysique, la première repose également sur une forme de postulat, mais cette fois physique. Car même si les relations de cause à effet sont largement démontrées aujourd'hui par les différentes sciences de la matière, il demeure, sous le seuil de prédictibilité et d'observation, une large part d'indétermination nécessairement ignorée du physicien. C'est la part d'incertitude, la part du hasard. Cette même part d'ignorance qui, même si elle est aujourd'hui beaucoup moins importante que dans les sociétés traditionnelles, n'en demeure pas moins présente au cœur de toute théorie scientifique, même la plus avancée.

Aussi, cette part d'ignorance que nous appelons hasard, chance ou incertitude, prend chez l'indigène les traits d'une volonté extérieure, d'un mauvais esprit, d'une force mystérieuse immanente au monde. Elle peut résider dans le seul pouvoir de la pensée, des mots, de la parole, des gestes, d'une danse ou d'une incantation, d'un charme ou d'un philtre particulier, du désir ou de la colère.

Car le primitif ne distingue pas les forces et dispositions intérieures à la personne de celles qui imprègnent tout son environnement naturel, animé ou inanimé. Tout participe du même principe, de la même puissance surnaturelle, lui y compris. Il ne fait donc pas de différence entre lui, ses sentiments et le monde qui l'entoure.

FINALITÉ PRATIQUE ET AFFECTIVE DE LA MAGIE

Tous les rites et pratiques magiques se réduiraient à un moyen pour l'homme d'abolir ou d'atténuer l'anxiété qu'il

ressent, quand il s'engage dans des entreprises dont l'issue est incertaine. La magie aurait ainsi une finalité pratique et affective.

Claude Lévi-Strauss,
Le totémisme aujourd'hui.

Chez les indigènes des îles Trobriand, Bronislaw Malinowski a pu constater le rôle social particulièrement important dont la magie était investie. Concernant la magie des jardins, il observe qu'elle contrôle de bout en bout l'activité horticole. Les rites de la « magie publique » sont de la sorte dévolus au bien commun. Ils pourvoient aux besoins essentiels de la subsistance, à la conservation des biens et des ressources de la collectivité, à la protection contre les ennemis extérieurs, contre les puissances du mal. De nombreux tabous sont ainsi décrétés par les chefs de village afin de préserver les ressources alimentaires. Ils visent à décourager toute forme de conduite antisociale.

La magie ici coordonne, régule et dirige. Elle est à la fois un moyen efficace d'organiser la société de manière générale et d'en assurer la cohésion. Elle est en quelque sorte toute la législation et toute la science de l'indigène.

Loin d'être un accessoire inutile, ou même une gêne pour le travail, la magie tient lieu d'autorité psychologique qui insuffle de la confiance aux indigènes quant à la réussite de leur ouvrage et leur procure une sorte de guide tutélaire naturel.

Bronislaw Malinowski,
Les Argonautes du Pacifique occidental

Dans la magie associée à la construction des pirogues des Trobriandais, le magicien est le véritable chef de chantier. Il organise, répartie les tâches, sollicite, incite, introduit à la fois ordre et méthode tout en s'assurant de la participation de tous à la réalisation des différentes tâches. Nul n'oserait abandonner son travail sans l'avoir accompli jusqu'à son terme. On voit bien ici que la magie est le premier facteur de spécialisation et de répartition des rôles. Avant toute autre forme d'autorité, elle est la seule à pouvoir organiser la société et le travail qui en est la pierre angulaire.

Concernant la magie d'amour, ou *mwasila*, des indigènes des îles Trobriand, la seule croyance inébranlable en cette dernière, la confiance totale de l'indigène à son endroit a pour résultat de la rendre d'une certaine manière efficace. « Bien qu'il soit évidemment impossible d'embellir quelqu'un à l'aide d'incantations, le sentiment de devenir beau grâce à la magie peut conférer de l'assurance, influencer sur le maintien et la façon de se comporter [...]¹. »

On voit toutefois poindre l'effet pervers que peut susciter l'omniprésence de la magie comme garante des institutions et des traditions. Toute forme de déviance, de disproportion et de singularité dans les aptitudes de tel ou tel individu, dans ses gains, profits, dans sa réussite commerciale, amoureuse, à la chasse ou à la guerre, feront peser sur lui les soupçons d'accointance avec la sorcellerie et les forces du mal. Car si le magicien est l'élément indispensable à la vie du clan, le sorcier quant à lui en est le pire ennemi avec les mauvais esprits. Ils

1 Bronislaw Malinowski, *Les Argonautes du Pacifique sud*, Éditions Gallimard, coll. TEL, [1922] 1989, p. 399.

sont d'ailleurs toujours complices. Mais le sorcier n'est-il pas toujours le magicien de l'autre tribu ? Il est l'étranger et par définition celui qu'il faut craindre parce qu'il n'*appartient* pas au clan et ne *participe* pas de sa vie. Le sorcier, en quelque sorte, c'est toujours l'autre.

Si, pour les chrétiens, les juifs ou les musulmans, la mort est la conséquence d'un péché originel, pour les primitifs, elle est la conséquence de la sorcellerie. L'homme naît immortel et ne devient mortel que par les maléfices des hommes ou des esprits. La sorcellerie vient en quelque sorte contrebalancer l'absurdité et le non-sens apparents de la mort. C'est ainsi que de nombreux décès « inexplicables » ont officiellement pour origine des actes de magie noire.

Aussi, par le jeu de l'envie, de la jalousie, du ressentiment, toutes les formes de progrès possibles inaugurées volontairement ou non par un individu sont aussitôt tuées dans l'œuf car attribuées à la sorcellerie. Elle est un facteur de régression sociale tout autant que de cohésion. Et ceci, bien qu'elle soit aussi à l'origine de la science et de ses ramifications. Elle nivelle par le haut. Elle annihile toute forme de singularité, de distinction, de volonté de sortir du lot. La sorcellerie est la chienne de garde de la tradition et des valeurs ancestrales auxquelles nul ne doit se soustraire. L'individu plus beau, plus adroit, plus intelligent, plus « malin », plus riche, plus prospère, plus vieux ou différent de quelque façon que ce soit éveille les soupçons et est aussitôt ravalé au rang de sorcier ou adepte de la sorcellerie. Pour le groupe, il ne doit pas réussir, son « génie » qu'à la collusion avec les mauvais esprits et les forces du mal.

Cette apparente influence néfaste de la sorcellerie sur le

développement des sociétés primitives joue toutefois un rôle non négligeable sur la cohésion sociale. En effet, l'accusation de sorcellerie permet à la société de désigner un bouc émissaire qui, bien malgré lui, aura la tâche d'incarner à lui seul le mal dont souffre ou dont pourrait souffrir la communauté. Dans ces cas précis, l'accusation de sorcellerie permet de sauvegarder la moralité du groupe au détriment de quelque individu sacrifié. Qu'il soit coupable ou innocent, là n'est pas vraiment la question et la société ne s'embarrasse pas de ces considérations d'ordre individuel. Dès lors, et sous couvert de lutter contre la sorcellerie, le groupe éliminera l'élément perturbateur en toute bonne conscience. Évacuant toute culpabilité, le groupe pourra procéder à des actes qui, bien que nécessaires pour l'ensemble de la société, n'en étaient pas moins inavouables d'un point de vue strictement moral.

Le sorcier est en quelque sorte à la communauté ce que la pierre « extraite » par le chaman est pour le corps du patient : le symbole du mal, sa représentation, son identification. Le mal ainsi circonscrit, isolé, et le cas échéant, écarté ou annihilé, la société est confortée dans ses certitudes. L'équilibre social est sauf. La tradition est respectée et par là même, les dangers qui planaient sur le clan sont écartés. L'ensemble de la communauté n'a plus à redouter une décomposition physique ou morale. La vie reprend son cours ordinaire, sans surprise, sans fait singulier et inquiétant, source de perturbation sociale.

Les préjugés de l'opinion publique déterminent dans une large mesure la valeur magique d'une chose, d'un fait ou d'un individu. La notion de magie n'a de valeur ou de raison d'être qu'au sein d'une société même réduite à sa plus simple expression. Elle est le résultat du fonctionnement de la vie

collective. La religion comme la magie sont affaire de sentiments et de jugements de valeur le plus souvent arbitraires car originellement affectifs et symboliques. Jugements qui dans tous les cas n'ont aucune origine individuelle, mais toujours collective.

Nous avons vu que le magicien, le chaman, est un des piliers essentiels du pouvoir quand il n'est pas, dans le même temps, le chef. Il est le garant de l'ordre social, de la paix, du respect des lois, des tabous, du culte des ancêtres ou des totems. Il protège contre toutes les formes d'intrusion ou d'agression... Le sorcier, de par son pouvoir ancestral, de par la confiance aveugle en même temps que la crainte qu'il inspire, assure l'unité de la famille et du groupe social.

La magie n'échappe pas à une certaine ambivalence. À la fois gardienne de la tradition, réfractaire à toute forme de nouveauté et de progrès personnel ou social, elle se fait dans le même temps exploratrice de nouvelles techniques et de nouveaux procédés qui seront, au cours de l'évolution sociale, à l'origine de nos sciences contemporaines.

Apports techniques

Les expériences réitérées et empiriques des magiciens pour s'arroger de nouveaux pouvoirs sur l'atmosphère, les animaux, la maladie, les plantes, les minéraux, les hommes... ont au fil du temps et des nombreux échecs, mis au jour les premières formes – quoique encore très diffuses – de sciences et de techniques.

À l'abri de la magie non seulement les audaces juridiques ont été possibles, mais aussi les initiatives expérimentales. Les savants sont fils des magiciens.

Henri Hubert,
Mélanges d'histoires des religions.

Dans son *Esquisse d'une théorie générale de la magie*, Mauss constate que, du fait que le magicien a une connaissance de la nature et des natures, il approche d'une certaine démarche « scientifique ». Les sorciers et chamans furent les premiers médecins et chirurgiens, les premiers herboristes et pharmaciens. Toute notre pharmacopée contemporaine est directement ou indirectement issue de ces savoirs ancestraux. Ils furent aussi les premiers chimistes.

Nous savons désormais que ce sont les nécessités vitales qui vont graduellement imposer aux groupes humains les formes de leur perception. C'est ainsi que progressivement, la peur primitive inhérente à tout ce que l'indigène ne comprend pas va, au fil de l'évolution, prendre la « forme » de cette puissance unique et indifférenciée que fut le *mana* et ses multiples équivalents de par le monde. Par complexité croissante des besoins liée à celle des structures sociales, la perception collective et individuelle du monde (ici l'environnement proche) va de la même manière gagner en complexité et en diversité. La magie va dès lors investir toutes les formes de la société traditionnelle. Originellement neutre, puisqu'à l'image de la nature dont elle est la perception, la magie se fera conservatrice quand elle s'associera aux structures sociales et aux traditions. Elle se fera aussi exploratrice et innovante, progressiste, quand elle aura pour tâche de guérir de la maladie

ou de maîtriser l'atmosphère. Toute aussi inventive quand il s'agira de tirer profit de quelque suc ou venin dans le seul but de tuer un ennemi personnel ou menaçant pour le clan.

Un autre aspect positif et pour le moins inattendu de la magie « contagieuse », tient en ce qu'elle a pu apporter en termes d'hygiène et de salubrité au sein des sociétés indigènes. En effet, la crainte permanente de voir quelque appartenance que ce soit (résidus corporels, restes de repas, excréments, etc.) tomber entre les mains de sorciers malfaisants, ont conduit les indigènes à nettoyer et à détruire toutes les formes de déchets alimentaires et autres sources potentielles de maladies. Comme le constate Frazer : « Pratiquement, une propreté, basée sur la superstition, peut être tout aussi efficace pour la sauvegarde de la santé que si elle s'appuyait sur les principes les mieux établis de l'hygiène¹ ».

Apports sociaux

Enfin, un des apports les plus importants de la magie aura consisté dans l'édification des premières formes d'organisation sociale. La loi d'exogamie, qui, de toute évidence, apparaît tout au long des différents témoignages comme la première forme d'organisation sociale, puise son origine dans la magie et plus précisément dans la peur du sang consanguin. Pour l'indigène de nombreuses tribus primitives, le sang est le plus fort symbole de son appartenance physique à un même clan, à « une même unité de chair et de sang ». Ce sang, identique chez tous les membres du clan, témoigne de l'unité de

1 James Georges Frazer, *Le Rameau d'or*, Livre I, *op. cit.*, p. 216.

provenance et d'appartenance.

C'est donc à partir de cette *consubstantialité sociale* qu'est extraite la notion d'inceste chez le primitif. C'est cette appartenance à un groupe quel qu'il soit, qui définit les termes de cette exaction. La parenté « clanique » prévaut sur toute autre forme de parenté sanguine. Si la seconde peut souvent se retrouver incluse dans la première, cela n'est pas toujours le cas. Il n'en demeure pas moins que l'inceste sur le plan clanique restera toujours le crime le plus abominable.

Dès lors, la peur occasionnée par la vue du sang (essentiellement consanguin) incite à l'exogamie et donc au rapprochement de groupes originellement étrangers et concurrents sur les territoires de chasse. Aussi, chaque individu n'a d'autre choix que de chercher ailleurs celle avec laquelle il pourra entretenir des relations sexuelles, de partage de tâches ou de nourriture. Cette nécessité fera en sorte de tisser des alliances entre des groupes originellement étrangers les uns pour les autres.

Dès lors, un profond sentiment d'appartenance à un même clan, à une même « chair », à un même « sang » et donc à un même totem symbolisé par une espèce animale ou végétale, va conduire chaque clan d'une même tribu à établir des règles strictes d'exogamie aussi bien sexuelle qu'alimentaire. Aussi, la prohibition de l'inceste ne trouve pas nécessairement son origine dans des impératifs physiologiques. Lesquels étaient alors totalement ignorés. Quel qu'en soit le fondement, ici patronymique ou totémique, cette prohibition semble tenir un rôle essentiellement social. Elle est la condition *sine qua non* à l'édification de toute société et peut trouver matière à s'appliquer sur toutes les formes de parenté, même

symboliques. L'essentiel étant de créer une forme de discrimination librement consentie par la société ou même subie, mais dans tous les cas nécessaire à l'édification de sa structure. La notion d'inceste, nous dit d'ailleurs Lévy-Bruhl, ne correspond pas, loin s'en faut, à celle que nous connaissons au sein de nos sociétés. La notion de « souillure du sang » n'est pas claire pour l'indigène, et l'inceste (ainsi nommé et traduit par les occidentaux) ne désigne la plupart du temps qu'une infraction à l'organisation des relations sexuelles imposées par la société et par les règles matrimoniales du clan. Autant dire qu'il y a autant de formes d'incestes qu'il y a d'organisations sociales et de règles matrimoniales différentes. Comme toutes les autres règles sociales, la notion d'inceste n'est pas définitivement figée sur un certain type de transgression. Elle est au contraire très malléable et suivra l'évolution des sociétés dans l'espace et dans le temps. Comme le souligne Malinowski, la plasticité des tendances instinctives est une condition du progrès de la culture.

Néanmoins, cet interdit fondamental et quasi universel dans son principe, semble une condition préalable à l'édification de toute structure sociale. De la même manière, et bien qu'en apparences très rigoureux, restrictif et emprunt de difficultés insurmontables, le tabou lié à l'exogamie alimentaire aura contribué à brider de manière catégorique les appétits et les violences. Il a préservé le caractère collectif du groupe et la distribution équilibrée de ses ressources. Il a tracé les fondations d'une organisation sociale. Il a élargi le champ des recherches alimentaires et a contraint les hommes à exploiter à fond toutes les ressources offertes par la nature. En dernière analyse, l'exogamie alimentaire se révélera, pour la société

naissante, la condition nécessaire de son établissement et de son maintien¹.

En somme, l'organisation sociale primitive apparaît comme engendrée par le choc entre la pensée irrationnelle de l'homme et les exigences biologiques de sa nature.

Raoul et Laura Levi Makarius,
L'origine de l'exogamie et du totémisme.

Ces derniers exemples nous montrent à quel point les peurs les plus irrationnelles ont conduit aux premiers comportements rituels, aux tabous et autres interdits relatifs à l'endogamie, au sang et à l'inceste. Ces « peurs primales » ont été les impulsions à partir desquelles se sont greffées les premières formes de structures et d'organisations sociales.

Instinct et civilisation

En d'autres termes, tous les faits précédemment cités nous portent à croire qu'il n'y a jamais eu de rupture entre nature et culture, entre instinct et civilisation. Les secondes n'étant que les formes les plus « évoluées » sinon plus complexes des premiers.

L'évolution sociale qui a son origine dans la loi d'exogamie n'est ainsi que le prolongement de l'évolution

1 Raoul et Laura Levi Makarius, *L'origine de l'exogamie et du totémisme*, op. cit., p. 78.

biologique antérieure.

Raoul et Laura Levi Makarius,
L'origine de l'exogamie et du totémisme.

Comme je l'ai déjà dit plus haut, il n'est qu'à observer certaines crises majeures subies par cette portion de l'humanité dite la plus « civilisée » et « développée » pour s'apercevoir que culture et civilisation ne sont que des aspects en définitive assez superficiels. Ils ne sont qu'un fragile verni que n'importe quelle peur ou émotion aura tôt fait de réduire en poussière. Ne subsistera alors que cette part instinctive inhérente à toute forme de vie et que Nietzsche appelait « Volonté de Puissance ». Le meurtre, la folie, la peur, la sénescence, sont autant d'événements qui renvoient notre humanité quelques milliers, sinon quelques millions d'années en arrière. Encore aujourd'hui, nous voyons bien à quel point la peur (le répressif), sous toutes ses formes, régit encore l'essentiel de nos structures sociales. Au fil des millénaires, les rouages et engrenages se sont multipliés à l'infini. Certaines sociétés sont parvenues à des niveaux de complexité absolument extraordinaires. Néanmoins, les forces qui prêtent vie à ces mécanismes à la fois mystiques et biologiques sont restées les mêmes depuis la nuit des temps. Elles reposent, pour l'essentiel, sur l'alternance plaisir/déplaisir. Autrement dit, si la peur reste depuis toujours la force motrice de cette formidable mécanique civilisatrice, la satisfaction des besoins en est l'indispensable lubrifiant. Dans tous les cas, et quelles qu'en soient les futures évolutions, le social reste aujourd'hui la forme la plus aboutie et la plus expressive du phénomène vital.

Le phénomène religieux quant à lui, et quelles que soient les formes que ce sentiment ait pu recouvrir au cours de l'évolution, restera toujours intimement lié aux nécessités vitales et organiques. Toute morale, nous dit Bergson, toute pression ou aspiration est d'essence biologique. Autant dire que si Dieu existe, il est nécessairement dépendant du monde et de la perception que nous en avons. Dès lors, et de deux choses l'une : ou il est à découvrir comme principe fondamental et fondateur présent dans chacune des plus infimes subdivisions de la matière. Ou bien il est une entité qu'il reste encore à synthétiser à un niveau supérieur d'organisation. Organisation d'une matière tour à tour moléculaire, biologique, organique, cérébrale, sociale, spirituelle et technologique dont les différentes étapes semblent décrire un mouvement de type ascendant, mais pour quel achèvement ?

L'EFFICACITÉ MAGIQUE.

LA MAGIE, FORCE DE PERSUASION.

De par sa personnalité, sa seule apparence, son charisme, son éloquence, la force du sorcier est essentiellement force de persuasion. Et c'est de cette dernière que son art tient son efficacité. La crainte ou le réconfort qu'il inspire sont à l'origine de ses pouvoirs affectifs et psychologiques. Le sorcier est par nature un individu qui se distingue du commun. Non seulement par les traits physiques ou psychologiques précédemment évoqués ; mais aussi et peut-être avant tout par son intelligence, son sens aigu de l'observation de la nature comme de ses semblables. C'est un fin psychologue qui sait manipuler son monde. Que ce soit ou non pour une noble

cause. Aujourd'hui, le sorcier pourrait efficacement se reconvertir en habile homme d'affaires ou politicien. Dans tous les cas, homme de pouvoir, *manager* de grand groupe industriel ou chef de parti politique à même de faire « la pluie et le beau temps ».

Heureusement, et par d'autres côtés dont j'ai déjà parlé, il tient également de l'artiste par son intuition, sa sensibilité, son imagination sans bornes et son désir d'être aussi utile aux autres.

Quant à cette force de persuasion, fondement du pouvoir magique du sorcier, elle n'est pas non plus étrangère à l'artiste. Par sa présence, sa verve, ses différents moyens d'expression, lui aussi se persuade de la réalité des univers qu'il fait naître et emmène son public avec lui dans ses mondes. Il suscite, à l'instar du sorcier, des sensations, des émotions à nulles autres pareilles. Sensations et émotions dont on reconnaît aujourd'hui, au sein des hôpitaux et des services pédiatriques, les vertus curatives. Les clowns visiteurs des centres hospitaliers ont depuis plusieurs années fait la preuve de l'efficacité de leur démarche auprès des malades de tous âges et même auprès du personnel soignant. Le rire, comme toute forme d'émotion positive, fait désormais partie de la thérapeutique moderne.

S'il use de stratagèmes parfois grossiers pour abuser son monde, le sorcier n'en est pas moins un observateur attentif de la nature. La magie des faiseurs de pluie, par exemple, est loin d'être innocente. Bien au contraire, elle repose sur une rigoureuse et attentive observation des phénomènes atmosphériques comme de tous les autres signes annonciateurs de la pluie. Un faiseur de pluie ne prendra jamais le risque de se lancer dans une cérémonie d'invocation de la pluie s'il sait

qu'il n'a aucune chance de réussite. Derrière la magie se dissimulent les premiers rudiments d'une science dans les différents domaines concernés. Quant à ses échecs, car ils sont nombreux, le sorcier trouvera toujours matière à les justifier. Selon le cas, il invoquera la malfaisance de certains esprits, leur indisponibilité ou leur mauvaise volonté. Ou également la magie contradictoire d'un sorcier voisin.

Dans tous les cas où il échouerait, notre sorcier aura grand intérêt à être convainquant comme il sait l'être dans ses succès. Non seulement pour conserver l'empire qu'il a sur les siens. Pouvoir qui lui procure tout à la fois prestige, notoriété, richesse, immunité sinon impunité. Mais aussi et avant tout, pour conserver la vie.

La magie, la sorcellerie, le chamanisme ont certes le plus souvent recours à des subterfuges et autres tours de passe-passe. Toutefois, ces différentes formes de divinations n'en reposent pas moins sur la force de persuasion du pratiquant vis-à-vis de lui-même et, par contagion, sur son patient. La magie est avant tout et après tout le lieu d'une relation de confiance, de foi, entre le malade et son guérisseur. Et c'est cette *relation* qui est le point crucial de l'acte magique. C'est à partir de là, et de là seulement, que la magie proprement dite entre véritablement en action. Elle est, *in fine*, force de persuasion de la société vis-à-vis du guérisseur, de ce dernier sur lui-même, du guérisseur sur le malade et enfin du malade vis-à-vis de lui-même. Tout commence là et tout finit là.

Avant toute chose, il faut s'imaginer l'état d'esprit dans lequel se trouve ou se trouvait l'indigène des sociétés traditionnelles. Sa quasi-ignorance des causes secondes en fait une personne particulièrement vulnérable vis-à-vis de tous les

événements petits ou grands qui échappent à sa sagacité. Sorti du clan, de la tribu, de ses rituels et autres traditions, le voilà livré corps et âme à un état de crainte, de suspicion et de tension extrême. À l'image de leur vision « déstructurée » de la nature et des rapports des choses entre elles, la religion des peuples indigènes n'est pas davantage structurée ou organisée. Il n'y a pas de rang parmi les divinités ou les esprits quels qu'ils soient. Point de hiérarchie ou quelque semblant d'organisation religieuse. Seule, la peur du moment met ou non en avant tel ou tel esprit du ciel, de la terre ou des eaux. La seule structure religieuse existante étant de nature uniquement affective et émotionnelle. De manière générale, le naturel fuit tout accès de colère, toute forme de ressentiment, du moins déclaré. Les disputes sont à craindre car elles prédisposent à l'ensorcellement et au « mauvais œil ». D'où le caractère toujours très conciliant, en apparence, du primitif, qui ne veut en aucun cas créer un conflit ni même un semblant de contrariété. On accepte même symboliquement ce qui nous est offert. On s'exécute à ce qui nous est demandé. On ne refuse jamais une invitation, quelle qu'elle soit. Autant d'attitudes qui ont contribué, auprès des colons généralement peu empathiques, à dresser un portrait peu flatteur de l'indigène. Autant d'incompréhensions qui ont contribué à le dépeindre sous les traits de l'obséquiosité, du manque de franchise, du mensonge, de la couardise et autres délicatesses coloniales.

Nous savons d'ores et déjà, pour avoir précédemment abordé le sujet, que l'indigène est originellement dépourvu face à ses propres émotions. Leur soudaineté, leur force, l'absence de tout contrôle possible sur elles, leur violence parfois destructrice et leur capacité à littéralement métamorphoser

l'individu les marquent d'une composante magique. Elles « possèdent » l'individu dans tous les sens du terme. *A contrario*, il est tout aussi persuadé que ses sentiments, savamment dirigés, peuvent avoir une efficacité magique incontestable. Car en définitive, c'est bien avant tout la puissance du désir, du souhait et des sentiments du magicien qui conditionne la réussite de la pratique magique ou occulte. Tout le reste n'est que divers moyens mis en œuvre pour se convaincre de la future réussite du rite et d'avoir tout fait pour que le « vœu » se réalise. Comme nous l'avons déjà vu plus haut, les noms, dont l'emploi est particulièrement important dans les formules, possèdent la même force magique. Partant, la menace verbale est la première forme de malédiction ou d'ensorcellement « par la bouche ».

Autant de sentiments mauvais : colère, envie, vengeance, jalousie, ressentiment, haine, sont autant de causes d'ensorcellement, de maladie, de mort et autres plaies au sein d'une famille ou d'un village. Le simple désir suffit à ensorceler quelqu'un. La répétition du souhait finit également par l'exaucer. La concentration mentale et la volonté sont pour de nombreuses tribus indiennes les ingrédients incontournables d'une magie efficace. C'est ainsi que la magie ou la pratique occulte n'est pas du seul ressort des sorciers ou chamans. Elle est simplement plus intensément présente en eux. Dès lors, tout un chacun peut se livrer à des actes magiques ou occultes. Par exemple, nos seules insultes ne sont guères différentes d'imprécations usitées par certaines tribus primitives. Leur rôle est double. L'insulte, même prononcée aujourd'hui au sein de nos sociétés modernes, renferme une part incantatoire, divinatrice. Au cœur du mot « mauvais » demeure le souhait, le

vœu, le désir secret et inconscient d'une émotion négative. Au moment de le prononcer, nous croyons, encore aujourd'hui, même inconsciemment, à son efficacité. Le mot à lui seul renferme dans sa forme comme dans la manière dont il est dit, tout un ensemble de sentiments et d'émotions dont le locuteur se trouve, d'une certaine manière et comme par « magie », libéré. L'insulte participe d'une forme de catharsis individuelle. Elle permet, par son expression, l'extériorisation de sentiments douloureux et destructeurs. À l'inverse, et pour celui qui reçoit l'insulte, il peut s'agir d'une véritable blessure. Si l'incantation, sous sa forme la plus simple, est libératrice pour l'un, elle peut encore aujourd'hui faire en sorte de « posséder » celui à qui elle est destinée. Suivant le pouvoir de persuasion de l'un, la fragilité et/ou la sensibilité ou vulnérabilité de l'autre joint au caractère répétitif de l'incantation, il n'y a pas lieu de s'étonner que cette dernière puisse à terme, provoquer sur sa victime des états morbides sinon la mort elle-même. Le harcèlement moral en est aujourd'hui, dans nos sociétés, un des aspects les plus marquants. Dans le meilleur des cas, il conduit aux dépressions les plus graves. Poussé à ses dernières limites, il peut inciter les plus fragiles au suicide.

Nul ne sait la puissance des mots prononcés ni tout le chemin qu'ils font.

Hutton Webster,
La magie dans les sociétés primitives.

La thanatomanie, ou ce qui peut appeler le pouvoir d'autosuggestion de la victime, explique la plupart des morts

par ensorcellement à distance. L'ensorcelé est à ce point convaincu de l'inéluctabilité de son sort qu'il meurt sans plus tarder et sans trace aucune de blessure ou d'empoisonnement.

« Un Papou meurt pour un rien, nous dit Hutton Webster : un sorcier n'a qu'à le déclarer condamné ; il s'en va dans la brousse et bientôt il rend l'âme¹. » « Un colon blanc des îles Fidji, dans un violent emportement, souhaita solennellement la mort à un indigène, en ajoutant qu'il mourrait dans les douze mois. Le malheureux fut si frappé qu'il trépassa avant l'échéance². » « Suivant un missionnaire, Thomas Williams, le Fidjien qui vient à apprendre qu'on a pratiqué contre lui la magie noire se couche sur sa natte et meurt de peur³. » Enfin, mais la liste serait longue des témoignages prouvant « l'efficacité » de la magie à distance, Hutton Webster nous livre encore un témoignage, cette fois-ci de E.W. Elkington :

Je me trouvais un jour au lit de mort d'un vieux chef qu'on disait mourir de typhoïde, mais qui, en fait, mourait de peur. Il avait, d'une manière ou d'une autre, blessé un autre chef qui l'avait pour ce motif fait maudire par un tohunga, un prêtre. Il me fût impossible de savoir exactement ce que le prêtre avait fait, mais toujours est-il qu'il avait façonné une image d'argile censée le représenter et l'avait déposée dans un ruisseau : à mesure que l'eau effaçait l'effigie, le chef baissait ; lorsque le dernier petit

1 Hutton Webster, *La magie dans les sociétés primitives*, Les classiques des sciences sociales, [1952] 2011, p. 455.

2 *Ibid.*, p. 456.

3 *Ibid.*

*morceau fût dissout par l'eau et disparut dans le ruisseau, l'âme du vieux chef passa dans l'autre monde*¹.

À l'inverse, cette capacité d'autosuggestion appliquée à la magie noire, peut, de la même manière, produire d'aussi incroyables résultats dans le domaine de la magie blanche utilisée par les chamans et autres hommes médecine. Les nombreux artifices et subterfuges usités par eux n'ont sans doute pas d'autre but que de persuader la victime, le malade ou l'envoûté, que le chaman a le moyen de le guérir. La pierre, la cendre ou tout autre artifice qu'il fait semblant d'extraire du malade à grand renfort de rituels, de chants, gesticulations, ventriloquies et autres borborygmes, n'ont pas d'autre dessein que de persuader l'esprit fragile et crédule du malade de sa guérison prochaine. Quasiment vierge de toute science, l'esprit du primitif est disposé à toutes les croyances pourvu qu'on sache le convaincre, l'impressionner, le séduire... Son innocence et son ignorance des causes secondes en font un homme psychologiquement vulnérable. Du moins en ce qui concerne tout ce qui lui est étranger. C'est pourquoi il n'est besoin que de peu d'arguments et de simulacres pour que la persuasion soit totale.

C'est la foi du malade au pouvoir du magicien qui fait qu'il sent effectivement l'extraction de sa maladie.

Marcel Mauss,
Sociologie et anthropologie.

1 *Ibid.*

Ainsi peut-on dire que le magicien, par tout un ensemble de rites, d'incantations, de danses, de symboles et autres gesticulations à la fois physiques et verbales, parvient à catalyser des forces de persuasion et qui sait, de guérison, issues du malade lui-même. La magie rejoint en cela l'hypnose et toutes les formes de psychothérapies modernes. Elle participe de l'élaboration d'un langage qui n'a plus vocation à échanger les expériences de la vie quotidienne, mais à conditionner, par la persuasion, des expériences et des réactions internes. Son symbolisme se doit d'agir sur l'individu et sa psychologie afin d'éveiller en lui des forces encore méconnues ; les propriétés d'une chair et d'un corps à même de se guérir de l'intérieur. Le magicien, chaman ou sorcier n'est qu'un intermédiaire entre le patient et lui-même ; entre la société et la société. Mais aussi entre la société et le patient. Le magicien est un médiateur en même temps que le moyen de canaliser des forces psychiques inexploitées ou sous-exploitées.

Dans la cure chamanique, nous apprend Lévi-Strauss, le mythe, qu'il soit emprunté à la tradition ou recréé pour l'occasion, donne la possibilité au malade de personnifier ses douleurs. « Que la mythologie du chaman ne corresponde pas à une réalité objective n'a pas d'importance : la malade y croit, et elle est membre d'une société qui y croit¹. »

Par bien des aspects, nous dit Lévi-Strauss, la cure chamanique peut être apparentée à la cure psychanalytique. Par ce langage symbolique et mythique fournit au malade par le

1 Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, op. cit., p. 226.

chaman, le premier est dès lors à même de se représenter son mal, de le formuler, de lui donner une signification qui l'inscrive de manière cohérente et naturelle au sein de son histoire personnelle. Il y a donc l'amorce d'une compréhension et d'une acceptation de la part du patient. S'en suit une moindre résistance sinon une forme de résignation. Laquelle peut conduire jusqu'à la guérison.

On voit bien que dans tous les cas, et quelle que soit la forme de la cure – psychanalytique ou chamanique –, le point de convergence qui est aussi le point de départ de la guérison réside en une évocation de la maladie. Elle est l'expression « d'états informulés et autrement informulables » comme le précise l'anthropologue, sous la forme d'une abréaction. Que ce soit sur le plan général de l'existence objective ou sur le plan de la souffrance individuelle, l'homme n'a de cesse de donner un sens à toutes ses expériences. Prises isolément, elles sont toutes empreintes d'absurdité. Réunies au travers d'une histoire, d'une mythologie individuelle ou collective, elles s'organisent et finissent par engendrer une trame et une signification qui transcende l'apparente absurdité des éléments considérés isolément. C'est le rôle des mythes, des rites, de l'histoire, de la culture comme de toutes les formes de mémoire individuelles ou collectives que de rassembler des éléments épars pour les réunir en un édifice pérenne où chacun soit à même de puiser et trouver une justification à sa propre vie : sa raison d'être. Là aussi, nous retrouvons les mêmes principes qui structurent la matière à l'œuvre au sein des idées et des expériences affectives. Il y a, ici encore, une naturelle tendance à l'association, à la complexification et à l'intégration. Comme je l'ai dit précédemment, dès lors que la douleur elle-même ou

la maladie trouve sa raison d'être, elle est mieux comprise et donc acceptée par le malade. Et cette acceptation, cette ouverture à l'expérience douloureuse, suscitera inmanquablement un état apaisé qui sera un terrain favorable à la guérison.

Sans la société pour officialiser et accréditer le pouvoir du magicien ou du chaman, celui-ci ne peut rien. Nous avons vu que si le patient croit en lui, c'est parce que le magicien lui-même croit en son pouvoir. Et si ce dernier y croit, c'est parce qu'il est investi par toute la société dont il exprime les forces et les désirs en même temps que la confiance qu'elle lui porte.

Quesalid n'est pas devenu un grand sorcier parce qu'il guérissait ses malades, il guérissait ses malades parce qu'il était devenu un grand sorcier.

Claude Lévi-Strauss,
Anthropologie structurale.

Inversement, si la société, par le chaman et l'homme médecine, a le pouvoir de vie, elle détient le pouvoir de mort à travers la croyance dans les maléfices, la magie noire, l'envoûtement...

[...] un individu conscient d'être l'objet d'un maléfice est intimement persuadé, par les plus solennelles traditions de son groupe, qu'il est condamné ; parents et amis partagent cette certitude. Dès lors, la communauté se rétracte : on s'éloigne du maudit, on se conduit à son égard comme s'il était, non seulement déjà mort, mais source de

danger pour tout son entourage ; à chaque occasion et pour toutes ses conduites, le corps social suggère la mort à la malheureuse victime, qui ne prétend plus échapper à ce qu'elle considère comme son inéluctable destin. Bientôt, d'ailleurs, on célèbre pour elle les rites sacrés qui la conduiront au royaume des ombres¹.

On voit bien par ce dernier exemple que la société, le « corps social », est le principal dispensateur des forces vitales individuelles et qui sont avant tout forces affectives. On voit bien à quel point l'homme n'échappe pas à sa nature sociale et comment l'individuel relève à tout point de vue du collectif. Le plus misanthrope des hommes, et quoique qu'il s'en défende avec la plus farouche énergie, n'échappe pas, même au bout du monde, à une société à laquelle il doit tout. Ses souvenirs, son éducation, sa manière de penser, de sentir, de voir le monde et d'en interpréter chacune des formes qu'il perçoit ; de remettre en cause cette même société et jusqu'à sa haine de l'autre sont les fruits de son interaction avec cette même société et les autres qu'il abhorre désormais. Robinson lui-même isolé sur son île n'est pas pour autant coupé du monde des hommes ; il en maintient le culte et les traditions par ses souvenirs personnels ou la simple lecture quotidienne des Saintes Écritures. Il éprouve le besoin sinon l'impérieuse nécessité de structurer son monde insulaire. Il y transpose les lois de son pays natal, même s'il ne peut les appliquer qu'à lui-même et aux quelques animaux qui trompent sa solitude. Il organise de

1 *Ibid.*, p. 191.

façon rigoureuse ses journées de naufragé et par là même, maintient un lien social qui, au-delà des distances et de son isolement, contribue à le garder dans la vie, et donc en vie. Car ce cordon ombilical qui le relie encore, quoique artificiellement, avec la société des hommes, continue de lui prodiguer les nutriments affectifs dont nul homme ne peut faire l'économie.

L'individu, la personne ne sont tels que « socialement ». Chacun d'entre nous n'a, paradoxalement, d'existence individuelle que corrélativement à son existence sociale. Car c'est bien la société qui modèle les individus et les met au monde. Éloignés, sinon retranchés de celle-ci, et de toutes ses terminaisons matérielles, cérébrales et affectives, l'individu se déshumanise, se dépersonnalise et meurt. Si par malheur ces « nourritures affectives » n'étaient plus à même d'être prodiguées, alors tout homme, progressivement mais inéluctablement, se déshumaniserait jusqu'à la dissolution complète d'une personnalité morale et d'une individualité physique inaptés à la solitude totale. Parce que l'homme ne naît et ne se construit qu'en société, seul, il meurt. Une solitude à laquelle même les dieux ont voulu échapper.

Dès lors, l'état de l'individu, qu'il soit sorcier ou simple mortel, est irrémédiablement conditionné par l'état de la société. L'état d'excitation et d'attente de toute la communauté vis-à-vis du magicien ou de la cérémonie influent sur la perception et l'interprétation des faits. Et cet état d'hypersensibilité et de vulnérabilité, accru par l'effet de masse, sera d'autant accentué que les enjeux seront vitaux pour le clan, la tribu, le village ou la société tout entière.

Dans tous les cas, les conséquences d'une telle expérience

collective intense ont un impact décisif sur la cohésion du groupe, le sentiment d'appartenance, d'identification et sur l'identité de chacun. Elle renforce chez chacun l'attachement à des valeurs et à des symboles communs. De telles cérémonies développent l'empathie. L'affection mutuelle est exacerbée, fondée sur une expérience forte vécue et partagée par tout un chacun. Les barrières individuelles et égocentriques tombent momentanément. À plus forte raison au sein des sociétés traditionnelles où l'identité du groupe prévaut sur toute forme d'identité individuelle encore en devenir. Il se produit dans tous les cas un puissant effet de souffle qui déchire les fragiles enveloppes individuelles pour en créer – ou en restaurer – une autre sur un plan supérieur ou antérieur, c'est-à-dire sur un plan collectif et social.

Les rituels magiques, mais aussi religieux, les grands rassemblements populaires, les fêtes ou autres hystéries et débauches collectives ; de même les catastrophes naturelles ou les guerres n'ont pas d'incidences différentes sur les groupes humains. Les grands rassemblements politiques, sportifs ou artistiques contemporains ne sont guère différents quant à la ferveur et aux forces qu'ils sont à même de générer. Les rassemblements nazis en ont été de puissants et tristes exemples. Quant à la nature des sentiments et des actes générés, comme le souligne Émile Durkheim à propos du rituel, c'est chose relativement secondaire et contingente. Toutes ces puissances collectives participent d'une attente fébrile amplifiée par le nombre où l'*effet* de résonance supprime toute forme de raisonnement. L'attente et l'attention exacerbées de centaines sinon de milliers d'individus tendus vers un seul but comme un seul homme, génèrent des forces

psychologiques, hypnotiques et hallucinatoires insoupçonnées. Il n'est qu'à prononcer une phrase, un mot, faire un simple geste pour que, par une fulgurante contagion, la magie opère : la religion est née, et dans son ombre, le fanatisme.

La magie, et plus tard la religion sont avant tout pouvoir de communication. Elles fédèrent, convainquent, rassemblent les individus autour d'un événement central, d'une idée maîtresse ou d'un personnage charismatique au puissant pouvoir de persuasion. Le langage y est symbolique, affectif. Il s'adresse essentiellement au subconscient (au cœur plus qu'à l'esprit), et pour susciter, c'est selon, une hyperesthésie ou une anesthésie. Mais aussi des hallucinations sur la base de l'autosuggestion et de l'hypnose collective. Dans tous les cas, le discours crée la persuasion. C'est là sa force en même temps que le danger qu'il représente. Et c'est en cela que réside le pouvoir magique du langage et de la communication : c'est *qu'il suscite des comportements à notre propre insu*.

À voir sur toutes les figures l'image de son désir, à entendre dans toutes les bouches, la preuve de sa certitude, chacun se sent emporté, sans résistance possible, dans la conviction de tous. [...] ils ne forment plus qu'un seul corps et qu'une seule âme. C'est alors seulement que le corps social est véritablement réalisé¹.

De nos jours, la rumeur ou la réputation n'échappent pas à ces mêmes principes fondamentaux qui ont fait la force de la

1 *Ibid.*, p. 126.

magie et plus tard de la religion. Sorte de contagion qui, de proche en proche, grossit jusqu'à la démesure les sentiments, les émotions. Autant de craintes ou de désirs individuels hypertrophiés par la loi du nombre. La moindre étincelle n'aura plus qu'à embraser l'instable et dangereux mélange. Un mot, un acte, un stratagème quelconque suffiront à faire pencher l'opinion publique dans le sens qu'elle aura ardemment et le plus souvent inconsciemment souhaité. Ainsi naissent et meurent les saints et les dieux, les parias et les boucs émissaires.

À une autre échelle, les politiciens, les marchands et tous ceux qui sont aujourd'hui versés dans les métiers de la communication ne s'y sont pas trompés. Combien de milliards sont chaque jour dépensés à seule fin de séduire, de convaincre par toutes les formes de suggestions possibles. Les métiers de la communication n'ont jamais été aussi courtisés, et pour cause. Ils sont aujourd'hui incontournables pour ceux qui veulent le pouvoir sur les masses, que ce dernier soit politique, économique, industriel, religieux ou même artistique. L'hypnose est désormais une hypnose de masse dont les enjeux sont dorénavant d'ordre planétaire. Les sorciers sont restés les maîtres de nos sociétés modernes. Ils se sont simplement adaptés et métamorphosés avec elles. Principes de l'évolution obligent. Quant à leurs formules incantatoires, elles relèvent à présent de l'encodage numérique allié à la puissance des statistiques et des nouveaux moyens de communication. Quant à l'antique force de persuasion de la magie, elle l'a progressivement cédé à celle de l'image.

LE MAGICIEN

Avant toute forme d'initiation ou de cérémonie visant à l'établir comme tel, le magicien est un homme qui se sent différent des autres. Il éprouve de façon intime une attirance pour la fonction. Une force intérieure, un appel au même titre que la vocation proprement religieuse. Dans tous les cas, il se définit comme un individu à part, une singularité, une exception pour les uns, une anomalie pour les autres de par certains comportements, attitudes et aptitudes.

Tout comme les objets à caractère magique se définissent par leur unicité, les magiciens sont identifiés de la même manière. Toute difformité corporelle – doigt supplémentaire, bosse, pied-bot, cryptorchidie, micro-orchidie, mono-orchidie, les individus au visage rébarbatif, les albinos, les roux – permet ainsi d'identifier le magicien ou le sorcier. Pour le commun, une longévité inhabituelle est également la preuve que le sorcier est assez puissant pour conjurer toutes les malédictions jetées contre lui. L'attention se porte aussi sur les personnes qui sont passées par des expériences insolites ou ayant survécu à des accidents normalement mortels ; ayant été attaqués par des bêtes féroces et en ayant réchappé. Ceux aussi qui sont passés par une mort apparente, une léthargie ou ayant été touchés par la foudre... Dans un autre registre, sont dits prédisposés à la magie ou à la sorcellerie, les jumeaux, les triplets, les hystériques, les épileptiques, les rêveurs, les simples d'esprit mais aussi ceux sujets à des démences passagères ou à une instabilité mentale caractérisée : les neurasthéniques, les excentriques de tout poil ou autres sujets à la danse de saint Guy.

Certaines sociétés traditionnelles retiennent pour la

profession de magicien les enfants névropathes.

Le chaman vise en premier lieu à donner un sens à ses propres affections, à sa maladie. Par sa fonction nouvellement reconnue et acceptée par lui et par les siens, il canalise, contrôle et parfois même atténue son mal. Par la suite, il va de cette première démarche en étendre les bienfaits et bénéfices à l'ensemble de sa communauté.

L'indigène des Peuples Premiers, nous le savons, maîtrise mal ses émotions. La peur, la colère, la culpabilité ont tôt fait de le posséder comme autant d'esprits malfaisants. Littéralement dévoré de l'intérieur par des forces qu'il ne sait pas gérer ou face à l'incohérence de la douleur, l'indigène est terrorisé par ce qu'il ne comprend pas et ce qui lui échappe. Ici, le chaman a pour fonction première de donner du sens. Il donne au patient, par le biais du mythe, un moyen de structurer, d'organiser, de rationaliser ses émotions et ses sensations en les faisant correspondre à une histoire et à des personnages constitutifs du mythe. C'est ce que Claude Lévi-Strauss regroupe sous le terme d'*efficacité symbolique*. Par une histoire, un mythe et tout un rituel qui va l'accompagner et lui donner corps, le chaman, en complicité avec le patient, va élaborer une « structure syntaxique » au sein de laquelle ce dernier pourra venir inscrire sa maladie, son malaise. Par là, il sera plus à même d'exercer son contrôle sur le mal qui le ronge. D'en comprendre les différents rouages. Si de manière générale, la magie est avant tout un moyen de nier l'absurdité apparente du monde, les remèdes chamaniques, à moindre échelle, sont autant de moyens pour le patient de nier l'absurdité de la douleur, de la souffrance ou tout autre sentiment déstabilisant.

De manière générale, l'homme-médecine, sorcier ou chaman est un individu doué d'une imagination, d'un charisme, d'une volubilité et d'une personnalité particulièrement marqués. Ils sont le plus souvent des sujets inadaptés à la vie sociale, introvertis pour certains, faciles à s'exciter pour d'autres, en proie aux hallucinations. S'ils sont d'une complexion naturellement névrosée, cette dernière est le plus souvent encouragée ou accentuée par l'usage de psychotropes tels que la *coca*, l'*ayahuesca*, l'*iboga*, la *datura* ou le *peyotl*.

Tels sont en quelques traits les prédispositions à la fois psychologiques et physiologiques qui distinguent l'aspirant magicien du commun des mortels. Dans tous les cas, les gens qui se distinguent physiquement ou mentalement de leur entourage sont considérés comme porteurs d'une puissance occulte hors du commun. Par exemple les femmes indisposées, enceintes ou en couches. Ce même pouvoir est évidemment et « naturellement » attaché aux morts et à ceux des vivants qui sont en lien avec la mort ou le mort.

Une fois passée cette première sélection ou phase de reconnaissance individuelle suit l'initiation. Celle-ci a pour rôle d'officialiser la fonction et de faire en sorte, comme toutes les autres initiations d'ailleurs, que l'initié fasse l'objet d'une reconnaissance de la part de l'ensemble de la communauté. La puissance de sa magie, nous l'avons vu, dépendra dans une large mesure de cette reconnaissance sociale. Autrement dit, de la puissance du lien qui l'unit au groupe et qui déterminera l'ampleur de la confiance que le groupe aura dans son pouvoir.

Chez les Arunta du centre de l'Australie, l'initiation se passe généralement comme suit :

- Retrait dans la solitude.
- Soumission à des rites, jeûnes ou privations. Intoxications.
- Extase et délire.
- Apparition d'esprits et contact.
- Fin de l'ancienne vie et renaissance.
- Possession d'une substance magique.
- Cristaux de roche contenant la force magique et les forces même de la nature.

La transmission des pouvoirs peut également se faire par nécrophagie. La consommation du cadavre permet ainsi au néophyte d'accéder quasi directement à l'esprit du mort. Elle est une manière d'établir un lien direct avec le monde des ancêtres et donc, des pouvoirs magiques. Le simple fait de s'allonger sur la tombe est un autre moyen d'établir ce contact. Anthropophagie et nécrophagie sont des faits courants dans la magie primitive. Les sorciers en tirent le plus souvent force, courage, sauvagerie et puissance de la magie.

Toutefois, le magicien ainsi initié, et même ayant été en relation avec les esprits, n'est pas de suite investi de pouvoirs particuliers. Seule la reconnaissance sociale de son statut y pourvoira. Dans tous les cas, et après la révélation ou initiation, suit une longue période d'apprentissage de ses futurs pouvoirs.

Dans toutes les sociétés traditionnelles du monde, la magie est intimement liée à la coutume. Comme les religions beaucoup plus tard, elle ne peut en aucune manière être modifiée ou amputée dans sa forme comme dans son contenu. Les rites et incantations sont, de mémoire d'homme et de magicien, transmis tels quels depuis la nuit des temps et le

malheureux qui dérogerait ou modifierait le simple détail d'un rite ou d'une formule encourrait une mort certaine.

De l'initiation suit un état de croyance collective vis-à-vis de l'initié à présent reconnu comme magicien. Croyance entretenue par de nombreux tabous qui l'entourent, comme des droits ou statuts particuliers. Il peut ainsi devenir le chef du groupe local. Il peut également être l'un des seuls de sa communauté à pouvoir librement enfreindre les tabous les plus sévères en toute impunité. Au propre comme au figuré, le magicien investi est intouchable. Bien au contraire, ces infractions, invoquées par lui comme nécessaires à ses rituels magiques, contribueront à renforcer la fascination et la crainte à son endroit et par là même, son pouvoir sur le commun. Par exemple, l'inceste, généralement interdit dans toutes les sociétés traditionnelles, peut, le cas échéant, être pratiqué de façon tout à fait exceptionnelle par le sorcier et lui procurer un pouvoir magique décuplé. C'est ce que Raoul et Laura Levi Makarius ont nommé la « magie violatrice ».

Après son initiation, le magicien doit se plier à de nombreuses contraintes et observances pour la conservation de ses pouvoirs. Retrait dans la solitude, jeûnes, silence, abstinence, épreuves physiques parfois invraisemblables... seront autant d'exercices rituels qui peuvent durer jusqu'à une année. Après quoi ses pouvoirs n'en restent pas moins fragiles. Le magicien se doit journallement d'obéir à de nombreux tabous très diversifiés et sans lien apparent les uns avec les autres. Tabous d'ordre essentiellement alimentaire. Leur violation peut aller jusqu'à entraîner la mort.

Si, au sein de sa communauté, le magicien jouit de nombreux et vastes privilèges, il ne les paye pas moins en

retour de sa personne et parfois même de sa vie. La charge est lourde. Les épreuves initiatiques et les observances qui s'imposeront à lui toute son existence seront physiquement et moralement à la limite du supportable. L'engagement au regard de la société est total et le magicien a le plus souvent à charge de prendre sur lui tous les maux du clan quand il n'en devient pas du même coup le bouc émissaire. C'est alors qu'il se change en sorcier honni de tous. Il est à ce point névralgique qui rassemble et concentre toutes les forces de la société. Autant de peurs, de désirs, d'élans de joie ou de haine qu'il est à la fois chargé d'interpréter, de canaliser, de gérer ou d'endosser sous forme d'oblation.

Intercesseur obligé entre les hommes et les forces de la nature, il est le point de passage de toutes les forces de création et de destruction sociales. En cela, il encoure tous les risques inhérents à une telle charge. Une attente trop fébrile de la population, un espoir déçu, une peur trop grande faisant céder à la panique, des mouvements de haines incontrôlables, le tout joint à une erreur de jugement ou d'interprétation feront du magicien et selon le résultat obtenu, l'égal d'un demi-dieu ou, dans le cas contraire, une victime sacrificielle sur l'autel de la société. Mais a-t-il véritablement le choix ? « Le magicien australien est ce qu'il est, sent ce qu'il sent, se traite comme il fait, et est traité comme il est traité, parce que, pour lui et pour les autres, il est un être que la société détermine et pousse à remplir son personnage¹. »

1 Henri Hubert et Marcel Mauss, *L'origine des pouvoirs magiques dans les sociétés australiennes*, Les classiques des sciences sociales [1929] 2002, p. 37.

La fonction de magicien, sorcier ou homme-médecine, comporte de nombreux risques et sacrifices personnels. Cependant, les avantages sont aussi parfois à la hauteur des « inconvénients ». De manière générale et dans de nombreuses sociétés traditionnelles présentes ou passées, le sorcier vit assez bien de son art. Certains deviennent même riches. La plupart sont le plus souvent rétribués en nature (nourriture, récoltes, animaux, femmes...). Ils disposent de nombreux privilèges jusqu'à exiger quasiment telle ou telle rétribution, jusqu'à la possession de la femme de leur choix. Suscitant la crainte, leur pouvoir est grand et il n'est pas rare que la carrière de magicien se confonde avec celle de chef de tribu. Si les fonctions restent cependant bien distinctes, elles n'en forment pas moins une inévitable association au sein de laquelle le chef s'adjoint immanquablement les pouvoirs et la force de persuasion du magicien. Ce dernier étant d'une certaine manière le « conseiller en communication » du pouvoir en place. Beaucoup de magiciens ont leur spécialité propre : pouvoir sur la pluie, médecine, divination, etc. Aussi, la collaboration et l'association de plusieurs magiciens n'est-elle pas rare. Dès lors peuvent se créer de véritables sociétés secrètes. Cependant, la magie comme la sorcellerie, restent en règle générale des dons individuels.

Il semble qu'à quelque degré d'évolution que nous l'observions, la croyance primitive comme la religion plus élaborée, participent pour l'essentiel d'une volonté de construire une histoire. La mythologie la plus primitive rattachée au culte des ancêtres, le travail de mémoire, la tradition, les rituels qui viennent consolider par le geste cette remémoration n'ont d'autre ambition que d'inscrire chaque

évènement individuel et collectif dans une continuité. Sorte de mouvement d'ensemble à même de définir une unité historique et de donner un sens à ce qui en est originellement et structurellement dépourvu. Faire en sorte de se convaincre par l'histoire et le mythe de continuer de vivre.

Le sorcier, chaman ou homme-médecine n'agit pas autrement quand il crée un monde de créatures et d'esprits pour représenter au malade son mal. Sur le plan de la collectivité, la démarche est identique. Un individu qui ne serait plus apte à s'inscrire dans une histoire individuelle et collective se verrait progressivement privé de corps social. Il mourrait d'abord symboliquement, socialement puis réellement.

EN RÉSUMÉ.

BIOLOGIE DE LA MAGIE ; MAGIE DE LA BIOLOGIE

Dès les premiers âges de l'humanité, certains hommes plus éclairés que d'autres ont su très tôt mettre à profit leurs maigres savoirs. À partir des rudiments de sciences dont ils disposaient dans différents domaines de la nature, leur art a consisté à spéculer sur la crainte et la fascination naturellement présentes chez le commun des mortels. Les sorciers, les magiciens, les chamans ou hommes-médecine ont été, sous toutes les latitudes, les premiers hommes à savoir vivre de leur art. Ils ont été les premiers à tirer profit de la fascination qu'ils exerçaient sur les plus simples de leurs compagnons.

La magie, de manière générale, a toujours été intimement liée aux nécessités économiques des peuples qui s'en réclament. Tant que l'incertitude dans la subsistance demeurerait quotidienne, la magie ou la sorcellerie trouvaient un terrain

propice à leur développement. Elles étaient parfois un moyen idéal de pression pour le pouvoir en place quand il existait. C'était une occasion d'enrichissement supplémentaire pour le magicien favori du roi ou du cacique, en même temps que la meilleure façon d'éliminer la concurrence des autres mages, dès lors qualifiés de sorciers. Quand le pouvoir central était inexistant, l'autorité revenait presque naturellement au magicien à la fois craint et respecté de tous.

Pour l'indigène des sociétés traditionnelles la magie n'est pas une croyance ou un acte de foi. Pas plus que ne le sont pour nous les sciences dites « positivistes » et les techniques qui en découlent. La magie est pour lui une évidence sans appel. Elle est véritablement son expérience positive du monde, du réel. C'est-à-dire une sensation passée au crible d'une interprétation collective et individuelle. La magie s'impose pour l'indigène comme la continuation logique et empirique de sa perception quoique encore incomplète. Ce que nos cultures occidentales regroupent sous le terme de magie (c'est-à-dire empreint de surnaturel et d'irrationnel), l'indigène pour sa part la conçoit comme une perception du monde à part entière.

L'indigène qui ressent douloureusement la perte d'une mèche de cheveux n'est pas moins crédible que l'amputé d'un bras qui ressent la douleur de son *membre fantôme*. À plus forte raison si celle-ci tombe entre les mains malveillantes d'un puissant sorcier. Pour le naturel, il n'est rien de surnaturel ou de magique. Pour la simple raison que ces catégories de notre entendement ne signifient rien pour lui. Comme le dit Émile Durkheim, le surnaturel, pour le « primitif » est partout ; autrement dit, il n'est nulle part.

Telle est donc la place occupée par la magie dans la société

traditionnelle. Elle est précisément là où les sciences et les techniques, qui en sont les plus récents prolongements, ne sont pas encore parvenues. Comme une sorte d'intuition primitive, pour ne pas dire originelle, de ce que pourront plus tard les sciences dans la perception du réel. Car la magie n'est pas seulement une « pseudoscience ». Elle est, bien au-delà, une perspective, une promesse de science. L'ombre projetée d'une science en devenir. Ce que le corps humain et la société n'ont pas encore découvert, investi, la magie, au même titre que l'imagination sous tous ses aspects, s'en fait la pionnière.

Car le chaman ou le magicien des sociétés archaïques ne se cantonne pas au seul domaine du mythe, du rituel ou du symbole. Son rôle ne s'appuie pas seulement sur son aptitude à convaincre, à fédérer, à suggérer. Il n'est pas le seul produit de la confiance que le clan a placé en lui et qu'il a de lui-même et de son art de la persuasion sinon de la manipulation. Il est aussi, par nature, le lieu de forces bien réelles dont sa personnalité et sa physiologie particulières se font les révélateurs. Il n'est pas qu'un comédien, simulateur ou falsificateur. Si une partie de son art fait appel à son sens aiguë de l'observation de la nature et des personnes ; si la seconde portion repose sur sa seule personnalité, son charisme et sa force de persuasion, il fait aussi appel à des forces psychophysiques, à des capacités extrasensorielles grâce auxquelles il peut accéder à une connaissance d'ordre supérieur. Par le rêve ou la transe provoquée, il accède à cette partie intime du monde où tous les faits naturels et « surnaturels » retrouvent leurs racines communes.

Deux visions du monde

Aussi, ce qui distingue les deux types de société, traditionnelle et occidentale, n'est pas tant une différence de degré dans l'évolution sociétale, qu'une différence de nature ou de vision du monde. De même que certaines espèces végétales ou animales se sont différenciées à partir d'un rameau commun, la société traditionnelle et ce qui deviendra la société occidentale, ont pareillement divergé sans que ces différences ne viennent s'inscrire sur une quelconque échelle de valeur. Elles sont représentatives de deux rameaux différents sur l'arbre de l'évolution des sociétés. Deux sortes de connaissances du monde : l'une directe et intuitive, l'autre empirique et matérielle.

Si ces inflexions, de part et d'autre, ont été sans aucun doute motivées par l'environnement (insularité, isolement, autosuffisance pour les uns ; accroissement de la population, exode, conquête de nouveaux territoires pour les autres), l'évolution de la personne, de l'individu, en a été par la suite le principal moteur. D'accroissement démographique en progrès social ; de progrès social en affirmation de soi, l'individu des sociétés occidentales a fini, d'une certaine manière, par se prendre au « je ». En retour, et de ce qu'il a gagné en développement social et technologique, l'homme dénaturé l'a payé de son antique connexion avec la Nature et le Cosmos. Il s'est vu progressivement coupé des liens privilégiés que l'indigène des sociétés traditionnelles, quant à lui, a su conserver et transmettre.

Nos sens, tels que nous les utilisons dans le monde civilisé, c'est-à-dire un monde décadent où les plaisirs

*précèdent les désirs, sont peut-être devenus trop rassasiés par le grossier, par l'immédiat, pour avoir faim d'« autre chose » ; ils sont devenus inaptes à saisir les messages émis par l'Univers le long de vibrations à hautes fréquences. Il semble que du savoir flotte en permanence autour de nous, mais la satisfaction de nos cinq sens émoussés nous en éloigne au fur et à mesure de notre évolution, ou, plutôt, de notre involution dans le confort. Des sens affûtés supposent d'être à l'affût donc en manque, or, si le manque est le moteur de la plasticité neuronale, la satiété, elle, conduit à l'apoptose*¹.*

Quand la conviction d'appartenir à une espèce unique, point culminant du règne animal, a progressivement coupé cette partie « civilisée » de l'humanité de ses origines ; l'autre a toujours gardé en elle la conviction de cette *interaction universelle* dont parle Bergson, et dont le chaman, sorcier ou magicien des sociétés archaïques est le témoin privilégié.

Mais ce que je sais, écrit Jean Malaurie, c'est que le temps n'est pas si loin où les hommes et les bêtes, ours, phoques, renards, oiseaux, araignées, se parlaient. Ce

- 1 *« Mécanisme de mort cellulaire programmée, intervenant pendant le développement de l'embryon, lors de la différenciation des organes, puis durant toute la vie, et permettant le renouvellement de nombreuses lignées de cellules. » Définition Le Petit Larousse Illustré 2015. Marc Tadié quant à lui parle de suicide à l'échelon cellulaire. Marc Tadié in Jean Malaurie, *De la vérité en ethnologie*, Séminaire de Jean Malaurie 2000 – 2001, Éditions Economica, coll. Polaires, 2002, p. 33-34.

temps paraît mythique. Pas pour l'homme du Grand Nord. Le mythe est vivant et vérifié tous les jours ; car on ne peut utiliser, je l'ai déjà dit, un traîneau à chiens sans avoir quelque empathie avec son attelage et, en particulier, avec le chien de tête, qui va jusqu'à une connaissance d'une langue réciproque chien/homme. J'en parle par expérience¹.

Les leçons de l'évolution

On reconnaît là encore un des principaux mécanismes de l'évolution. Ceux-là mêmes que Charles Darwin, en 1859, a dévoilés dans *L'Origine des espèces*. Processus naturel qui consiste principalement à isoler au sein d'une masse vivante homogène (animale ou végétale) un certain type de caractères ou d'individus « mutants » que le hasard aura particulièrement bien « préparés » à un nouvel environnement. De cette singularité biologique naîtra un nouveau rameau évolutif, une nouvelle perception du monde. Un monde nouveau et recréé d'où repartira la vie. Que ce soit au niveau des premiers organismes vivants dans la « soupe primitive » ou au cœur des sociétés les plus avancées en termes de complexité, il s'agit toujours du même principe qui est à l'œuvre. Une force qui, depuis les racines mêmes du monde nous dit Henri Bergson, « [...] se manifeste directement dans l'espèce humaine une fois constituée et qui agit ensuite indirectement, par l'intermédiaire

1 Jean Malaurie, *De la vérité en ethnologie*, Séminaire de Jean Malaurie 2000 – 2001, Éditions Economica, coll. Polaires, 2002, p. 122.

d'individualités privilégiées, pour pousser l'humanité en avant¹ ».

À l'instar d'espèces endémiques isolées depuis des dizaines de milliers sinon de millions d'années, certaines sociétés traditionnelles n'ont subi que de rares mutations culturelles et sociétales depuis leurs origines jusqu'à nos jours. Non seulement l'isolement géographique, une faible démographie mais aussi un environnement propice à l'autosuffisance ont favorisé ces « niches théologiques ».

Bien qu'aujourd'hui de plus en plus menacés, ces peuples archaïques sont les derniers dépositaires d'une sagesse qui nous fait cruellement défaut. Si certaines plantes encore à découvrir au cœur des forêts équatoriales recèlent les molécules à mêmes de guérir les cancers les plus graves ; les savoirs ancestraux des peuples qui habitent ces forêts, peuvent à n'en pas douter nous guérir du cancer qui ronge nos sociétés modernes.

Par nécessités vitales, ces peuples ont sût préserver sinon développer des aptitudes que nous avons nous-mêmes perdues ou oubliées au fil de nos progrès sociaux et technologiques. Autant de connaissances qu'il nous sera impératif de redécouvrir afin de reprendre le cours d'une évolution aux orientations nouvelles. En divergeant, des variétés et des espèces développent des capacités, des aptitudes et des propriétés qui leurs sont propres. Lesquelles, passé un certain temps, peuvent, par le biais de symbioses, inaugurer de nouvelles complexités. Les sociétés humaines elles-mêmes n'échappent pas à la règle.

1 Henri Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion*, P.U.F., coll. Quadrige, [1932] 1997, p. 48.

Enfin, les contraintes, les dangers immédiats, les menaces d'extermination ou les extinctions elles-mêmes exacerbent le sentiment d'urgence. Ils favorisent l'improvisation et la création. Toute forme de permissivité ou de confort excessif dilue la capacité créatrice. Ils sont autant de causes d'engourdissement cérébral et sociétal. L'évolution elle-même se nourrit essentiellement de contraintes, d'« erreurs » ou de « défauts ». Ils ne sont tels qu'au regard de la norme du moment. Ils deviendront, le cas échéant, autant d'occasions de nouveauté et de création ; d'évolution. Aussi, l'intelligence tempère les formes premières de l'instinct qui nous poussent à des réactions impulsives d'autoconservation. Par son pouvoir d'imagination et d'anticipation, l'esprit, à la suite des organismes, échafaude dans un souci d'efficacité, des solutions inédites par l'improvisation et l'oubli momentané des acquis, de l'histoire et de la tradition. Cette amnésie passagère laisse alors le champ libre à l'innovation, au progrès, à l'élan vital et, rétroactivement, à la conservation de l'espèce. Par une sorte de « résilience collective », la communauté intègre à ses mythes l'élément nouveau désormais facteur de création et d'évolution.

Quand aucune nécessité vitale ne pousse la tribu hors de sa routine, la magie, nous l'avons vu, verrouille de l'intérieur toute velléité de progrès, de changement ou d'innovation individuelle ou collective.

L'absence de concurrence entre tribus et sorciers voisins n'incite pas à la surenchère et à tout ce que l'esprit de compétition peut favoriser de découvertes, d'inventions et de dépassement de soi. L'absence de rivalité magique conduit petit à petit le sorcier, fort de son pouvoir et de ses certitudes, à figer ses connaissances et ses pratiques sans autres possibilités

d'évolution que la découverte empirique des faits naturels. Tout homme comme toute forme de vie tend naturellement vers la sécurité, la stabilité, la permanence de son état. La magie elle-même, par l'instauration de rituels, de coutumes, de tabous et de prières, tend à prémunir la société de tout ce qui est étranger, sinon étrange et surnaturel donc menaçant.

Ainsi, chaque tribu primitive a une tendance naturelle à s'enfermer dans un cercle d'habitudes et de traditions sécurisantes qui définissent ses frontières matérielles comme spirituelles. Seules les nécessités vitales, la traque du gibier, les luttes inter-tribales, les rigueurs du climat, les catastrophes naturelles, poussent chaque individu comme chaque communauté hors de leur zone de confort. Elles les enjoignent à relâcher leurs garde-fous et à se remettre en cause. Dès lors, ces contraintes sont autant d'occasions d'étendre plus loin les frontières de leurs connaissances matérielles comme spirituelles.

L'athéisme lui-même est de ces forces d'opposition aux systèmes religieux établis. À la fois force de proposition, de progrès et d'évolution, il a toujours été l'instrument d'une régénération et d'une perpétuelle renaissance du religieux. Les religions meurent, mais le Sentiment Religieux demeure. Parce qu'il est un phénomène inséparable de la vie elle-même et qu'il bénéficie des mêmes mutations et donc des mêmes évolutions.

3. LE BÛCHER ATHÉE

La fin d'une illusion

Ceux qui seraient tentés de taxer d'impiété l'œuvre de critique et d'analyse qui s'opère en ce moment feront bien de se souvenir que les premiers chrétiens eux-mêmes furent appelés athées par les conservateurs intransigeants des cultes traditionnels.

Marcel Hébert,
Le divin, expériences et hypothèses, 1907.

CRITIQUE DE LA MÉTHODE

On pourrait à juste titre reprocher à Michel Onfray son manque d'impartialité et d'objectivité dans la rédaction de son très fameux, très controversé, mais non moins pertinent et

nécessaire *Traité d'athéologie*¹. En effet, comment sereinement et objectivement s'en prendre à l'idée de Dieu défendue depuis vingt siècles par les plus grands monothéismes de l'histoire quand on a manifestement des comptes à régler avec la religion sur le plan personnel ? Car on sent bien, tout au long d'un ouvrage qui n'a de cesse de dénoncer les crimes, les absurdités et les archaïsmes des principaux monothéismes, sourdre une folle envie d'en découdre et de régler leur compte de manière définitive (bien que plus de quatre-vingts ouvrages ne semblent pas y suffire) aux prêtres salésiens de l'orphelinat de Giel. Nul ne guérit de son enfance ! Aussi, de ce travail nécessaire pointe un malentendu au sujet de l'athéisme tel qu'il est proposé et revendiqué par Michel Onfray en particulier. Car le travail du philosophe hédoniste relève avant tout d'un anticléricalisme plus que d'un véritable athéisme. Il est la dénonciation et la déconstruction en règle d'une certaine idée de Dieu – monothéiste, anthropomorphe et transcendante – et de l'asservissement physique et moral des masses aux religions qui s'en réclament. L'auteur du *Traité* dénonce, condamne, vilipende et vitupère, ridiculise parfois, toujours péremptoire. Pour autant, il oublie un peu trop facilement tout ce que les croyances et les religions ont apporté à l'édification de nos sociétés et de nos civilisations. Il oublie qu'elles ont été le plus souvent à l'origine des structures sociales et politiques. Qu'elles ont également été à l'origine des arts, des lettres et des sciences en même temps que les garantes d'une morale collective. Si pour Frans de Waal la morale est bien antérieure à

1 Grasset, 2005.

la religion, il admet que cette dernière s'est avérée incontournable pour consolider les liens des sociétés en expansion¹. Comme à son habitude, Michel Onfray juge avec empressement les erreurs du passé en oubliant un peu trop facilement qu'il le fait avec l'esprit, la conscience et la culture d'un homme du XXI^e siècle. Cette déconstruction est certes nécessaire, mais elle appelle après elle les bases d'une nouvelle métaphysique.

C'est ainsi que tout au long de son traité, comme dans la plupart de ses ouvrages, le philosophe nous incite à un retour au matérialisme. À cette philosophie hédoniste dont, à travers une œuvre déjà considérable, il nous dresse un inventaire complet des différentes variations et mises en pratique au quotidien. Je souscris à cette *physique de la métaphysique* qu'il propose. Même si, pour ma part, je verrais plutôt le mouvement à rebours. C'est-à-dire partant de notre relation physique au monde et pour la prolonger le plus loin possible, aux confins, s'il en est, de ses terminaisons métaphysiques. C'est d'ailleurs l'un des principaux enjeux de ce travail que de montrer que toute physique suppose *de facto* une métaphysique au sens littéral du terme. Une métaphysique dans ce qu'elle a de plus noble. C'est-à-dire qui s'inscrit presque naturellement dans la continuité et la logique des faits observés. Une métaphysique de l'immanence. Rien à voir avec cette métaphysique dénoncée par Michel Onfray et qui n'est rien d'autre qu'une théologie usée jusqu'à la corde.

Car si l'erreur de tous les grands monothéismes a été

1 Frans de Waal, *Le bonobo dieu et nous*, op. cit., p. 301.

d'opérer la séparation entre deux mondes (le visible et l'invisible) ; les aspects nouveaux de la matière progressivement mis au jour par les sciences depuis plus de deux siècles n'ont de cesse de nous convier à une réconciliation entre le Ciel et la Terre, le spirituel et le matériel, entre la foi et les faits. Autrement dit, entre les deux versants d'un seul et même phénomène englobant à la fois Créateur et Création : appelons-le la VIE.

LE NÉANT APPRIVOISÉ

Ce monde, le même pour tous, ni dieu ni homme ne l'a fait, mais il était toujours, il est et il sera, feu toujours vivant, s'allumant en mesure et s'éteignant en mesure.

Héraclite,
Fragments

Le fait est qu'à la lumière des plus récentes découvertes scientifiques en cosmologie ou en physique des particules, le monde ne semble pas avoir eu plus besoin de créateur, de démiurge, qu'il n'a encore aujourd'hui besoin d' « arrières-mondes » pour justifier de son existence et de son devenir. Nous savons déjà, depuis Démocrite et Leucippe, que la matière se suffit à elle-même. Qu'elle est pleine, riche d'un potentiel infini que les sciences ne finiront jamais de mettre au jour. Depuis près de vingt siècles, la plupart des grands monothéismes nous ont fait croire, profitant de l'ignorance et de la peur des masses, à la Création du monde. Or, il apparaît aujourd'hui avec toujours plus d'évidence que nous vivons

dans un monde tout entier consacré à la Création. Car en effet, chaque nouvelle découverte nous convainc un peu plus que la matière possède en elle toutes les réponses qu'il est permis d'espérer. C'est elle qui a jadis bercé notre inconscience, nous dit Teilhard de Chardin ; c'est elle qui nous portera jusqu'à Dieu. Dieu ou la Cause, le Principe, le Tout, l'Un, l'Incréé... qu'importe le nom que nous donnions au phénomène, à la Vie, à ce mouvement sans fin et sans fond dans l'espace et le temps, tout en étant l'un et l'autre. Ce même mouvement qui agite depuis toujours le moindre atome de matière, la moindre particule élémentaire et à l'origine de la plus subtile vibration quantique. Quelle que soit la nature du monde, quelle que soit sa « matérialité », sa consistance phénoménologique, son degré de réalité ou de crédibilité ; qu'il soit perçu par les uns comme réalité ultime ou par les autres comme illusion... toutes ces manières de décrire notre relation au phénomène et de le vivre n'ont en définitive pas plus d'importance que cela. Elles ne valent que pour tout un chacun et à titre individuel, personnel, intime. Elles ne sont que les différentes approches possibles d'un phénomène qui, *in fine*, se suffit amplement à lui-même et se situe au-delà de toute description, de toute justification ou validation métaphysique, scientifique, théologique ou psychologique. Seule la perception, fusse-t-elle celle d'un seul individu au sein de l'immensité cosmique, et quelle que soit la nature de cet être, suffit en elle-même à valider et à accréditer la chose perçue en lui conférant le statut de réalité sans objection possible. Immanence ou transcendance sont sans importance. Seule importe l'expérience d'une existence attestée par le seul témoignage des sens.

Là où mon sentiment diverge de celui de Michel Onfray,

c'est quand il s'en remet au néant pour délimiter, en « amont » comme en « aval », les « bornes » du réel et de l'existence. Or, c'est bien sur ce premier paralogisme que se sont appuyés les monothéismes de toutes les époques. Dès lors, et partant de cet axiome aussi vieux que le monde, comment tirer l'Être du néant si ce n'est par l'intercession d'une puissance (par définition divine, donc échappant à toute rationalité) extérieure et par là même, supérieure aux deux phénomènes ? De Mélissos (470 av. J.-C.) à Bergson (1859-1941), les philosophes ont été nombreux à démontrer, en seulement quelques mots, l'absurdité du concept. Mélissos par exemple, philosophe sceptique originaire de Samos et disciple de Parménide, nous dit au sujet de l'être et du néant : « Toujours était ce qui était, et toujours il sera. Car s'il résultait [l'être] d'une génération, avant cette génération, c'eût été nécessairement le néant. Si cela avait été alors le néant, en aucun cas rien n'aurait pu provenir du néant¹. » Simplicius rapporte aussi ces propos de Mélissos : « Si le néant est, peut-on parler de lui comme quelque chose qui est ? En revanche, si quelque chose est, ce quelque chose est soit engendré, soit éternel. » Enfin, Bergson nous dit que la question de savoir pourquoi quelque chose existe présuppose que la réalité remplit un vide ; que sans l'être il y aurait le néant ; qu'en droit il n'y aurait rien et qu'il faut alors expliquer pourquoi, en fait, il y a quelque chose. Et cette présupposition, conclue-t-il, est illusion pure, car l'idée de néant absolu a tout juste autant de signification que celle d'un carré rond. L'absence d'une chose

1 *Les Présocratiques*, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1988, pp. 308-309.

étant toujours la présence d'une autre¹.

LE MIRACLE SANS CESSÉ RENOUVELÉ DE LA MATIÈRE

*L'univers fait un mystère suffisant. Pourquoi faudrait-il
en inventer un autre ?*

André Comte-Sponville,
L'Esprit de l'athéisme.

Pour qui s'est déjà penché sur les infinies possibilités de la matière, sur le plan cosmologique, stellaire, géologique, biologique, neuronal ou quantique, point n'est besoin de s'en remettre au fantastique, au merveilleux ou au divin pour ouvrir des horizons à notre désespoir maladif. Les protons, les neutrons, les électrons, les photons, les quarks et les neutrinos ; de même les muons, les pions, les kaons, les mésons, leptons, gluons, bosons et autres hadrons sont autant de variations infinies sur le thème de la particule et du quantum d'énergie. Les rayonnements alpha, bêta ou gamma ; depuis l'ultraviolet jusqu'à l'infrarouge ; les champs électromagnétiques, la gravitation, la vitesse de la lumière et toutes les infinies combinaisons possibles entre tous ces phénomènes physiques ; le tout joint à ces quantités infinies de temps, d'espace et de matière perpétuellement recomposables, rendent de fait caducs et obsolètes tous les monothéismes, du moins sous la forme qui

1 Henri Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion*, op. cit., p. 266.

est encore la leur aujourd'hui.

Le monothéisme est paradoxalement la plus primitive des religions. Au fur et à mesure de la complexification des sociétés humaines, la divinité s'est au contraire de plus en plus simplifiée, concrétisée, personnalisée. Au fil des progrès humains et sociaux ; de l'émancipation de la personne et de la conscience individuelle, la notion de Dieu, dans les proportions qui sont les siennes, s'est elle-même de plus en plus personnalisée, individualisée au point de devenir homme lui-même. Le monothéisme est la plus basique car la plus réductrice de toutes les différentes manières d'aborder le monde, d'appréhender la vie et d'envisager la place de l'homme au sein du réel. Il est la plus contre nature des approches métaphysiques car il discrédite ce par quoi il trouve sa justification : le monde, le réel, la matière, la sensation, le corps... Car quelles seraient la pertinence et la légitimité de Dieu sans le monde ou le phénomène pour en attester la présence ? Dieu n'est pas mort ! Bien au contraire. Et si toute mort n'est jamais que transition et métamorphose, alors Dieu ne fait chaque jour que se transformer, s'incarner, se dévoiler et en définitive se révéler chaque jour davantage sous le microscope du chercheur, sous le pinceau ou l'archer de l'artiste, sous la plume du poète ou l'outil de l'ouvrier. Car si aucune divinité n'a jamais été créatrice d'un monde qui s'est toujours suffi à lui-même, il n'en demeure pas moins qu'elle est toujours présente, de la manière la plus tangible et corporelle qui soit, au cœur de la matière, chaque fois que celle-ci fait montre de création. L'hindouisme nous dit que création et créateur sont indissociable. L'un n'existe pas sans l'autre. Les deux phénomènes sont concomitants et

interdépendants. Car il n'est en définitive de créateur que dans le seul temps où il y a création. Ce, de la même manière qu'il n'y a de musicien que lorsqu'il y a musique.

Dans *La sagesse tragique*, Michel Onfray écrit : « La première certitude issue de la nouvelle cosmologie nietzschéenne est que la Volonté de puissance est Tout, donc que Dieu n'est pas. [...] Nietzsche invite à une synthèse des volontés débarrassées de Dieu et de ses formes¹. » Il nous dit plus loin que la volonté nietzschéenne est pure immanence. Dès lors, pourquoi théisme et immanence seraient-ils contradictoires ? C'est avoir une vision bien étroite de ce que pourrait être Dieu ou de ce qu'est l'immanence. Qu'est-ce que la Volonté de puissance nietzschéenne sinon un autre visage de Dieu, ce noyau dur du monde ; ce *cœur de la matière* comme le nomme Teilhard de Chardin ?

Le matérialisme de Michel Onfray, bien que modéré et structuré par une éthique hédoniste clairement définie et exposée, reste, quoique qu'il s'en défende, à la limite du nihilisme. Il suppose l'existence de tout un chacun bornée en « amont » comme en « aval » par un néant qui campe de fait toute existence individuelle à la limite de l'absurdité et de la farce métaphysique. De là à lui conférer le statut d'inutilité, il n'y a qu'un pas que certains n'hésiteront pas à franchir. Or, si nos personnalités, nos individualités ne sont que des épiphénomènes liés à l'apparition furtive de nos corps au sein du réel, il n'en demeure pas moins que ces corps eux-mêmes sont inséparables de cette matière une et indivisible, riche de

1 Michel Onfray, *La sagesse tragique*, LGF, 2006, p. 57.

potentialités insoupçonnées et infinies. Dès lors, tout n'est-il pas permis en terme d'espoir ? Tout ne devient-il pas possible ? Depuis l'atomisme démocritéen en passant par l'héliocentrisme galiléen, la gravitation newtonienne et la relativité einsteinienne, la science n'a jamais cessé de démontrer le miracle sans cesse renouvelé de la matière.

Les miracles ne contredisent pas les lois de la nature. Ils contredisent seulement nos représentations actuelles de ces lois.

Saint Augustin.

En effet, point n'est besoin de s'en remettre aux « arrières-mondes » et à la transcendance pour croire en l'existence de l'âme, en la métempsychose, en la télépathie, la lévitation ou dans tous les différents pouvoirs yogiques ou chamaniques. *Idem* pour les guérisons dites « miraculeuses » parce que hétérodoxes au regard de la médecine « légale ». Quelle différence entre voyance, médiumnité et intuition si ce n'est une différence de degré, et non pas de nature ? Quelle différence encore entre le simple effet placebo, la somatisation, la poussée d'adrénaline, l'accélération des pulsations cardiaques, le rêve, le délire mystique du schizophrène ou l'apparition des stigmates sur le corps du zélateur ? Aucune, car tous ces phénomènes ne sont que les différentes vibrations d'un corps, d'une chair et d'une matière aux propriétés infinies.

La société, le monde même dans lequel nous vivons imposent des révolutions, des apocalypses, des extinctions et des renaissances ; des mutations aussi. Elles sont toutes autant de ferments nécessaires à la poursuite du phénomène vivant.

Or, les idées, les concepts, se doivent eux aussi de faire périodiquement peau neuve. Emerson nous dit que la corruption de l'homme entraîne une corruption du langage. Il nous faut aussi des séismes et des cataclysmes idéologiques pour secouer les plus lourdes théories et les décharger de toutes les scories accumulées au long des millénaires et des habitudes sociales. Il nous faut sans plus tarder réinventer Dieu tout en renouvelant notre regard sur le monde et la vie. Ne garder de nos histoires religieuses que la substantifique moelle. La part la plus intuitive et instinctive – originelle en somme – des différents concepts que nous avons de manière malade et compulsive érigés en dogmes et en morales pour des finalités autant pratiques qu'hégémoniques. Nous avons fini par négliger et délaisser le sentiment religieux au profit des différentes formes du culte, de la liturgie et du sacerdoce et pour enfin ne plus nous attacher qu'aux formes en oubliant le fond.

Tout au long de l'histoire de l'humanité et sous toutes les latitudes, nous avons revêtu les infinies possibilités de la matière de toutes les formes de nos vies sociales. Nos langues, nos habitudes, nos gestes quotidiens, nos traditions, nos célébrations, nos peurs, nos anecdotes, mythes et légendes ont finis de constituer les parures et les structures mêmes de toutes les religions du monde.

Les forces de la nature, ses mystères et les infinies possibilités de la matière inerte comme vivante se sont figées à travers les formes et langages humains. De cette glaise primordiale nous avons pétri des dieux parlant, ordonnant, créant, punissant et pardonnant mais aux pouvoirs infinis. Nous avons de la sorte fantasmé les forces en contrepoint des

faiblesses qui étaient les nôtres. Démunis que nous étions ; abandonnés dans l'existence sans autre recours que de nous inventer des puissances protectrices à même de nous faire oublier l'absurdité apparente du monde.

Une métaphysique plutôt qu'une religion ; un éthique plutôt qu'une morale ; une pratique plutôt qu'une ascèse, telle est la seule trinité à même de faire évoluer notre rapport au monde et à la vie. Autant de termes qui renferment l'idée d'un mouvement, d'une progression et d'une perpétuelle métamorphose en regard d'une réalité vivante et d'une perception d'icelle sans cesse à réinventer. Enfin et définitivement quitter les fixismes des secondes pour la dynamique des premières. Quitter enfin les obscurantismes théologiques d'époques révolues où l'ignorance, la peur, la barbarie et les conquêtes justifiaient toutes les formes de théocraties qui elles-mêmes s'en nourrissaient. Quand aujourd'hui la science n'attend plus qu'une métaphysique moderne à même de guider ses pas sinon contribuer à trouver l'équilibre qui parfois lui manque. Une métaphysique riche d'une éthique et d'une pratique à même de pacifier enfin notre relation au monde, à la matière, à l'autre comme à notre propre corps. En somme, une métaphysique dite « des Lumières » propre à chasser définitivement les ombres de l'ignorance et de la peur.

Après la tempête athée, après le déluge techno-scientiste, après la sécheresse nihiliste, hâtons-nous de semer les germes d'une nouvelle récolte. Profitons de l'humus généré par les monothéismes en décomposition. Prodiguons sans plus tarder les ferments d'un monde à venir avant que le chiendent obscurantiste finisse d'épuiser et d'étouffer la Terre.

MÉTAPHYSIQUE DE LA CACOPHONIE

*En attendant, dans les ténèbres épaisses, des lueurs
annonciatrices d'une plus grande lumière ne manquent pas-
[...]*

Ralph Waldo Emerson,
La Nature.

Je ne suis pas un fervent adepte des arts divinatoires. Cependant, rien ne me met plus en colère quand j'entends les sceptiques systématiques remettre en cause les faits par le simple argument – soi-disant irréfutable – que ceux-ci n'ont jamais pu être « scientifiquement prouvés ». Le mot est lâché. Ce mot grandiose, ce mot sur quoi aujourd'hui tout repose et obtient de fait une légitimité à laquelle rien ne s'oppose. Ce, compte tenu du crédit incroyable que les sciences ont accumulé depuis plus d'un siècle (pour faire court) en terme de démonstration de force. Les convictions sont des cachots, nous dit Nietzsche à propos de l'homme de foi. Le scientifique, en tant qu'homme de conviction ne fait pas exception.

Les prêtres de la matière ont irrémédiablement pris le pouvoir en lieu et place de ceux de l'esprit. Depuis la découverte de l'électricité, du moteur à explosion, du télégraphe et jusqu'à celle de la radioactivité et de la fission de l'atome, les sciences, dans les différents domaines des technologies, de la médecine, de l'industrie, des transports ou des communications, n'ont eu de cesse de rallier à leur cause un nombre incalculable de fidèles. Le « scientifiquement prouvé » est devenu l'extrême onction dont plus rien ne peut aujourd'hui se passer s'il veut conquérir les masses et les

marchés. La validation par les faits, autrement dit par la perception du plus grand nombre, est la seule forme de bénédiction et de reconnaissance sociale sinon universelle possible. Et ce, dans quelque domaine que ce soit. Toute validation scientifique repose sur la reproduction du phénomène observé et sa saisie par les instruments de mesure dont la science dispose. Ce qui réduit d'emblée l'éventail des phénomènes mesurables. Mais ces mêmes instruments de mesure, en quoi ou par quoi sont-ils eux-mêmes accrédités et validés si ce n'est par la conscience de tout un chacun ? Les calculs eux-mêmes ne sont pas tout. Ils ne disent pas tout, et comme l'a écrit Nietzsche et Rousseau avant lui, on ne peut mesurer ou comprendre ce qu'est la musique ; pas plus la résumer à la seule succession des notes qui la composent. Tout n'est qu'interprétation par définition subjective. Et quand bien même le plus grand nombre validerait « scientifiquement » tel ou tel phénomène, ce ne serait là qu'une moyenne objective extraite de faits intrinsèquement subjectifs. Les sciences ne sont qu'un langage comme un autre. Un système d'encodage, de cryptage ; une signalétique consensuelle adoptée par la plus large majorité à l'instar d'une langue ou de la transcription musicale.

Au-delà du signe déborde l'interprétation et/ou la signification. Que celle-ci soit scientifique, musicale, plus largement artistique ou simplement personnelle. Tout n'est, en définitive, qu'une histoire de sensations, de points de vue personnels, d'interprétations, d'échanges et de consensus. Avant tout et après tout, il n'y a que les faits dans leur plus simple appareil ; celui de l'expérience vécue. Tout le reste n'est que spéculation, agitation et cacophonie. À n'importe quel

phénomène physique on peut superposer une unité de mesure, mais ce ne sera là qu'ajouter un second phénomène proportionné au premier sans plus aborder celui-ci dans sa vérité intrinsèque s'il en est.

Aussi, les sciences n'ont pas davantage vocation à la vérité sous prétexte qu'elles reproduisent le phénomène autant de fois qu'elles le désirent. À l'instar du musicien, elles ne font que rejouer une partition. Elles « interprètent ». De même le jardinier qui récolte les graines, analyse les différentes phases de la germination et en vient à reproduire dans son potager un phénomène naturel à l'origine. En a-t-il pour autant obtenu une quelconque explication ? A-t-il saisi toutes les subtilités d'un phénomène qui dépasse de très loin nos capacités d'observation ? En a-t-il, pour autant qu'il a pu reproduire le phénomène de la vie, extrait une vérité première et dernière ? Schopenhauer déjà, dans *Le monde comme volonté et comme représentation*, ne le dit pas autrement : « Le naturalisme ou la physique pure, ne sera donc jamais une explication suffisante ; on pourrait le comparer à un calcul dont on ne trouve jamais le dernier terme. [...] plus les progrès de la physique seront grands, plus vivement ils feront sentir le besoin d'une métaphysique¹. »

Aussi, les incessants progrès de la science et de la technologie ne discréditent en aucune manière tout ce qui relève jusqu'à présent du fantastique, du surnaturel, de l'irrationnel, des arts divinatoires et autres sciences occultes. Il n'y a pas de « phénomènes surnaturels » en soi. Et c'est bien,

1 Arthur Schopenhauer, *Le monde comme volonté et comme représentation*, PUF, 1998 [1966], p. 872.

nous l'avons vu, ce qu'ont compris les sociétés primitives. Il n'est que des faits naturels. Autrement dit un éventail infini de phénomènes dont la réalité, en tant que manifestation, est irréfutable. Ceci à partir du moment où le phénomène est accrédité, validé par une conscience.

Toute chose, tout phénomène connu existe indépendamment du nombre de témoins ou de sa propre nature. Il n'y a que des faits, à terme explicables et pourquoi pas reproductibles par une science qui ne dispose pas encore des outils conceptuels ou matériels à même de les saisir dans leur intégralité. En son temps, la pierre de magnésie suscitait autant d'interrogations qu'aujourd'hui la télékinésie, la métempsychose, la lévitation, la voyance ou tout autre phénomène occulte pour les uns, irrationnel pour les autres.

Nous ne pouvons juger de ce qui est réel et de ce qui ne l'est pas. Nous faisons nous-mêmes partie de ce décor et de ces corps qui nous entourent et nous prolongent au plus loin que nous puissions percevoir dans l'espace, le temps, la mémoire et l'imagination. Le fait est que le monde existe puisque j'en ai conscience. Le phénomène, quelle qu'en soit la nature intime, a bien lieu ici et maintenant, pour toi et pour moi. Ne sont-ce pas, avant tout et après tout, les seuls éléments d'accréditation d'une réalité que sont l'unité de lieu, de temps et l'unité de conscience : cette expérience de la réalité par elle-même ? Quelle que soit la manière dont on puisse la déterminer, toute réalité n'a de valeur que pour soi et pour soi seul. *L'homme est la mesure de toute chose* déclare Protagoras. Telles les choses me paraissent, telles elles sont pour moi ; telles elles te paraissent, telles elles sont pour toi. Le consentement mutuel, la validation par autrui ne sont que moyennes approximatives

et consensus ; échange d'expériences toujours subjectives parce que l'objectivité absolue est la seule chose impossible. Elle est un non sens tout comme l'idée de néant dont elle participe ou qu'elle contribue à entretenir. Attendu que pour considérer la réalité d'un point de vue totalement objectif, il faudrait que ce point de vue se trouve hors de la réalité, donc hors de toute existence. Comment dès lors pourrions-nous jamais prétendre considérer tout phénomène d'un point de vue absolument extérieur sinon depuis le néant lui-même ? Dieu lui-même ne le pourrait pas. Comme le dit Schopenhauer, c'est le *sujet* qui connaît, partout où il y a connaissance. Il est donc impossible que le *sujet* se connaisse jamais lui-même.

Tout comme la notion de durée est fondamentalement subjective, la notion de matière ne l'est pas moins. Une fraise n'aura jamais la même saveur suivant que c'est moi qui la déguste ou un autre. Les sucres et les jus qu'elle exprime, toutes les plus subtiles et infinies variations sur les thèmes de la couleur, de la saveur et du parfum concentrées au cœur du fruit ne seront jamais fondamentalement différents, compte tenu de nos proximités physiologiques. Pour autant, l'interprétation toute subjective de ces sensations sera quant à elle unique de par cette vie singulière qui, *in fine*, contribuera à donner cette ultime et unique saveur au fruit que je déguste.

À partir de cette étroite brèche décelée au sein de l'édifice apparemment compact de nos certitudes scientifiques, tout devient possible. L'avenir s'ouvre sur des horizons jusque-là insoupçonnés. Attendu que nous vivons au sein d'un univers apparemment sans fin dont le point d'origine était, il y a quelque 13,7 milliards d'années, pas plus gros qu'un seul atome d'hydrogène ; quand on sait que ce point primitif

renfermait à lui seul toute la matière visible et invisible qui fait aujourd'hui le cosmos ; que certaines étoiles à neutron renferment une matière dont un grain représente à lui seul la masse d'un de nos plus gros pétrolier géant ; quand on sait que la même quantité de matière pourrait aussi bien se transformer en or ou en plomb du fait d'une simple réorganisation de la structure de ses atomes ; que les hommes ou les étoiles sont fait des mêmes éléments primordiaux ; quand on sait enfin la durée, l'espace et la quantité de mondes infinie que renferme ce même univers, comment ne pas envisager un seul instant que toute cette magie ne puisse pas un tant soit peu échapper à notre si ridicule perception et dépasser les étroites frontières de notre imagination ? Comment ne pas comprendre qu'au vu du plus improbable et du plus indicible miracle, tous les autres miracles potentiellement inscrits en lui deviennent dès lors possibles ? Comment rester à ce point aveugle face à l'évidence ? Qui peut le plus peut le moins. Comment ne pas comprendre que la vie est ce « plus » qu'aucun dieu n'aurait jamais eu l'audace d'imaginer et qu'aucun cerveau ne pourra jamais appréhender ?

Le big bang à lui seul, au regard du peu que nous en connaissons encore aujourd'hui, nous enseigne les infinies possibilités de la matière. Tout est possible parce que l'existence elle-même a été rendue possible. Il y a tant à attendre et à espérer de l'existence et plus largement de la vie parce que la vie est justement tout. Parce qu'elle n'est pas l'étape intermédiaire entre le néant et le « Ciel » ; parce qu'elle n'est pas une demi-mesure ; mais qu'elle est au contraire la mesure de toute chose pour paraphraser Protagoras. La vie est à la fois l'origine et la toute fin du phénomène.

Combien de gens forts de leurs petites certitudes affirment sans plus d'hésitation croire en la réincarnation et ne pas croire aux vertus de la prière ; ou bien encore ne croire ni dans l'une ni dans les autres, mais être tout disposés à apporter le plus grand crédit aux sorciers, magnétiseurs et autres chamans des temps modernes. Or, pour qui s'est un tant soit peu penché sur les origines physiques du monde et sur les déjà fantastiques propriétés connues de la matière primordiale, force est d'admettre que tous ces phénomènes ; « arts divinatoires » et autres « sciences occultes », ne sont que les différentes possibilités et applications d'une matière et d'une vie qui peut tout. Et si nombre de charlatans et de voleurs sont inévitablement présents au sein de ces différentes chapelles, ils ne sont pas moins nombreux au sein des plus rationnelles et scientifiques de nos vénérables institutions comme des plus orthodoxes de nos religions. On peut être cardinal ou prix Nobel et n'en pas moins demeurer un parfait imbécile, imposteur, conservateur, réactionnaire, intégriste et obscurantiste aux mœurs plus que douteuses...

Charlatanisme les séances vaudou du Bénin ? Calembredaines toutes les figures du chamanisme à travers les différentes peuplades primitives de l'histoire ? Billevesées, les innombrables mortifications yogiques pratiquées depuis des millénaires par les *sâdhus* indiens ? Inepties ou impostures les innombrables cas d'expériences aux frontières de la mort, les sorties hors du corps, les scarifications des mystiques, les visions de Thérèse de Bernadette ou les apparitions mariales de Lourdes ou de Fatima ? Mystifications les cas de possession, de régression, d'autocombustion humaine ou d'apparition ? Supercherie la radiesthésie, la télékinésie, les guérisons

miraculeuses et autres lévitations ? Si les synonymes viennent progressivement à manquer, les cas, eux, sont pléthore à travers les âges et sur tous les continents. Et tout ça pour quel frauduleux commerce ; pour quel illicite profit ? De quel sombre projet mercantile pourrait être accusé le moine tibétain, l'anachorète ou l'ermite isolé en pleine montagne à l'écart de tout circuit touristique ? Fraude enfin, le cas de Prahlad Jani, cet ascète indien environ âgé de 88 ans qui, depuis l'âge de huit ans, se passerait dit-on, de boire et de manger en puisant son énergie vitale du soleil ? Quand on sait « scientifiquement » qu'un être humain peut au mieux se passer de boire pendant une dizaine de jours tout au plus, et se priver de toute alimentation entre quarante et soixante jours ; quand on sait que de telles privations ne sont pas sans entraîner de graves séquelles sur le plan métabolique et physiologique, comment ne pas s'interroger sur ce cas d'inédie ?

Prahlad Jani s'est prêté à l'observation scientifique et donc rigoureuse de l'*Organisation de Recherche et de Développement* du Ministère de la défense indien (D.R.D.O.) pendant quinze jours. Filmé nuit et jour sans interruption, l'ascète ne s'est pas plus nourri qu'il n'est allé une seule fois aux toilettes. Bien que suivi par trente médecins et un neurologue durant ces quinze jours, le mystère reste entier. « Je n'ai pas renoncé à l'eau et à la nourriture, je n'en ressens plus le besoin » déclare-t-il en dehors de ses méditations dont il use pour capter l'énergie nécessaire à sa survie.

Plus proches de nous enfin, les cas d'inédie tels que vécus par Anne-Catherine Emerich, Thérèse Neumann, Marie-Julie Jahenny, Padre Pio ou Marthe Robin. Fadaises, duperies, tromperies, mensonges ou falsifications encore et toujours ?

Si d'aucuns de nos plus éminents rationalistes et cartésiens ne manqueront pas de mettre au crédit de la somatisation et du pouvoir de l'esprit sur le corps tous ces « mystères », quelle importance ! Bien sûr qu'il n'y aura jamais de mystère en tant que tel ! Bien sûr que tout aura toujours un fondement, une cause matérielle et que le seul néant d'où on puisse tirer les faits est celui, bien réel, de notre entendement et de nos actuelles connaissances. Mais les faits sont là et ils disent à eux seuls les infinis pouvoir de la matière, de la chair, du corps et de l'esprit dans leur perpétuelle interaction. Ils disent toutes les promesses d'un monde qui nous inquiète et nous effraie parfois parce qu'il nous contraint à abandonner la plupart de nos certitudes ; l'ombre pour la proie ; l'avoir pour l'Être.

Certains enfin ne manqueront pas de mettre en avant le fait que, pour nombre de *sadis* indiens, l'usage des stupéfiants tels que le chanvre est pour une large part responsable de leurs états seconds et de leurs hallucinations. Mais la question depuis longtemps demeure, à savoir : est-ce la drogue qui est directement responsable de la dite hallucination, ou n'a-t-elle qu'un rôle de neutraliseur de l'activité cérébrale ? Inhibition qui, *de facto*, permettrait à la conscience d'accéder à une autre vision ou perception de la réalité, depuis un autre point de vue, ni plus ni moins réel que le précédent. La question est la même concernant les psychopathologies de type hallucinatoire telles que les schizophrénies. Les visions du schizophrène sont-elles engendrées par le fonctionnement cérébral défectueux ou permises par ce même dysfonctionnement ? Notre culture scientifique occidentale nous a depuis longtemps habitués à considérer les faits suivant une succession rigoureusement établies entre « cause » et « effet ». Mais cette succession peut

dans certains cas facilement être inversée et n'en pas moins conserver toute sa pertinence. Seules les interprétations et les conclusions seront dès lors différentes. Or, ce sont ces dernières qui conditionnent notre rapport au monde et à la vie. Et c'est bien là que résident nombre de méprises, de divergences, de malentendus et d'erreurs parfois lourdes de conséquences. C'est toujours eu égard aux éléments physiques dont nous disposons que nous érigeons des lois de causalité données et acceptées comme définitives. Mais ces théories sur lesquelles reposent nombre de nos certitudes sont autant d'axiomes que la découverte d'un élément nouveau peut à tout moment renverser. De même que la mule attelée à la meule s'imagine progresser en ligne droite du seul fait de ses œillères ; l'homme ainsi attelé à la science n'en est pas moins trompé par sa perception incomplète des faits observés.

Pour nos plus lointains ancêtres, le divin se résumait à ce qu'aujourd'hui nous qualifions encore d'*ésotérisme*, d'*irrationnel* ou de *suraturel*. Au cours des millénaires, les cultes, les textes et les rituels sont venu grossir et déformer ce qui n'était à l'origine que simples superstitions. Comme la neige grossit l'apparence de la plus frêle branche ou les concrétions l'épave depuis trop longtemps engloutie.

De tous temps, notre rapport au fantastique, au surnaturel, au divin sous toutes ses formes a toujours été le prolongement de notre rapport au monde, à la réalité, à la matière. La transcendance sous tous ses aspects a toujours été la continuation naturelle et à la fois surnaturelle des formes dernières de notre perception. « Naturelle » dans son mouvement même et dans la démarche intellectuelle qui prolongeait, par l'imagination, le mythe, le conte ou la fable,

toutes les formes de divination ; l'absence de réponses à nos sens et à nos interrogations. « Surnaturelle » de par l'absence apparente de lien causal entre les faits ordinaires et ceux qualifiés de « merveilleux », de « miraculeux » et donc d'extraordinaires. Ceux d'une nature dont les mécanismes étaient et sont encore aujourd'hui largement dissimulés à notre perception et à notre compréhension. Toute transcendance n'est qu'une immanence qui nous est encore dissimulée.

Certains philosophes de l'Antiquité comme Démocrite (vers 460 av. J.-C.- 370 av. J.-C.) ont clairement défini le processus de théogenèse qui a conduit à l'édification primitive de tout le panthéon gréco-romain. La volonté de puissance, le pouvoir sur les masses et les sociétés humaines en perpétuelle expansion ont progressivement accompli leur œuvre de détournement et de corruption à l'endroit des légitimes interrogations des hommes. Les interprétations primitives des faits naturels encore incompris se sont progressivement enrichies de toutes les extrapolations, fables et mythes que le développement des sociétés, des langues et de la communication ont favorisés et encouragés. Au même titre que n'importe quel virus, la contamination par les idées s'est trouvée accentuée par les densités de populations, les échanges, les guerres de conquête, le commerce et le développement de l'écriture. Autant de terrains favorables et d'« organismes » à même d'entretenir et de développer certaines idées plus résistantes que d'autres. Des idées et des croyances à terme susceptibles d'influer sur les mouvements mêmes du corps social qui les abrite. D'aucuns y virent la possibilité d'asseoir leur puissance et leur domination à l'endroit des autres. Profitant ainsi de l'ignorance et de la peur des masses, ils ont de la sorte développé des systèmes

religieux et juridiques à même d'assurer, *ad vitam aeternam*, leur sécurité, leur fortune tout en donnant libre cours à leur mégalomanie.

Comme les virus font aujourd'hui la fortune des laboratoires grâce à la vente des vaccins ; les dieux courroucés ont fait la puissance et la richesse des prêtres qui les imposèrent en même temps que les prières et les actes de contrition, seuls remèdes à même d'apaiser leur colère.

L'origine des dieux n'est pas à chercher ailleurs que dans l'absence de réponses logiques, cohérentes et rationnelles face à une existence qui a toujours laissé l'humanité perplexe.

Aussi est-il temps aujourd'hui d'entrer dans l'âge adulte d'une spiritualité enfin débarrassée de toutes ces images d'Épinal. Lesquelles désormais, et à travers nombre de civilisations, n'ont de cesse de parasiter, polluer, vicier, corrompre et empêcher toute véritable communication entre les peuples. Freinant toujours plus leur progression vers une concorde tant espérée.

Au total, si Dieu existe, tout est bien ; si les choses vont au hasard, ne te laisse pas aller, toi aussi, au hasard.

Marc Aurèle,
Pensées.

La question de savoir si Dieu existe ou non ; s'il est ou non à l'origine du monde est-elle à ce point fondamentale ? En quoi nos vies seraient-elles à ce point différentes de par l'attestation de la présence d'un dieu à l'origine de toute chose ? De la même manière que la « réponse » scientifique du big-bang n'a

pas foncièrement bouleversé nos existences, une semblable réponse « théologique » ne serait qu'une étape supplémentaire franchie au sein de l'infinie chaîne des causalités, même spirituelles. Dieu, oui, mais après ? Ou plutôt, avant. Et puis d'autres questions feraient inmanquablement suite à cette première réponse : quelle serait la nature de cette divinité ? Quelle en serait la meilleure description ; la plus véridique approche ? Quelles intentions l'animeraient ? Quelle serait son origine ? Autant de questions qui continueraient, comme par le passé, de tourmenter l'humaine nature, comme elles continueraient, *a fortiori*, d'y entretenir autant de luttes de pouvoir, de dissensions, de haines, de certitudes, de violences, de peurs et de génocides. Tous les actes les plus noirs déjà perpétrés par l'hypothétique présence de Dieu en seraient d'autant accrus une fois établie la preuve de son existence. Rien ne serait changé ! Tout ne serait qu'amplifié, exacerbé, démesuré à l'extrême limite de la barbarie et de l'horreur. La crainte de cette puissance divine avérée serait pire que la crainte face à la perspective de n'importe quel autre cataclysme naturel. Tout homme « normal » se renierait cent fois plutôt que de prendre le risque d'un châtement éternel. Aussi, la crainte d'un dieu révélé ferait commettre par le plus simple des hommes, les pires actes de dénonciation, de haine, d'extermination et de mise au ban de la société dans le seul but de s'accorder les faveurs du Ciel. Ainsi, du meilleur des dieux possible, les hommes, de par leur seule terreur au regard de ce qu'ils pourraient encourir pour leurs faiblesses, auraient tôt fait d'en faire le pire des démons. Plus que l'ignorance, la peur est le terrain le plus propice au développement de la haine et de l'horreur. L'histoire des religions à elle seule n'en a-t-elle pas

fait à maintes reprises la plus sanglante démonstration ?

LA RELIGION DE L'HOMME

Jusqu'au siècle des Lumières, les religions ont longtemps apporté à l'humanité encore démunie face aux mystères de la matière et de la vie, les réponses qu'elle espérait en même temps qu'une forme d'espoir face à une inextinguible soif de transcendance et de sens. Le chaman a longtemps été le guérisseur, l'homme-médecine ; tout comme le sorcier ou le rebouteux sous nos contrées. Ce n'est pas par hasard non plus si les grands médecins, physiciens et mathématiciens de l'Antiquité étaient aussi les grands penseurs et philosophes de leur temps. Autant d'occasions pour le spirituel de s'assurer une forme de pouvoir temporel. Avec les succès grandissants des sciences et de la médecine, il ne restait plus aux grands courants religieux, dépossédés de ces deux puissants magistères, qu'à réparer et préparer les âmes pour le Jugement Dernier. Seul domaine que les sciences encore naissantes, n'étaient semble-t-il pas prêtes de leurs ravir. Mais c'était sans compter sur la prochaine naissance des sciences de l'esprit, de la psychanalyse et de la psychiatrie, à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle.

Aujourd'hui, et même si elle est encore très incomplète (peut-être le sera-t-elle toujours), notre perception de la « réalité » s'est progressivement transformée sous le regard des sciences. Dieu lui-même, depuis le siècle des Lumières a changé de dimension et de plan d'« existence ». En même temps que notre perception, il s'est comme ramifié et subdivisé. Loin d'avoir été évacué de nos préoccupations et

sans que nous nous en doutions encore, il y a peut-être gagné en consistance et en évidence.

Si le rôle premier d'une religion est de *relier* les hommes entre eux ; l'union des sciences et de la spiritualité, dans leurs plus larges dimensions, ne sera-t-elle pas l'inébranlable socle de la religion ou de la mystique de demain ? Les sciences apporteraient aux religions la dimension matérielle (cosmique) qui leur fait si cruellement défaut. Elles leur permettraient de consacrer et de spiritualiser une matière trop longtemps dédaignée, voire méprisée. Les religions, quant à elles, dans leurs aspects les plus spirituels, apporteraient aux sciences autant de sens et de directions nouvelles, elles aussi dédaignées parce qu'inaptes à l'expérimentation. Les unes, en remontant progressivement par l'observation jusqu'aux plus lointaines origines de la matière ; les autres, par quelque effort et tension intérieure, jusqu'aux origines de l'esprit ; ne trouveraient-elles pas, sous un même principe, mi-matériel, mi-spirituel, l'Être et l'Existence depuis toujours confondues parce qu'indifférenciées au sein d'un seul et même Phénomène : la Vie ?

De la même manière que passé un certain degré de socialisation, les différentes formes de chamanismes et d'animismes sont devenues inadaptées aux sociétés qui étaient en train de se former ; les formes contemporaines de religion ne sont-elles pas aussi poussées à se transformer et à se convertir eu égard aux profondes mutations qui touchent le monde aujourd'hui ? Au risque de ne plus alimenter qu'une « science des religions » pour quelques élites universitaires, il faudra, si ils veulent survivre, que les grands mouvements religieux de notre planète se fassent progressivement, mais non moins rapidement *religions des sciences*. Dès lors, ces deux

formes de connaissance et de compréhension du monde ne deviendraient-elles pas l'une pour l'autre une formidable source d'enrichissement mutuel ?

Pendant très longtemps, et jusqu'au siècle des Lumières, les croyances et les religions ont simultanément garanti la structure sociale et la hiérarchie des pouvoirs au sein des différentes nations humaines. Dispensatrices des formes les plus élémentaires de morale, elles détenaient également la plupart des savoirs dont seuls les sorciers, les chamans ou les hommes d'église assuraient la conservation et la transmission.

Les hommes n'eurent point d'abord d'autres Rois que les Dieux, ni d'autre Gouvernement que le Théocratique.

Jean-Jacques Rousseau,
Du Contrat social.

Autant dire que jusqu'à la fin du XIX^e siècle, la monarchie, forme jusque-là la plus répandue de gouvernement, a toujours été inféodée au pouvoir religieux. Plus loin encore dans le passé, les premiers groupes humains ; les clans ou les tribus comme les plus vastes civilisations ne tenaient leur puissance que des dieux, et surtout du pouvoir de persuasion de leurs intercesseurs. Les plus modestes victoires comme les plus vastes conquêtes n'étaient que pour asseoir une puissance religieuse et spirituelle bien plus que temporelle. Du moins, les conquêtes militaires y trouvaient-elles le plus souvent leur justification que les prêtres n'avaient aucun mal à encourager et à bénir.

Depuis la chute de l'Empire romain au VI^e siècle, et

jusqu'au siècle des Lumières, pour ne parler que de l'Europe et de l'Occident, les grands courants religieux ont de manière générale étendu leur domination spirituelle et temporelle sur toute la surface de la Terre. La conquête des âmes justifiait celle des territoires. Mais elle allait bientôt atteindre ses dernières limites géographiques avec la découverte du Nouveau Monde. Pendant ce temps, les « semis » de la morale religieuse déposés au cœur de chaque foyer et de chaque homme purent germer, se développer et se fortifier en toute quiétude. La *Religion de l'Homme*, comme l'appelle Rousseau, était certes encore bornée à la seule structure familiale, mais elle grandissait. Enfin, les derniers relents de colonisation et les missions évangéliques dispersées à travers le monde s'avéraient être les ultimes succès d'une puissance spirituelle déjà sur le déclin. Désormais, les motifs économiques et politiques suffisaient aux États pour justifier leurs conquêtes militaires. De moins en moins garante de la stabilité des nations, l'Église ne l'était pas plus des savoirs. Le commerce et les échanges accrus entre tous les peuples de la planète finirent de la laisser à son seul domaine spirituel. Pendant ce temps, la *Religion de l'Homme* continuait de grandir et de se fortifier au sein de chaque famille, de chaque collectivité et pour mieux se complexifier, se ramifier et s'affermir dans le cœur de beaucoup d'hommes. D'après Rousseau, cette *Religion de l'Homme* est le véritable christianisme. Elle est la *Religion du Citoyen* en même temps que celle de l'Évangile, « [...] sans Temples, sans autels, sans rites, bornée au culte purement intérieur du Dieu suprême et aux devoirs éternels de la morale, [elle] est la pure et simple Religion de l'Évangile, le vrai

Théisme, et ce qu'on peut appeler le droit divin naturel¹ ». Autant dire que cette *Religion naturelle* peut facilement être étendue au-delà du seul cadre chrétien et rejoindre les autres grands courants religieux que sont le Bouddhisme, l'Hindouisme, le Taoïsme, L'Islam, le Judaïsme, dans ce qu'ils ont en commun de spiritualité.

En France comme dans toutes les autres démocraties héritières de 1789, cette Religion du Citoyen a continuée de se développer et de grandir sous les formes nouvelles de la société et de l'État. Les institutions, les valeurs morales, les *Droits de l'homme et du citoyen* lui ont procuré autant d'organes et de force qui l'ont consolidée. L'écriture, la communication, les échanges commerciaux, les idées, les arts et surtout les sciences ont fini d'affirmer la puissance des États quand l'Église n'avait plus comme expédient que le rachat et la sauvegarde de nos âmes jusqu'à la fin des temps. Quand celle-ci aurait dû, par une salubre intuition, voir justement dans la constitution de ce nouveau corps social et moral, le nouveau corps du christianisme et s'en faire le garant et l'humble guide, elle n'a fait que s'accrocher à son ancien pouvoir comme une mère refusant de voir son enfant grandir, lui échapper et se soustraire à son autorité. Quand les institutions politiques n'ont pas su se séparer des institutions religieuses comme ce fût le cas en France en 1905, on voit à quelles aberrations ces États sont souvent conduits.

Si les croyances et la communication ont conjointement imprimé à la Connaissance son premier élan, les sciences et la

1 Jean-Jacques Rousseau, *Du Contrat social*, Éditions Garnier-Flammarion, 2001, p. 173.

société plus tard, lui ont communiqué une nouvelle énergie. Loin d'oublier ou d'ignorer ses premiers acquis, plus que jamais, la Connaissance aujourd'hui doit continuer de s'en inspirer et de s'en imprégner. Car ce que sont aujourd'hui les savoirs, la morale, l'éthique ou le droit, ils le doivent à ce que furent, dans le plus lointain de notre passé, les croyances, les rites et la reconnaissance de l'autre comme autre soi. Ce premier « lien social » a commencé à prendre forme par le clan, la famille et le foyer. La reconnaissance de cette appartenance mutuelle au même « corps » reste aujourd'hui encore le « ciment » de nos sociétés en même temps que le « ferment » de ce qu'elles sont appelées à devenir.

Dans leurs formes actuelles, les religions devront ou changer, ou mourir. Le plus bel acte de foi que les plus grands courants religieux pourraient accomplir vis-à-vis du message dont ils sont les dépositaires serait de détruire leurs temples et leurs institutions jusqu'à la dernière pierre. Les religions institutionnelles sont aujourd'hui au terme de leur premier âge. Devenus matures, les messages dont elles étaient jusque-là les matrices n'ont désormais plus besoin des structures et des textes qui les avaient jusqu'alors nourris et soutenus. Les croyances sont aujourd'hui en âge de vivre librement dans le cœur de tous les hommes et suivant leur sensibilité particulière tout en cultivant le respect et la compassion vis-à-vis d'autrui. Comme d'anciennes matrices ayant accompli leur rôle, les institutions religieuses devront céder et disparaître sous la pression d'une foi qui ne demande qu'à vivre. Car si la religion est un guide, elle n'en est pas pour autant la foi. Elle n'est qu'une façon parmi d'autres de montrer le chemin quand c'est à chacun de le parcourir, selon son inspiration, son histoire et

ses possibilités. Tôt ou tard, toutes nos églises, tous nos rituels, toutes nos litanies et doctrines devront disparaître parce qu'ils n'auront plus lieu d'être. Parce qu'ils seront en nous pour toujours, au cœur de chaque homme et de chaque femme, naturellement. Aussi naturellement que n'importe quel autre sens ou organe parvenu au terme de son développement. Dès lors, quel nouveau monde et quelle nouvelle vie ne découvririons-nous pas par ce nouveau regard ?

EN RÉSUMÉ.

LA POMME DE DISCORDE

OU LE MALENTENDU ATHÉE

De quoi parle-t-on quand on parle d'athéisme ? Aujourd'hui, l'athée est en quelques mots « celui qui ne croit pas en Dieu ». Mais une fois que l'on a dit cela, a-t-on pour autant tout dit ? Loin s'en faut. Car de quel dieu parle-t-on et qu'entend-t-on par « croire » ? En leur temps, les sorciers, chamans et autres magiciens étaient les athées au regard de cultes et de croyances plus élaborés. Plus tard, comme le rappelle Marcel Hébert, les premiers chrétiens étaient autant d'athées pour les religions païennes officialisées par la Rome ou la Grèce antiques. Par suite, ces mêmes païens furent à leur tour autant d'idolâtres athées persécutés sous le règne de Constantin et jusqu'aux pires années de l'Inquisition. Jésus lui-même, avant même ses premiers fidèles, était sans conteste un hérétique doublé d'un athée pour les rabbins attachés à la tradition mosaïque et au dieu d'Abraham. À l'image de Jésus, nul doute que l'athée (autrement dit l'incroyant, le mécréant, l'iconoclaste...) est avant tout celui qui s'oppose, activement ou passivement, à

tout ordre religieux établi. En cela il rejoint directement Satan, étymologiquement *celui qui s'oppose*. Il est l'empêcheur de « penser en rond » ou de croire aveuglément au dogme. Il est le dangereux grain de sable qui risque à tout instant d'enrayer la fragile mécanique sociale. Il est le virus qui menace à tout moment, et par effet de contagion, d'étendre le mal à tout l'organisme social. L'athée c'est le mal-pensant, le déviant, une anormalité, une singularité. Il représente l'ennemi de la tradition qu'en leur temps les sorciers et magiciens, alors représentants officiels du culte, craignaient par-dessus tout. Aussi n'est-il pas pour autant un incroyant. Il a ses convictions, ses certitudes, ses espoirs ; à défaut, ses intuitions. Elles sont tout simplement autres et ne correspondent pas à l'orthodoxie dominante. Elles sont donc nuisibles.

L'athéisme a suivi l'évolution des cultes, des croyances et des religions. Aussi y a-t-il autant d'athéismes qu'il y eu de dieux à travers l'histoire des civilisations. Car en dépit d'un apparent antagonisme, un lien étroit pour ne pas dire intime uni depuis toujours les théismes de toutes sortes et l'athéisme. Car c'est bien grâce à l'athéisme sous toutes ses formes que les religions ont pu traverser les siècles tout en évoluant avec les sociétés qui les ont nourries.

Si tous les athées de l'histoire des religions furent à n'en pas douter des hérétiques, ces derniers n'en furent pas pour autant des athées. Car si l'athéisme est, selon Michel Onfray, *l'affirmation de l'inexistence des dieux*, reste à savoir ce que ce dernier mot recouvre. Or nous avons vu jusqu'à présent que depuis nos plus lointaines origines, comme dans les contrées les plus improbables, Dieu a revêtu de nombreuses formes et s'est par la suite incarné en de multiples personnages. D'abord

force invisible immanente à la nature (wakanda, mana, kī...), il s'est personnifié et multiplié au fil des âges et des civilisations. Ancêtre révééré, héros civilisateur, magicien ou guerrier déifié, animal totémique, il s'est tour à tour proposé et décomposé en autant de réponses aux interrogations et craintes des peuples qui le vénéraient. Aujourd'hui, les croyances sont tout autres. Le totem semble avoir définitivement cédé la place à l'atome, au quantum de matière, à la particule. La science des sorciers s'est retirée au profit des apprentis sorciers de la science. Le *Logos* a cédé la place aux algorithmes dont les mathématiques sont le nouveau langage sacré. Le totem ne fait plus recette, sinon dans les musées des arts premiers depuis que « le numérique » insuffle son « esprit » dans nos portables, écrans et autres intelligences artificielles.

En définitive donc, l'athéisme est presque un combat d'arrière garde. Une querelle de clochers si j'ose dire, dont les protagonistes ont simplement beaucoup de mal à s'entendre sur des termes qui, *in fine* et depuis la nuit des temps, tentent de décrire tout ce qui échappe à la connaissance directe des hommes : le mystère de la vie, de ses origines et de ses fins.

À toutes les époques, l'athéisme, même s'il n'a pas toujours été clairement identifié et nommé, a été une remise en cause permanente des religions officielles et de leurs certitudes. Il a été une perpétuelle force de désintégration qui a permis d'énoncer et de construire autant de contre-propositions aux cultes établis. Il a assuré dans le domaine spécifique de la croyance et de la foi religieuse le rôle que le chaos et toutes les forces de destructions remplissent à des niveaux supérieurs : celui de facteur de complexité et de progrès de l'information puis de la connaissance. D'une certaine manière, l'athéisme

œuvre de concert avec l'atomisme en nous exhortant sans cesse à garder nos yeux tournés vers le monde, la matière, l'univers et la vie. Car ils sont sans conteste les seules réalités sur lesquelles il nous est possible de compter et à partir desquelles notre désir et notre quête de vérité peuvent prendre appui et avancer.

La religion en tant que source de consolation est un obstacle à la véritable foi : en ce sens l'athéisme est une purification.

Simone Weil,
La pesanteur et la grâce.

Les religions révélées, les grands monothéismes, ne sont plus désormais que des coquilles vides. Le monde a changé. Le monde change et l'humanité continue de progresser dans sa perception du réel et d'elle-même. Laissant dans son sillage les restes, les peaux mortes de ce que furent jadis les religions : autant de matrices et de prothèses utiles un temps à la progression du sentiment religieux, lequel continuera de croître dans le cœur des hommes bien après que les religions – sous les formes que nous leurs connaissons – soient définitivement oubliées.

N'oublions pas cependant que les religions et les croyances plus rudimentaires ont toujours été au service du progrès social. Elles ont été les instruments – nous l'avons vu dans les chapitres précédents – de la consolidation des sociétés humaines. Par leur complexification croissante, ces dernières ont permis l'émergence des consciences individuelles. Lesquelles, à leur tour, ont relancé par la division du travail

social, les sociétés humaines vers des niveaux supérieurs d'intégration, de complexité et de développement. Autrement dit, si la religion comme l'a souligné Durkheim, est bien une *force sociale* d'intégration et de développement, la société a en elle-même un caractère typiquement religieux dans ses développements. Sa capacité à transformer profondément son environnement et à développer une perception du monde et des sentiments qui lui sont propres, laisse supposer une certaine direction allant bien au-delà de sa propre conservation. On peut même se laisser aller à y voir un sens.

Car la religion n'est pas une finalité, pas plus que le sentiment religieux dont elle est le versant temporel. Ce ne sont que des moyens. Ce sont les complexités, les sociétés et les forces psychophysiques qu'ils font naître qui sont, bien que momentanément, le but à atteindre. Car ce but n'est pas ultime et il nous reste encore à en découvrir les derniers prolongements

Depuis le *mana*, l'animisme de la plupart des croyances primitives, le totémisme ou même le panthéisme, les croyances et après elles les religions n'ont cessé de régresser, de se fermer sur elles-mêmes en se détachant progressivement du monde, de la vie et de son mystère. Les monothéismes des religions révélées ont été l'ultime régression. Celle qui a fini de couronner un dieu transcendant, totalement détaché du monde, omnipotent, omniscient, vengeur, jaloux, vindicatif, attaché à la Loi, aux rituels, à la tradition séculaire, méprisant à l'excès le corps, la matière et la vie dans tout ce qu'elle avait d'organique, de charnel et donc de trivial et de peccamineux. Or, et comme l'affirme Simone Weil, « Les religions qui représentent la divinité comme commandant partout où elle en

a le pouvoir sont fausses. Même si elles sont monothéistes, elles sont idolâtres¹ ».

Il nous faut désormais inaugurer une nouvelle approche spirituelle du monde à partir des découvertes scientifiques de ce siècle dans les différents domaines de la génétique, de la biochimie, de l'astronomie, de l'astrophysique ou de la physique des particules. De nouvelles directions se proposent désormais à l'humanité et qui seront aussi celles d'un renouveau non pas uniquement technologique, mais surtout spirituel et humaniste. La voie de la réconciliation entre le totem et l'atome.

Les plus récentes découvertes scientifiques autant que les dangers qui planent sur notre espèce et sur l'ensemble de la biosphère font chaque jour davantage la démonstration de notre totale implication et interaction avec la totalité de notre monde comme les cellules au sein d'un organisme. D'une certaine manière, nous voyons resurgir avec d'autant plus de force que nos moyens de perception du réel sont démultipliés, la notion toute primitive de *participation* dont Lucien Lévy-Bruhl (voir le chapitre consacré à la magie) avait décrit tous les développements.

Pour parvenir à une forme de synthèse, il est indubitable que les premières peurs, croyances et autres religions plus ou moins élaborées ont été autant de facteurs d'intégration, de complexification et de développement social puis humain. Elles ont été les premières matrices qui ont aidé les sociétés primitives à s'organiser, à se structurer et à survivre à travers le

1 Simone Weil, *Attente de Dieu*, Les classiques des sciences sociales, [1966] 2007, pp. 131 – 132.

temps et les épreuves. Par suite, l'accroissement des populations a nécessité des organisations chaque fois plus élaborées. Lesquelles ont poussé les croyances à évoluer dans le même sens et à se caler sur les nécessités quotidiennes et les aspirations sociales.

Aussi, ce n'est probablement pas la montée du christianisme qui a précipité le déclin de l'Empire romain. Le mal pernicieux qui rongait l'empire des césars avait depuis longtemps déjà répandu le poison dans ses veines. C'est bien au contraire ce déclin, quoique encore imperceptible, qui a favorisé sinon nourri en son sein les premières formes d'un culte nouveau.

Comme lors de toute métamorphose, toute société parvenue à un certain degré de développement et de complexité se doit de faire peau neuve. C'est la loi du vivant. Tout accroissement de structure impose une réorganisation de celle-ci. Sous la pression démographique, les contraintes endogènes ou exogènes, l'épanouissement des consciences individuelles nourries par les sociétés elles-mêmes, les traditions finissent par céder. Passé un certain point, les structures religieuses et politiques deviennent inefficaces. À terme parfois, elles peuvent être autant de menaces pour la société elle-même. Mais la nature veille, même au cœur des civilisations les plus avancées technologiquement. De nouvelles aspirations se font alors sentir, nourries, portées par tous ces manques qu'un gouvernement et des croyances à bout de souffle ne parviennent plus à combler. C'est ainsi que dans les premiers temps du christianisme, nous dit Gibbon, le scepticisme du monde païen face à la faiblesse croissante du polythéisme, est devenu favorable à la nouvelle religion.

De ces aspirations collectives naîtront à leur tour, au hasard

des circonstances, des rencontres et des naissances, autant d'inspirations incarnées ici et là par des personnalités singulières. De celles qui, le plus souvent, naissent dans les périodes les plus difficiles. Penseurs, mystiques, poètes, chercheurs, prophètes, guerriers, hommes ou femmes politiques ou simplement d'exception, seront les inspireurs de sociétés nouvelles. Ils aideront, parfois malgré eux, ou même après eux, à la parturition de mondes nouveaux. De ceux qui attendaient sous l'écorce desséchée de la tradition, l'évènement, la brisure, le choc qui allait enfin permettre à la vie d'inaugurer de nouvelles formes.

Le phénomène n'est-il pas d'ailleurs aujourd'hui sur le point de se reproduire sur un plan supérieur ? Celui qui consisterait à synthétiser une nouvelle forme de conscience à l'échelle même de l'humanité. Une conscience collective – la *noosphère* de Teilhard de Chardin ? – née des nouvelles nécessités vitales et spirituelles qui nous pressent de toutes parts et de cette nouvelle perception du réel conditionnée par les plus récentes découvertes scientifiques et leurs applications technologiques. Les grands monothéismes qui, durant près de trois mille ans, ont aidé nos sociétés à se hisser jusqu'au niveau de complexité et d'organisation qui est le leur aujourd'hui, sont devenus totalement obsolètes et en total décalage avec les réalités sociales et les aspirations contemporaines. Ces croyances sont devenues autant de contraintes et d'entraves comme le seraient des béquilles pour celui qui aurait recouvré l'usage de ses jambes. Elles freinent désormais notre marche vers l'avenir. Le fond, le message, la morale et la spiritualité dont ces religions ont de tous temps été les détentrices sont et seront encore longtemps nécessaires à notre humanité. Mais les formes sous

lesquelles ils se proposent sont désormais inaudibles pour des sociétés de plus en plus converties aux puissances de la matière et aux vertus des nouvelles technologies en opposition aux anciennes théologies.

Autour de nous, un certain pessimisme s'en va répétant que notre monde sombre dans l'athéisme. Ne faudrait-il pas plutôt dire que, ce dont il souffre, c'est de théisme insatisfait ?

Pierre Teilhard de Chardin,
L'activation de l'énergie.

Nos modèles sociaux, politiques, juridiques ; notre éthique, notre morale, n'ont désormais plus besoin des matrices religieuses qui leur avaient donné naissance. L'heure est venue pour nos sociétés modernes d'une certaine émancipation vis-à-vis de nos anciennes croyances. Il nous faut désormais tuer symboliquement nos dieux, nos pères, pour entrer dans l'âge adulte de notre humanité. Une *Grande Initiation* s'impose qui consistera pour notre espèce à trouver enfin sa propre voie en accord avec les attentes individuelles et collectives qui sont les nôtres aujourd'hui. Il fait de moins en moins de doute qu'il nous faudra à terme réinstaurer une dialectique avec la Nature et le Cosmos. De celle que les sociétés primitives ont su jalousement conserver en dépit des assauts répétés de l'Occident. Un dialogue qui, au-delà du religieux, s'adresse directement aux forces brutes et primitives d'une réalité dont nous ne soupçonnons pas encore l'infinie diversité. Cette

relation que seuls les chamans des sociétés traditionnelles et les mystiques des grandes civilisations ont eu le privilège d'expérimenter. À partir de ces savoirs ancestraux, de nouvelles mythologies sont à inaugurer. De celles qui seront à même de donner un nouveau souffle, un nouvel élan apte à relancer l'humanité et plus généralement la vie sur la voie de son accomplissement. Sans doute celles d'une spiritualité sans dieux, selon l'expression d'André Comte-Sponville.

Ces nouvelles mythologies, nous le verrons plus loin, certains grands noms de la philosophie, de la sociologie ou des sciences de manière générale ont contribué à en poser les premières fondations.

4. LE CANTIQUE DES QUANTAS

Théisme et modernité

À elles seules les plus étonnantes avancées de la Science et de la Technique ne sont qu'une préparation et un commencement. En dernière analyse l'avenir du Monde est entièrement suspendu à l'éclosion en nous d'une Conscience morale de l'Atome culminant dans l'apparition d'un amour universel.

Pierre Teilhard de Chardin,
L'activation de l'énergie.

Avant de poursuivre plus loin, il me semble utile de regarder le chemin déjà parcouru.

Nous avons premièrement écarté l'idée encore trop répandue selon laquelle les notions de progrès, de culture, de morale et de civilisation étaient spécifiques à notre espèce. Laquelle se considère encore trop souvent comme une exception du règne animal. Par ce premier mouvement nous

avons élargi notre vision et pour nous apercevoir que la vie elle-même était bien davantage que ce que nos conceptions humaines pouvaient laisser penser.

Nous avons également avancé l'idée que toutes les formes d'organisation et de complexité sur le plan social, ainsi que les plus récentes avancées en termes de technologies, de connaissances, de flux de matières premières, d'énergies et d'informations obéissaient aux mêmes lois que celles qui ont initié les premières complexités atomiques, moléculaires puis organiques. La vie, ici encore, était à l'œuvre comme elle l'est toujours et partout jusque dans les développements en apparence les plus contre-nature de nos sociétés modernes.

Enfin, après analyse, le phénomène religieux lui-même, longtemps considéré comme exception humaine par excellence, plonge ses racines dans le vital, le biologique et le corpusculaire. La même dynamique, les mêmes lois, le même élan semblent entraîner la totalité de la masse universelle dans le sens d'une métamorphose. Laquelle, au fur et à mesure des éclaircissements apportés par les sciences et la pensée, ne s'avère pas plus relever du chaos ou du hasard. Ces derniers n'étant que des révélateurs. Des déterminismes sont à l'œuvre qu'il nous reste à découvrir. Ce que Darwin a clairement distingué au sein du règne biologique, pareillement pouvons-nous le transposer dans les différents domaines des sociétés humaines les plus développées et jusque dans ce qu'elles ont de plus intime et spécifique : leurs croyances.

Tous ces constats sont autant de points sur la carte du mystère. Ils peuvent dès lors nous aider à tracer une trajectoire et peut-être, à déterminer un cap ; du moins une direction à même d'être envisagée par notre espèce aujourd'hui

cruellement en manque de repères. Comme le marin lancé dans une traversée dont il ignore le terme et qui se doit de concilier la marche de son navire avec les caprices de la météo et la quantité de vivres à sa disposition ; nous devons à chaque période de notre humanité trouver les meilleurs compromis. De ceux qui ménagent à la fois nos aspirations individuelles et collectives avec tout ce que cela implique de contraintes, de renoncements, de devoirs ; de sacrifices même. Ajoutée à cela la nécessité de préserver sinon tendre vers la plus parfaite harmonie avec la Nature, la Terre, la Vie et les forces inconnues qui les travaillent depuis toujours. Des forces dont dépend aussi l'avenir de notre espèce.

C'est ce qu'ont compris et intégré longtemps avant nous les Peuples Premiers et les sociétés dites traditionnelles. Bien avant les plus récentes découvertes en cosmologie, en climatologie, en écologie ou en physique des particules, ces peuples ont depuis la nuit des temps intégré l'idée de participation de tous les êtres vivants à l'unité du monde sinon de l'univers lui-même. À la différence que pour ces peuples, il ne s'agit pas seulement d'une vague idée mais bien d'une expérience vécue au quotidien dans leur esprit et dans leur chair. Aussi, quel héritage peuvent-ils nous transmettre à partir de leur propre expérience et de leur lecture du réel ? Après que nos sociétés dites « civilisées » les aient patiemment exterminés ou poussés à la conversion catholique puis consumériste, technologique et scientiste ; ne détiennent-ils pas, pour les derniers encore de ce monde, les remèdes aux poisons qui aujourd'hui menacent non seulement nos propres sociétés, mais le monde dans sa globalité ? Au moment de disparaître tout à fait, et comme ultime ironie, ne sont-ils pas

prêts d'emporter avec eux les dernières paroles de sagesse qui pourraient encore nous sauver ?

Quant à l'athéisme, il a été de toutes les époques et de toutes les religions une force d'opposition ; une remise en cause permanente des dogmes, des orthodoxies et des idées dominantes sinon dominatrices. Lesquelles, une fois rempli leur rôle structurant au sein des sociétés en devenir, finissent toujours par être autant d'entraves à leur propre évolution.

N'oublions jamais que la vie « voit plus loin » que nos théories, nos croyances, nos institutions, nos découvertes et nos certitudes sur le monde, toutes provisoires. La vie n'aura jamais de fin parce qu'elle se situe bien au-delà de l'idée que nous nous en faisons, quand la fin de l'humanité elle-même peut sembler parfois si proche.

CHARLES, LOUIS, ALBERT ET LES AUTRES... LES APÔTRES DE LA MATIÈRE

L'apport décisif de Charles Robert Darwin aura été de réinscrire l'homme au sein de la nature. Contrairement à l'impression première qui fut celle d'une dépréciation de l'homme, chef-d'œuvre de Dieu fait à l'image de son créateur ; cette relégation a au contraire révolutionné l'intégralité de notre regard, jusque-là porté sur une nature considérée comme donnée dans sa totalité, statique, immuable et inchangée. Une nature telle que Dieu, d'après les Écritures, l'avait voulue et achevée au sixième jour de la Création. Progressivement et non sans peine, l'homme se retrouve de fait inscrit au sein du monde et plus largement au sein de l'univers entier. Le monde n'appartient plus à l'homme. C'est l'homme au contraire qui

appartient au monde. Avec Darwin, l'homme n'est plus une créature jetée au beau milieu d'un décor qui ne serait rien pour lui. Décor successivement Jardin d'Eden, Purgatoire et Enfer auquel il serait non seulement étranger, mais tour à tour le prisonnier, la victime expiatoire et l'exploiteur sans vergogne. Darwin réinscrit l'humain comme partie prenante et active de la création. Il amorce la prochaine réconciliation entre l'homme et la nature en résorbant progressivement le schisme opéré par les religions révélées. Il pose la première pierre d'un long travail de reconstruction. Celui qui consiste encore aujourd'hui à renouer les liens avec le monde et la matière. Celui qui consiste à faire en sorte que l'homme se reconnecte à l'ensemble de l'univers par le développement d'une conscience nouvelle ; d'une perception du monde plus élargie, plus accomplie et d'une spiritualité à la mesure de cette prise de conscience et de ses développements physiques.

1859, date à laquelle Charles Darwin publie *L'Origine des espèces* et y expose sa théorie concernant l'évolution du vivant, s'inscrit au sein d'une constellation d'autres découvertes auxquelles les religions et leurs dogmes n'auront de cesse d'être confrontés. Copernic, Galilée, Newton, Darwin, Pasteur, Einstein, furent chacun dans leur domaine véritablement des apôtres de la matière. Leurs découvertes respectives contribueront à réconcilier l'homme avec la nature. La théorie de Darwin remettra scientifiquement en question la notion de « création de l'homme ». L'idée toute religieuse selon laquelle l'homme fut créé le sixième jour sous sa forme définitive avec un corps et un esprit parfaitement achevés, en rupture totale avec le reste du règne animal. Selon Darwin, il n'y a pas de création de l'homme en tant que telle. Pas davantage qu'il n'y a

de Création *ex nihilo* de toutes les autres espèces animales ou végétales telles qu'elles nous apparaissent aujourd'hui. À la suite des géologues James Hutton et Charles Lyell, Darwin soutient dans sa théorie que chaque espèce, chaque variété, chaque règne comme chaque individu au sein de son espèce sont les fruits d'un long processus de maturation, de métamorphose, inscrit sur une durée à échelle géologique. Dorénavant, il ne sera plus question de création de l'homme au sens biblique du terme, mais d'*hominisation* dont les origines se perdent dans le passé au sein de divers autres règnes biologiques.

C'est aussi en 1859 que Louis Pasteur entame son combat contre les partisans de la *génération spontanée*. On croyait alors que la vie naissait à partir d'un principe actif présent dans l'air ou d'un état vibratoire mettant en branle les différents éléments présents au sein des corps en décomposition. Les chercheurs emblématiques comme Louis Pasteur et ceux qui suivront comme Pierre et Marie Curie ou Albert Einstein ont progressivement changé notre perception du monde, de la vie et de nous-mêmes au sein du réel. La vie, au fil de leurs découvertes respectives, n'apparaît plus comme un phénomène extérieur à la création, au monde, à la nature, où elle aurait été déposée par surcroît comme ultime touche ; dernier apport d'origine divine. Tous ces travaux, bien au contraire, et comme tous ceux qui se poursuivent encore aujourd'hui, repoussent chaque fois plus loin les limites de la vie quant à ses formes premières. Avec la chimie moléculaire, l'atomisme, la frontière entre *l'inerte* et le *vivant* se fait de plus en plus fragile. Qu'est-ce qui distingue fondamentalement les deux sachant que, comme le dira plus tard Pierre Teilhard de Chardin dans *Le*

phénomène humain, la vie nécessite avant elle de la pré-vie ? Or, cette pré-vie n'est-elle pas déjà à l'œuvre au plus loin que l'astrophysique et la cosmologie nous font remonter ; et jusqu'aux origines mêmes de l'univers ? Les 13,7 milliards d'années d'évolution cosmique viennent désormais s'inscrire dans ce lent processus de complexification et de conscientisation dont l'espèce humaine est jusqu'à aujourd'hui la plus représentative. La vie n'est plus circonscrite aux seules espèces animales ou végétales. Elle apparaît comme intimement liée à l'ensemble de la cosmogénèse et jusqu'à ses plus lointaines limites, en amont comme en aval, dans l'espace comme dans le temps.

La relativité dans tous ses états

$E=mc^2$ est sans conteste la formule physique la plus connue au monde. Elle démontre entre autres le rapport entre masse et énergie au niveau des particules élémentaires constitutives de la matière. En d'autres termes, la matière n'est pas ce que nos perceptions nous disent. Elle est plus que cela ; ou moins, selon le point de vue que l'on choisit d'adopter. Autrement dit, la matière n'est qu'un état transitoire, une formalisation passagère - momentanément arrêtée par la perception – de flux d'énergie indifférenciés et manifestés il y a 13,7 milliards d'années. Une fois de plus, après Pasteur, notre conscience du réel entre dans une autre dimension : celle de la *relativité* prise dans tous les sens du terme. Relativité du temps ; relativité de l'espace ; relativité de la matière ; relativité de la perception que nous en avons ; relativité de la vie et enfin, relativité de l'ensemble de nos connaissances sur nous-mêmes et sur le monde.

La célèbre équation d'Albert Einstein souligne la corrélation entre matière et énergie. Tout ce qui fait le monde réel, le monde perçu, n'est qu'énergie et éternelle alternance entre onde et corpuscule. Une fois encore, nos plus anciennes certitudes sur le monde et la matière qui semblait en être le socle le plus solide volent en éclats. Plus tard, la toute jeune astrophysique nous apprendra que l'essentiel de la matière et de l'univers ne sont constitués que de vide. On apprendra aussi qu'à son origine, l'ensemble de la matière constitutive de l'univers était concentré en un point pas plus gros qu'un seul atome d'hydrogène. On apprendra encore que les atomes qui nous constituent sont aussi anciens que le monde lui-même et qu'ils nous survivront bien après que nos formes actuelles auront disparues.

Autant de découvertes et de révélations qui nous invitent à redéfinir et à reconsidérer notre place au sein du réel. Comme le dit Hubert Reeves, nous sommes autant de poussières d'étoiles, et à ce titre nous sommes chaque jour mieux à même de prendre conscience de notre universalité de fait. Nous ne sommes plus seulement *en vie* et *au monde* ; *nous sommes la vie et le monde* ; parties intégrantes et intégrées d'un phénomène global et incommensurable, sans doute sans commencement ni fin, incréé et immortel.

À partir de là, une nouvelle dimension spirituelle s'offre à nous, humains. Celle qui consiste à non plus œuvrer individuellement pour notre survie personnelle, mais à nous unir pour synthétiser sur un plan supérieur une force consciente à même de prendre à bras le corps le monde qui nous entoure et à enfin accepter les responsabilités qui nous incombent et qui peuvent se résumer en ces quelques mots : *respecter, protéger,*

accompagner et favoriser la vie et la diversité ici et maintenant, demain et ailleurs à travers le Cosmos.

L'IMPASSE TRANSHUMANISTE

Aujourd'hui, sous prétexte d'une quête de liberté individuelle qui paraît légitime pour tout un chacun, le lien social, de plus en plus, semble menacé par cette contagion libertaire. Nous l'avons vu, les premières superstitions, croyances et autres religions plus élaborées ont permis l'édification de sociétés et de civilisations de plus en plus complexes et organisées. En retour, les individualités s'y sont épanouies, affirmées et affermies. La notion de personne, pour ainsi dire inexistante au sein des sociétés traditionnelles, s'est vu gagner en consistance et en conscience de soi. Ses désirs se sont accrus au fur et à mesure de la satisfaction de ses besoins vitaux puis secondaires ; enfin, de plus en plus superficiels.

Toute complexité, toute forme de croissance et de développement ; tout accroissement de matière finissent tôt ou tard par atteindre une masse critique. Un seuil de stabilité au-delà duquel l'ensemble de la structure ou de l'organisme est remis en question. Un changement d'organisation s'impose qui peut être une métamorphose, un changement de structure ou de paradigme. Nous en sommes là aujourd'hui. Du moins, tel est le constat de nos sociétés aujourd'hui confrontées à une crise polymorphe qui menace les différents organes de notre monde occidental. Nous avons atteint notre seuil de stabilité aussi bien dans le domaine politique que dans le domaine économique, religieux, énergétique, écologique ou tout simplement humain. Comme avait prévenu Émile Durkheim, la division du travail

ne saurait être poussée trop loin sans devenir une source de désintégration. Aujourd'hui, l'affirmation de soi à travers ses désirs, ses ambitions est devenu croyance universelle. L'accomplissement de soi est désormais porté à son paroxysme. C'est-à-dire bien souvent hors des limites du raisonnable. J'entends par là les limites au-delà desquelles l'harmonie sociale est mise en péril. Car l'accomplissement de soi ne va pas sans compter sur l'accomplissement d'autrui. Nous le savons désormais, la société est garante de notre condition humaine. Sans elle, nous ne sommes rien. Or, le plus souvent, nous pratiquons l'accomplissement de soi au mépris des exigences de la société. Nous oublions de réinscrire ce processus au sein d'un processus plus vaste, celui de l'accomplissement de la société elle-même à laquelle il nous faut, à notre corps défendant, toujours sacrifier une partie de nos vies individuelles. Et c'est bien là tout le paradoxe entretenu par nos sociétés modernes occidentales, toutes axées sur les notions économiques de croissance, de profit, de consommation et d'affirmation de soi.

Les différences actuelles entre Français, Allemands, Anglais ou Espagnols ne sont que toutes relatives. Avec l'intensification des échanges commerciaux, culturels et humains, elles sont vouées à s'estomper de générations en générations. Peut-être que d'autres singularités humaines émergeront au sein de cette masse homogène à venir. De nouvelles synthèses d'ordre supérieur dont la nature et l'évolution ont depuis toujours le secret. Celui qui consiste à conserver les caractères génétiques ou culturels qui fonctionnent le mieux à un instant « t », et qui contribuent dans le même temps à accroître la complexité et le degré de « réalité » de notre monde. On retrouve, ici encore, les

principes de l'évolution des espèces et de la sélection naturelle.

D'ici quelques années, quelques décennies voire quelques siècles, que restera-t-il de l'humanité telle que nous la connaissons aujourd'hui ? Sans doute n'aura-t-elle plus grand-chose en commun avec ce que nous vivons. Notre évolution physiologique, technologique, sociale et culturelle aura à ce point progressé dans le temps que le post-humain à venir sera aussi différent sur la forme et sur le fond que nous le sommes aujourd'hui du pré-humain successivement incarné par Tumaï, Lucy ou l'Homme de Neandertal. Le changement est la seule constante et nous ne pouvons nous y opposer. Ce serait s'opposer à la vie elle-même. Pourtant, l'évolution des espèces a toujours été un perpétuel dialogue entre les êtres vivants et leur environnement. Pour exemple, les *cyanobactéries*, communément appelées *algues bleues*, sont parmi les plus anciennes formes de vie apparues sur Terre au Précambrien, plus précisément à l'Archéen, il y a près de 3,8 milliards d'années. Leur développement et leur prolifération à la surface de la Terre primitive ont été déterminants quant à la poursuite du phénomène vivant. En effet, leur activité comprise entre 3,8 et 2,2 milliards d'années a permis la réduction du gaz carbonique sur toute la surface de la Terre. Phénomène qui a contribué à la naissance d'une première atmosphère enrichie en dioxygène. Elle a également permis la synthèse de la couche d'ozone protectrice. Autrement dit, et pour en revenir au sujet qui nous préoccupe, dès les plus lointaines origines du vivant, les premières formes de vie ont immédiatement initié un « dialogue » avec leur environnement – ici la Terre primitive. Une interaction qui n'a eu de cesse de modifier alternativement le phénomène vivant et les différents milieux qui l'ont vu

naître, se répandre et se modifier au fil d'une évolution infinie dans le temps comme dans ses formes.

*L'anthropocène*¹

Or qu'en est-il aujourd'hui ? Force est de constater, en toute objectivité, que le phénomène n'a jamais cessé et qu'il se poursuit encore et de manière exponentielle avec le phénomène humain comme prolongement du phénomène vivant. Avec les sociétés humaines et leurs développements, l'interaction initiée depuis la nuit des temps entre l'inerte et le vivant a acquis une dimension nouvelle et une puissance démultipliée. Quand, avec les cyanobactéries, l'environnement sous leur influence a mis plus de 1,6 milliards d'années pour se modifier de manière radicale, il n'a fallu que 7 millions d'années en partant de Toumaï, le plus lointain ancêtre de notre lignée, pour faire de notre Terre une planète essentiellement humaine, c'est-à-dire presque façonnée par l'homme. Une planète dont toutes les autres espèces vivant à sa surface et jusqu'au climat sont désormais entièrement dépendants des activités humaines. Or, d'ici quelques décennies, nos activités s'étendront bien au-delà de l'orbe terrestre. Ce seront alors la plupart des autres planètes de notre système solaire qui prendront bientôt « forme

1 « *L'anthropocène est un terme de chronologie géologique proposé pour caractériser l'époque de l'histoire de la Terre qui a débutée lorsque les activités humaines ont eu un impact global significatif sur l'écosystème terrestre. Terme popularisé à la fin du XXe siècle par le météorologue et chimiste de l'atmosphère Paul Josef Crutzen, prix Nobel de chimie en 1995.* » Définition Wikipedia.

humaine ».

Inutile de préciser qu'avec l'avènement de l'ère industrielle à la fin du XIX^e siècle, le mouvement s'est considérablement accéléré. À l'époque, l'humanité n'était déjà plus la même que celle des premiers temps du christianisme. Avec la division accrue du travail, l'accroissement des libertés individuelles, les différents acquis sociaux ; avec l'augmentation du temps libre devenant du temps pour soi ; avec les progrès de la médecine, des moyens de communications et de transport liés à la multiplication des réseaux, l'homme a, en quelques siècles, profondément changé. En modifiant son environnement, il s'est modifié lui-même de façon irrévocable. Ses rêves, ses désirs se sont développés à la hauteur des moyens que la société mettait désormais à sa disposition pour les réaliser. Son imaginaire a pris une dimension qui allait inaugurer de nouvelles voies d'exploration dans tous les domaines de la recherche, de l'exploration et de la technologie. Son alimentation, son hygiène de vie, ses activités personnelles ou professionnelles ont notablement modifié ses capacités physiques et cognitives. Son mode de fonctionnement cérébral, comme par exemple sa capacité de concentration, s'est trouvée modifiée par l'invasion des écrans de toute sorte et la succession quotidienne d'images à un rythme effréné. Sa physionomie n'a pas été en reste avec le développement des différents moyens de transport extra ou intra-urbains, la modification de l'environnement quotidien liée aux apports de la mode vestimentaire et des nouveaux comportements alimentaires, etc. Autant de prothèses physiologiques ou psychologiques qui insidieusement infléchissent de manière irrémédiable notre évolution individuelle et collective.

Le chemin vers la perfection ?

Je crois que la mécanisation et la « bêtification » croissantes de la plupart des processus de fabrication ont pour conséquence la menace sérieuse d'une dégénérescence générale de l'organe de notre intelligence.

Erwin Schrödinger,
L'esprit et la matière.

Aujourd'hui, avec l'apport des nouvelles technologies NBIC¹, le processus est sur le point de franchir un seuil critique. Un point de non retour pour une humanité ivre de technologie et de liberté individuelle. Ces prochaines années seront à n'en pas douter décisives. Le mouvement *transhumaniste* représente à lui seul la synthèse des défis que notre espèce aura bientôt à relever et dont dépendra toute la suite de son évolution. Mais de quoi s'agit-il ?

Né de la conjonction de différents domaines de recherche, le transhumanisme prône l'avènement à terme d'un post-humanisme le plus souvent teinté de surhumanisme. Autrement dit la naissance d'une humanité prétendument supérieure, aussi bien sur le plan physiologique que sur le plan cognitif. Une humanité corrigée, améliorée, augmentée mais dont les critères de sélection, souvent arbitraires, restent encore à définir. Une humanité définitivement affranchie de la nature et de ses impératifs catégoriques. Bref, une humanité enfin maîtresse de

1 Nanotechnologies – Biotechnologies – Intelligence artificielle – Sciences Cognitives.

sa destinée et de celle des mondes qu'elle sera bientôt à même de coloniser.

La technique a un rôle biologique proprement dit : elle entre de plein droit dans le naturel.

Pierre Teilhard de Chardin,
L'activation de l'énergie.

Le transhumanisme n'est pas une idée neuve. L'amélioration des conditions de vie de notre espèce et jusqu'à l'utilisation d'outils chez les animaux témoigne d'une tendance dont les origines se confondent avec la vie elle-même. Cependant, tous ces progrès ne se sont jamais réalisés aux dépens du lien social ; autrement dit de ce qui fonde véritablement notre humanité. Si toutes les formes de progrès technologiques s'inscrivent naturellement dans la continuité d'une évolution commencée il y a 4,5 milliards d'années avec la naissance de notre planète ; ils n'ont jusque-là jamais été en capacité de remettre en cause jusqu'au processus évolutif lui-même. En effet, nous arrivons à un tel stade de développement technologique que nous serons, d'ici quelques années, à même d'influer de manière définitive sur le cours même de l'évolution des espèces en général, et de la nôtre en particulier. Le transhumanisme ne remet pas en question le principe même de l'évolution des espèces puisqu'il s'en réclame lui-même. Il est cependant une remise en cause totale de ses mécanismes. Lesquels sont essentiellement basés sur le hasard des mutations génétiques au sein des organismes et des modifications de l'environnement. Si le transhumanisme se pose comme prolongement « naturel » du principe évolutionniste, ses

orientations n'en sont pas moins les résultats de choix désormais volontaires, arbitraires, exclusivement humains et le plus souvent occidentaux et tributaires des lois du marché, de la mode et de la société de consommation.

Appliqué à notre espèce, le transhumanisme est l'utilisation de la technologie pour un « plus être » individuel. Il est la tentation de « l'homme parfait » en tant qu'individu. Là réside le principal danger de ce courant de pensée. Il apparaît donc comme une impasse sur le plan évolutif de l'espèce. Dans son principe même, il est une régression pour ne pas dire une dégénérescence de l'espèce humaine au même titre que la cellule cancéreuse ne vivant que pour elle-même amorce une dégénérescence de l'organisme.

L'évolution des espèces nous apprend que toute forme de contrainte physique, sociale ou psychologique est une invitation au mouvement, à la métamorphose et à une forme d'évolution. Les règles et les contraintes sont naturellement plus propices à stimuler la création à quelque niveau qu'on la conçoive. Toute forme de permissivité excessive dilue la capacité créatrice. Or, l'évolution des espèces elle-même n'opère pas autrement. C'est bien d'une première forme de désadaptation que le proto-humain a pu retirer des richesses sans nombre. À commencer par une vision panoramique et la libération des membres antérieurs désormais aptes à saisir, à lancer, à fabriquer. C'est sous la pression d'un environnement auquel une espèce est *a priori* inadaptée que cette dernière va opérer des modifications dans son comportement ou tirer bénéfice de mutations accidentelles. L'évolution se nourrit essentiellement de contraintes, d'erreurs, de défauts, de faiblesses et autres handicaps pour les transformer en

opportunités de créations. À tous les niveaux du réel c'est le degré chaotique d'un milieu, d'un environnement qui va déterminer des réactions plus intenses entre ses éléments constitutifs. À l'issue de ces réactions multiples, des organisations nouvelles vont se révéler ; des complexités inédites se feront jour. On sait d'ailleurs que sur le plan biochimique, les cellules qui n'ont pas évoluées sont celles qui étaient les mieux adaptées à leur environnement. Il en est de même sur un plan supérieur. Certaines espèces animales fort anciennes comme le coelacanth ou le protée n'ont quasiment pas changé depuis des millions d'années. Ceci pour la simple raison que leur environnement n'a quasiment pas varié depuis et que l'absence de contraintes environnementales a préservé leur aspect originel. Ici encore, la faiblesse, la fragilité, l'inadaptation momentanée face à un milieu instable sont autant de facteur d'évolution et de progrès vers des formes de vie nouvelles et chaque fois plus complexes. Car la diversité ne se suffit pas à elle-même. Elle s'accompagne à chacune de ses étapes d'un surcroît de complexité et peut-être même de conscience. La mort elle-même, ultime épreuve, apparaît comme une nécessité sur le plan évolutif. Elle confère à la vie cette plasticité qui lui permet de se prolonger ; de s'entretenir au-delà des formes de vie particulières.

Prendre en mains les conditions prochaines de notre évolution, tel que le propose le transhumanisme, c'est ni plus ni moins s'interdire toutes les autres propositions dues au hasard et à tous les accidents dont la nature a le secret. C'est réduire d'autant l'éventail de nos possibilités de survie.

Le transhumanisme, bien qu'il s'en défende, vise une forme de perfection essentiellement individuelle. Rien à voir ici, et

bien que le nom de Teilhard y soit parfois associé, à l'*Ultra-humain* envisagé par ce dernier. Lequel insiste sur la nécessité et l'importance de ne pas confondre les deux notions de *personnel* et d'*individuel*.

Quelles seront donc la nature et la finalité de cette perfection ? D'après quels critères leurs formes seront-elles définies ? À la question de la nature de cette perfection, le transhumanisme apporte déjà des réponses. La vitrine du mouvement met le plus souvent en avant le bien-être de la communauté humaine, l'éradication totale de la maladie, de la faim voire de la mort elle-même. Le transhumanisme permettra à chacun de devenir plus intelligent, plus conscient, plus créatif et plus empathique. Il sera également le remède à toutes les formes d'inégalités aussi bien au niveau social, que physiologique ou cognitif.

S'il est également question d'une forme de progrès sur le plan moral, quelles seront les formes données à cette sur-moralité sachant qu'il est autant de morales qu'il est de sociétés humaines ? Faudra-t-il qu'il y ait alors une morale unique et uniforme pour l'ensemble d'une humanité qui semble dans tous les cas aller dans le sens d'une uniformisation culturelle ? Quelles seront pour autant les orientations, l'éthique et la sagesse dont cette morale d'un ordre supérieur prétendra s'inspirer ou atteindre ? L'uniformisation de la pensée posthumaniste risque de conduire l'ensemble de l'humanité dans une impasse, sinon vers un gouffre qu'aucune autre contre-culture ne sera plus en mesure de prévenir.

*La survie de l'individu
contre celle de l'espèce*

D'autres questions se posent également. Qu'impliquerait une humanité plus forte, plus intelligente, plus résistante, plus heureuse et enfin immortelle ? L'augmentation de la longévité humaine, voire l'accession à l'immortalité nous conduirait vers une démographie explosive. La conquête spatiale est encore bien loin de nous permettre la colonisation d'autres planètes habitables. Quant à celles de notre système solaire, leur habitabilité ne serait que pour une poignée de privilégiés isolés sur Mars. Dans tous les cas, la pression démographique aura dès lors atteint un tel degré sur Terre que si la colonisation d'autres mondes s'avérait être possible, elle ne pourrait se faire que dans les pires conditions. C'est-à-dire au mépris de la vie, comme ce fut le cas aux siècles précédents sur Terre.

Pour remédier à cette crise démographique, une stérilisation massive de la plus grande partie de la population s'imposerait de prime abord. Mais selon quels critères de sélection ? La longévité sinon l'immortalité d'une partie de la population humaine ajoutée à la stérilisation de l'autre partie occasionnerait une perte de diversité significative sur le plan génétique et humain. L'immortalité individuelle finirait par précipiter notre mort collective.

De quel progrès, de manière générale, sera-t-il question ? Et pour quelle finalité ? Comment en définir les termes ? Quelles seront les conséquences d'un eugénisme pratiqué à échelle individuelle et selon des critères de sélection qui, n'en doutons pas, seront le plus souvent dépendants de la mode ou du courant de pensée dominant ? Quid de la morale, de l'empathie, de l'évolution spirituelle de chacun après ce

perfectionnement biologique et psychologique de l'homme ? La morale et l'humanisme seront-ils encore pertinents dans un monde humain sans tares ni déviances ; sans différences ni diversité ? Nous savons que pour nous construire nous avons besoin de nous confronter au monde, à autrui et aux idées nouvelles dont ils sont les irremplaçables vecteurs. Quid de l'expérience et de la nouveauté dans un monde où tout sera désormais standardisé et implanté dans les esprits dès les premiers jours de l'existence ? Quid de la société elle-même et du lien social quand chacun ne visera plus que sa propre perfection parfois, sinon le plus souvent au mépris ou aux dépens d'autrui ? Ce ne sera plus le libéralisme économique, mais le libéralisme biotechnologique qui prévaudra au sein d'une société divisée. Quelle place pour la spiritualité ? Quel but pour l'espèce humaine ? Qu'en sera-t-il de la notion d'effort, de travail, de progrès personnel et d'accomplissement de soi ? La valorisation de soi peut-elle se faire par les apports biomécaniques du transhumanisme ? On peut raisonnablement en douter ? Qu'advient-il de la personnalité et de la construction de la personne quand le transhumanisme se propose de résoudre nos déficiences en termes d'empathie et d'altruisme ? Quand il se propose de résoudre notre inaptitude au bonheur par l'ingestion de pilules miracles. Jusqu'où s'étendra la notion de handicap ? Où commencera la normalité ? Qui décidera des limites et suivant quels critères ? Enfin, quid de la saveur du bonheur au sein d'une société devenue pour toujours heureuse ; aseptisée ? Quel sens donner à son existence quand toutes les difficultés seront aplanies et le futur devenu comme une forme de désert existentiel ? Qui ne se donne loisir d'avoir soif nous dit Montaigne, ne saurait

prendre plaisir à boire.

[...] le progrès de l'industrie n'est pas accidentel, mais constitue un évènement susceptible d'entraîner les plus grandes conséquences spirituelles.

Pierre Teilhard de Chardin,
L'activation de l'énergie.

Au-delà du non-sens évolutionniste que cela implique, c'est de surcroît, faire abstraction de la tendance instinctive de chacun à ne considérer que son propre bonheur en oubliant celui des autres. L'enfer est toujours pavé de bonnes intentions. Or les bonnes intentions transhumanistes seraient bien susceptibles de nous mener droit en enfer. La tentation serait ici que chaque « cellule humaine » de l'organisme qu'elle est censée constituer et nourrir sur un plan supérieur – la société – et dans le respect des lois de l'évolution darwinienne, ne travaillerait plus que pour elle-même. Autocentré à l'image des cellules cancéreuses, chaque « surhomme » ne serait plus animé que par un esprit de performance, de compétition et de supériorité vis-à-vis des autres surhommes. L'esprit de compétition seul survivrait à l'évolution décrite par Darwin. La lutte pour la survie, non plus du plus apte, mais du plus fort serait la seule motivation. Oubliant tout esprit de coopération, de partage, d'empathie et de société, l'humanité ne serait plus qu'un immense champ de bataille où seule régnerait la loi de la jungle. L'homme n'étant plus désormais, selon l'expression de Hobbes, qu'un loup pour l'homme.

Jusqu'à présent, l'évolution par la sélection naturelle avait

permis le développement des capacités cérébrales et cognitives en proportion des modifications physiologiques. Jusqu'à un certain point, le développement des mentalités, la régulation des instincts, des désirs, de l'égoïsme naturels à chacun se sont toujours fait en regard des corps puis des sociétés qui les avaient nourris et fait évoluer. Avec l'accélération exponentielle des nouvelles technologies ; avec les plus récents apports des N.B.I.C. et du transhumanisme, l'écart va indéniablement se creuser entre des corps aux pouvoirs décuplés et rendus presque immortels et des mentalités encore fragiles ; des personnalités que l'évolution accélérée des technosciences n'aura pas préparées à ces nouveaux pouvoirs individuels. Aurons-nous la sagesse suffisante pour gérer ces nouvelles capacités ? Saurons-nous garder la tête froide et faire bonne mesure quand chacun, *via* le transhumanisme, sera en capacité d'assouvir la plupart de ses désirs sinon de ses fantasmes et de ses pulsions ?

Un espoir demeure toutefois. Malgré les apparences, la nature garde toujours « la main » sur les grands mécanismes qui nous gouvernent. Ce, en dépit d'une illusion toute anthropocentrique qui nous laisse à croire que nos progrès tendraient à nous affranchir toujours davantage de nos origines. Au même titre que nos gènes, ces origines et ces mécanismes, nous les portons en nous avec nos désirs, nos pulsions, nos manques, nos peurs et nos haines. Je serais même tenté de croire que plus nos progrès technologiques seront importants et plus ce « levier » offert aux forces de la nature sera puissant et ses effets rapides dans le sens du cours naturel de l'évolution.

Pour autant, cette omniprésence de la nature au sein de nos sociétés les plus développées ne nous dispense pas de tout

esprit critique et de toute responsabilité. Loin s'en faut. Et notre liberté, s'il en est encore à ce niveau, se manifesterà dans notre aptitude à opérer les choix les mieux à même de sauvegarder la vie sur notre si fragile planète. Reste à savoir quelles seront les valeurs à même d'être conservées à travers ce maelström génétique, technologique, culturel, linguistique, politique ou sociologique. Ces valeurs auxquelles nous sommes attachés et qui seront sans conteste garantes de notre avenir. Dans tous les cas, elles ne pourront être que celles qui s'opposeront le moins aux forces évolutives et qui sont les forces de cohésion, de coopération, d'échange, de synthèse, d'entraide, de solidarité, d'empathie et de moindre résistance aux forces de la vie.

Quoi qu'il en soit, plus nos progrès s'accroîtront et plus il nous faudra garder une certaine distance vis-à-vis de ceux-ci. Une forme d'objectivité et de vigilance qui nous laissera toujours la possibilité de choisir les orientations que nous désirerons imprimer à notre évolution. Nos progrès technologiques, au plus loin qu'ils nous emmènent dans l'avenir, doivent rester des outils, des prothèses.

Quels qu'ils soient, nos choix, nos valeurs – si nous voulons donner du sens à nos existences individuelles et collectives –, devront impérativement s'orienter dans le sens de davantage de responsabilité vis-à-vis de nous-mêmes, de nos proches, des générations futures et de tout ce qui, chaque jour, dépendra un peu plus d'une espèce toujours plus dominante et invasive. Tôt ou tard, des choix déterminants s'imposeront à l'humanité. D'un côté celui qui consistera à s'abandonner corps et âme à un surhumanisme qui n'aura de sens que pour lui-même et pour ses valeurs définitivement dominatrices et hégémoniques vis-à-

vis du reste des hommes (s'il en reste) et sur l'ensemble de la nature qu'il aura définitivement modelée à son image. Cette première option, la plus « instinctive » de prime abord, scellera le destin d'une humanité à jamais recluse sur elle-même. Un semblant d'humanité à jamais fermée sur ses certitudes, ses désirs, ses ambitions non plus spirituelles, mais exclusivement technologiques, narcissiques, anthropocentriques et dominatrices.

L'autre option consistera à continuer de vivre au sein d'un environnement, certes fruit de nos progrès et de notre imagination, mais qui continuera, par rétroaction, à entretenir notre évolution « intérieure ». Par là, l'homme spirituel que nous serons peut-être encore évoluera vers des états sans cesse supérieurs de perception, de conscience, de connaissance et de compréhension intuitive et synthétique (et non plus analytique) du monde et de lui-même.

Sous la pression des prochaines grandes découvertes scientifiques, sous la contrainte des forces sociales en perpétuelle mutation, un nouveau monde est sur le point de naître. C'est ainsi que le projet transhumaniste doit se défaire de sa part d'ombre pour mener vers ce que Joël de Rosnay nomme un hyperhumanisme. Lequel participera véritablement d'une refondation de l'homme et du monde. Il sera l'outil d'une recreation du monde dans la mesure où un homme nouveau implique un monde nouveau. Or, pour que ce cosmos ne soit pas un chaos déguisé, il faut qu'il prenne d'emblée une dimension sacrée par l'attribution d'un sens, autrement dit d'une orientation préalablement déterminée. Pour ce faire, hâtons-nous d'inaugurer de nouvelles mythologies alliées à une spiritualité de type laïque et universelle.

Toutes les prothèses comme toutes les chrysalides ne sont que des moyens pour des métamorphoses futures. À terme, comme le dit Pierre Teilhard de Chardin, il s'opérera un schisme entre ceux des hommes qui croient exclusivement au monde tel qu'il se présente à nos yeux dans ses formes matérielles les plus variées et ceux qui auront choisi, à leurs risques et périls, de voir au-delà de l'horizon et de la métaphore. Ceux qui pensent que le chemin le plus court vers la Vérité est un chemin intérieur.

L'UNIVERS SYMBIOTIQUE

Je suis convaincu, pour ma part, qu'il n'y a pas de plus puissant aliment naturel pour la vie religieuse que le contact des réalités scientifiques bien comprises.

Pierre Teilhard de Chardin,
Science et Christ.

Entre les arriérations théologiques et la fuite en avant technologique, existe-t-il une voie médiane à même de concilier *science et Christ* comme l'écrivait Pierre Teilhard de Chardin ? Entre une spiritualité falsifiée, contrefaite, et un scientisme égocentré et inféodé aux lois du libéralisme, peut-on encore espérer une spiritualité du futur ? Une spiritualité qui, sans refuser les avancées technologiques d'une société vivante, ne négligerait pas pour autant de poursuivre une quête spirituelle commencée il y a plusieurs millénaires. La « mythologie » teilhardienne marie *mécanique* et *mystique*. Sans doute encore trop imprégnée de christianisme, elle nous

montre toutefois la voie de la synthèse et de la réconciliation entre la foi et les faits ; l'Esprit et la Matière. Une synthèse qui serait, non plus seulement une religion des individus et du Ciel, mais une religion de l'Humanité et de la Terre selon ses propres mots.

À la question : l'univers a-t-il un sens ? grande serait la tentation de répondre par l'affirmative. Grossière serait l'erreur de chercher vaille que vaille les éléments allant dans cette direction. Or, affirmer que l'univers puisse avoir un sens ; qu'il puisse être porteur d'un projet quelconque, c'est déjà sous-entendre qu'il puisse avoir un début puis une fin. C'est implicitement admettre qu'il est une création ponctuelle, limitée et impliquant de fait un acte créateur qui l'aurait tiré du néant. Par là même, c'est sous-entendre l'existence d'un tel néant (non-sens par excellence dénoncé par Bergson dans *L'évolution créatrice*) et la possibilité que quelque chose puisse naître d'un rien absolu. Non-sens absolu par excellence.

Depuis les premières vibrations quantiques jusqu'à nos agitations humaines, en passant par la formation des galaxies et des planètes ; une certaine cohérence, à défaut d'un véritable sens, transparait indiscutablement de ces effervescences et de cette frénésie matérielles. Si la prudence nous enjoint d'écarter toute sémantique, force est néanmoins d'admettre l'évidence : une syntaxe est en cours d'élaboration. Une logique et une structure se détachent en filigrane et continuent de se construire, tantôt manifestées par l'entropie¹, puis par les forces

1 « Grandeur qui, en thermodynamique, permet d'évaluer la dégradation de l'énergie d'un système. L'entropie d'un système caractérise son degré de désordre. » Définition *Le Petit Larousse illustré*.

gravitationnelles, biologiques et enfin par les forces sociales.

La face cachée du hasard

Le chaos est originellement assimilé à la notion de confusion. Or, la confusion d'un milieu comme celui de l'univers à ses débuts, peut n'être qu'apparente. Elle est le plus souvent liée à la perception et à l'interprétation qui en découle à un instant « t ». Toute confusion peut n'être que momentanée. Extraite d'un contexte où elle a malgré tout un rôle à jouer et où la nécessité s'avère être bien plus souvent qu'il n'y paraît, la face cachée du hasard.

C'est ainsi que le chaos des premiers temps du monde est le plus souvent perçu sous la forme d'une confusion totale. Une agitation extrême de laquelle vont émerger des états secondaires donnant naissance à des milieux bien différents de ce qu'ils étaient quelques instants auparavant. Ainsi, toutes les confusions rencontrées dans la nature et dans les différents milieux qu'elle a suscités se sont avérées autant de transitions et d'occasions vers des *organisations* et des *complexités*, non pas nécessairement supérieures (suivant quels critères le seraient-elles et pour quelle finalité inconnue ?), mais à tout le moins différentes. Il y a donc déjà une forme de cohérence qui tendrait à démontrer que : le chaos et la confusion n'étant pas permanents mais seulement transitoires, l'univers se meut donc dans une certaine direction. Du moins semble-t-il animé, depuis 13,7 milliards d'années, d'un *mouvement*, d'une *dynamique* dont le sens certes nous échappe, mais qui n'en demeure pas moins régulière, cohérente, mais surtout pas absurde. Car un univers absurde serait un univers éternellement

maintenu dans cet état de confusion généralisée que fût celui de ses origines. Un univers en quelque sorte semblable à une casserole d'eau en perpétuelle ébullition et sans qu'aucune perte d'énergie, sans qu'aucun changement d'état ne vienne jamais en modifier le cours. Un univers clos sur lui-même. Non seulement sur le fond (la quantité de matière/énergie disponible) mais aussi sur la forme (les différentes formes successivement empruntées par ce même couple matière/énergie). Un univers absurde serait donc un univers enfermé dans une sorte de *stéréotypie cosmologique* interdisant toute variation de milieu, toute structuration de la matière, toute association durable de particules, d'atomes, de molécules et *a fortiori* de cellule. Or, la mécanique quantique, l'astrophysique et la biologie moléculaire nous apprennent que dans chacun de leurs domaines respectifs, tel n'est jamais le cas.

Quelle est donc la nature de ce mouvement commun ; universel ? Quelle est cette dynamique qui tend à se révéler depuis les premiers milliardièmes de seconde après le big-bang et jusqu'à 13,7 milliards d'années plus tard ? Les termes que nous rencontrons le plus souvent pour décrire l'univers ou plus précisément l'évolution cosmique sont *organisation*, *ordre* et *complexité*. Or ces trois notions sont à forte connotation anthropocentrique. Elles sous-entendent déjà un but, un objectif fixé à l'avance et fortement empreint des assignations pratiques que nous exigeons la plupart du temps de la matière. Henri Bergson a bien démontré dans *La pensée et le mouvant* (1938), que le désordre est bien souvent un ordre que nous n'attendons pas. La confusion apparente que nous pouvons constater n'est telle qu'en égard à une certaine attente sinon

impatience que nous manifestons. En elle-même, cette confusion a sa cohérence, sa logique, sa propre dynamique. Elle n'est qu'un instantané ; le moment d'un mouvement plus large. Le désordre est le plus souvent l'infime partie sinon l'occasion d'un ordre supérieur. C'est ainsi que ordre, organisation ou complexité sont souvent synonymes de stabilité, de permanence d'un état inscrit dans la durée, donc à chaque instant identique à lui-même. Le désordre ou la confusion ne sont que des états transitoires ; les articulations assurant le passage d'un ordre à un autre ; d'une structure à une autre ; d'une stabilité à une autre stabilité plus pérenne. Le chaos n'est donc pas le contraire de l'organisation ; il en est le préalable et l'occasion. Il est à l'image d'un milieu fluide, le « bouillon de culture » primordial qui autoriserait toutes les rencontres, tous les échanges possibles, toutes les combinaisons, toutes les associations et toutes les complexités à venir.

De cette dernière notion le *Petit Larousse* nous propose une première définition dont nous nous contenterons : « Complexe - adj. (du latin *complexus*, qui contient). Qui se compose d'éléments différents, combinés d'une manière qui n'est pas immédiatement saisissable. » La plupart des autres définitions font essentiellement état d'un *ensemble* ou d'un *composé* de différents éléments hétérogènes formant un tout intégré. Ici, la complexité ; le caractère complexe d'un système, d'une structure, définit la quantité d'éléments entrant dans sa composition. Il décrit d'une certaine manière sa structure et la nature du lien qui unit chacun de ses éléments. Autrement dit, sa *cohésion*, sa *stabilité* et une certaine *efficacité*. Cette dernière notion appelle d'elle-même un but à atteindre. Elle

sous-entend un certain objectif associé à cette complexité.

L'Unité perdue ; l'Unité rêvée

Aussi, quel est donc le but le plus souvent recherché dans la nature si ce n'est la stabilité, la permanence, *la conservation d'un état* ?

D'une extrémité à l'autre de l'Évolution (...) tout se meut, dans l'Univers, dans le sens de l'unification.

Pierre Teilhard de Chardin,
L'activation de l'énergie.

Au sein de l'univers primordial ou au cœur des étoiles, la collision des particules soumises à l'intense activité du milieu entraîne une perte d'énergie et donc de masse (suivant la relation d'équivalence $e = m$) sous forme de rayonnement ou de particules. Cette libération d'énergie qui est en même temps une privation pour les particules, va générer une instabilité, un déséquilibre momentané aussitôt compensé par l'association (première forme d'union et de coopération) des particules impactées. Sur la base de cette union, certes éphémère, une nouvelle structure se crée. Une nouvelle organisation dont l'objectif premier est une stabilité recouvrée et une *unité* restaurée sur un plan supérieur. « Les ions [...] attirent la matière autour d'eux et l'incitent à réagir. Ainsi se constituent des molécules complexes telles que l'ADN, une structure qui finit par s'imposer parce qu'elle présente une plus grande stabilité¹. »

1 Joël de Rosnay, *La plus belle histoire du monde*, Éditions du Seuil,

Ainsi les complexités d'ordre supérieur assurent davantage de stabilité aux complexités inférieures. Du moins sont-elles garantes de la conservation d'une certaine information, d'une mémoire de la forme au sens littéral. Depuis 13,7 milliards d'années, toutes les organisations successives, des plus simples aux plus complexes, sont autant de tentatives réitérées de gagner chaque fois davantage en stabilité, en durée, et en conservation d'une certaine quantité d'informations. Mais à quelle fin ?

Nous voyons donc qu'au sein de la nature et à toutes les échelles, toutes les formes de complexités sont autant de structures organisées dont l'objectif premier est la conservation de leur état. Elles sont dans tous les cas les fruits de l'association de leurs éléments constitutifs dans le seul but de compenser une perte d'énergie illustrée par l'entropie à un niveau inférieur. Car si la fuite d'énergie, comme la fuite d'air d'un ballon, illustre la tendance du système à retrouver un état d'équilibre, ce dernier n'en est pas moins une menace pour l'existence du système lui-même. Car un système à l'équilibre parfait, absolu, du point de vue thermodynamique qui nous occupe ici, est un système mort.

Il y a donc un paradoxe en ceci que d'un certain côté, les particules manifestent une tendance à la stabilité et à la permanence. Pour autant, cette stabilité et cette permanence sont synonymes d'un système fermé, égal à lui-même, sans « perte » ni « profit », sans information, à l'équilibre donc absurde car stérile. D'un autre côté, cette tendance à la

conservation d'un état (système simple comme la particule ou complexe comme la molécule) est en permanence contrée par l'entropie qui mesure le taux de dégradation en énergie d'un système. Ici, la tendance à l'équilibre (à la conservation de l'information) est continuellement contrariée et compromise par une même tendance à l'équilibre illustrée par l'entropie¹ (dilution de l'information). Le paradoxe serait total et le raisonnement absurde si ces deux tendances ne se situaient pas chacune à un niveau différent. En effet, l'entropie, de manière générale, tend en permanence à diluer l'information et à faire de l'univers un milieu homogène, neutre, invariant et donc stérile. D'un autre côté, en réaction à cette entropie, les particules s'unissent, s'associent, se combinent afin de gagner toujours plus en stabilité et en préservation de l'Information dans le temps. Il y aurait donc deux tendances contradictoires qui consisteraient en une matière qui tendrait à toujours se déliter sous forme d'énergie ; et une énergie qui tendrait à se figer sous forme de matière.

Résumons nous sans trop nous perdre dans les détails. Aux premiers milliardièmes de seconde qui ont suivi la « naissance » de l'univers, nous sommes en présence d'une énergie incommensurable. Le chaos est total ; l'activité du milieu inimaginable. Or, dès les premiers instants, les particules d'énergie confinées dans un espace réduit vont

1 Il n'y a pas, stricto sensu, d'entropie (dégradation d'énergie) au niveau global (cosmologique) dans la mesure où rien ne se perd et rien ne se crée ; mais où tout se transforme. Toutefois, cette hypothèse ne tient qu'à la seule condition d'un univers fermé, voué à terme, à se replier sur lui-même.

aussitôt modifier leur milieu en créant des soupçons de complexité et tendre ainsi vers des îlots de stabilité encore très fragiles. Le processus est néanmoins amorcé qui va consister durant près de 13,7 milliards de nos années, et sous l'impulsion d'une énergie primordiale, à édifier des structures chaque fois plus complexes, donc stables et pérennes, en laissant s'échapper à chaque niveau franchi, toujours moins d'énergie sous forme d'entropie. Cette dernière sera chaque fois redistribuée et refondue dans des complexités renouvelées et toujours supérieures en termes de *stabilité*, de *cohésion* et de *spontanéité* autrement dit de *liberté* mais aussi de *diversité*.

Avec le temps et les complexités croissantes, un élément nouveau va progressivement faire son apparition et qui sera, comme le nomme Teilhard de Chardin, un phénomène de *centration* et d'*intériorisation* de la matière annonciateur de conscience. Or, cette centration ne peut s'amorcer que sur la base de structures non seulement suffisamment complexes et donc diversifiées, mais également suffisamment intégrées. Autrement dit aptes à soutenir par les liens qui les tiennent ensemble, une communication entre leurs différents éléments constitutifs.

Un organisme composé de cellules spécialisées résiste mieux qu'un ensemble de cellules identiques face aux agressions de l'environnement. Pour ce faire, elles échangent des substances les unes avec les autres. Le jeu de cette communication chimique et des petits changements qui affectent leurs gènes finit par les spécialiser¹. C'est aussi le cas

1 Joël de Rosnay, *La plus belle histoire du monde*, op. cit ., p. 48.

au sein des sociétés humaines les plus complexes et organisées avec la division du travail social. Laquelle tend à singulariser un peu plus chacun des éléments dont la société est composée. On observe donc à tous les niveaux du vivant et même du pré-vivant une tendance à la différenciation qui suscitera l'émergence d'îlots de complexités ; de singularités.

Ainsi, l'efficacité d'une structure complexe, sa capacité de survie dépend de son degré d'organisation et d'intégration. Autrement dit de la qualité de l'information, même rudimentaire, qui y circule. Et ce, quelle que soit la nature de cette structure/complexité : corpuscule, atome, molécule, organisme ou société. Par suite, la qualité de la communication, donc de l'intégration au sein d'un système/organisme, conditionne l'émergence ou la manifestation d'une centrété/conscience. Laquelle est proportionnée à la structure qui la soutient et qui s'exprime à travers les organismes les plus simples par une forme d'*intention* ou de *volonté*.

L'univers se partage désormais en deux. D'un côté des forces de dilution généralisées. De l'autre, des forces de cohésion localisées.

Aussi, il apparaît que l'univers depuis ses premiers instants observables est en cours de métamorphose. De celle qui tend à progressivement convertir tout ou partie de son énergie primordiale en une structure cosmologique d'un type absolument nouveau.

Nous savons désormais qu'une certaine complexité parfaitement intégrée induit un rapport de causalité interne qui lui est proportionné. Mais cette causalité n'explique en rien la complexité et l'unité de la structure. Elle n'en n'est que la résultante. Ce n'est pas le rapport de causalité qui fait la

cohésion du milieu et qui définit la nature du lien entre ses différents éléments constitutifs. C'est au contraire ce lien originel qui, depuis toujours, crée cette causalité. Or, si avec la complexité croissante au sein de l'univers, le rapport de causalité va lui aussi croissant au sein des structures ainsi constituées, quel ne serait le rapport de causalité au sein d'un univers totalement intégré ? C'est-à-dire au sein duquel chaque particule d'énergie désormais convertie en matière/information serait en lien direct avec toutes les autres parties de ce même univers. Nous aurions donc, au sens propre, un corps cosmique pleinement achevé et intégré. C'est-à-dire une structure parfaite, pérenne, autosuffisante où toute l'information, autrement dit toutes les connaissances et toute la Connaissance possible et imaginable circuleraient de manière instantanée et sans déperdition. Une Information doublée d'une centrété/conscience, selon les mots de Teilhard, désormais étendue aux dimensions mêmes de l'univers. Un univers dorénavant devenu pleinement conscient de lui-même. Un océan tranquilisé mais dont chaque goutte de conscience serait pleinement elle-même à travers toutes les autres par le jeu d'une *liaison affective de dimension cosmique*.

L'Esprit de la Terre

Avec ces dernières pages, voilà que se dégage une structure, une forme de canevas indéfiniment transposable à tous les milieux : atomique, moléculaire, biologique, humain. Cette trame, cette ligne de progression se définit comme suit : tout d'abord un état *chaotique*, puis l'émergence de *structures* de plus en plus *complexes* et *unifiées* ; autrement dit *stables* et

intégrées, de plus en plus *libérées* des contraintes immédiates de l'environnement. Des structures de plus en plus *autonomes*, plus *communicantes* et *communiantes*, unies dans un commun *désir d'être* toujours davantage à travers ce que Teilhard appelle un PROCESSUS COSMIQUE DE PERSONNALISATION.

Or, nous l'avons vu, les sociétés humaines, dans la continuité des sociétés animales, ont poursuivi ce mouvement : cette irrésistible ascension vers la complexité amorcée dès la première seconde. Plus encore, cette tendance originelle à l'union et à la conscientisation de la matière semble avoir gagné en énergie avec le développement des sociétés humaines et plus encore au cours de l'ère industrielle et technologique. Nous entrons dans une phase, non plus expansionniste de la conscience – puisque celle-ci est désormais partout sur Terre avec l'homme et les mammifères supérieurs, mais d'intensification et de concentration du phénomène. Une fois encore, après le passage de la conscience pré-réflexive animale à la conscience réfléchie humaine de *Homo sapiens*, voici que s'annonce un nouveau changement de niveau et de dimension : le passage à la *conscience collective* soutenue par une évolution dorénavant technologique qui, loin d'être un aboutissement ou une finalité, se veut et se doit de rester un outil *au service* d'une évolution intérieure.

Voilà donc que se profile l'Ultra-humain entrevu par Teilhard et qui, nous l'avons déjà dit, n'a rien de commun avec le transhumanisme ou le surhumanisme qu'on cherche déjà à nous vendre. Cet Ultra-humain-là ; cet hyperhumanisme comme le nomme Joël de Rosnay est à la portée de chacun et n'est conditionné que par notre seule *volonté de participer à l'évolution et à la création du monde*. Après des millénaires

d'une hominisation faite de conquêtes, de luttes, de souffrances, de progrès aussi dans les différents domaines du savoir et de notre aptitude à la survie, une phase nouvelle de conscientisation est en train de naître. La pression démographique, l'intensification des échanges de toutes sortes accrue par la densité et le foisonnement des réseaux de communication ; les enjeux à la fois climatiques, géopolitiques, sanitaires, sociologiques ou écologiques ; enfin, les plus récentes découvertes scientifiques et la remise en cause régulière de nos plus solides certitudes sur la matière et sur la vie, amènent l'humanité à la prise de conscience de l'interdépendance de tous les représentants de l'espèce. Interdépendance qui unit également les espèces entre elles et qui les relie non seulement à la Terre mais aussi au Cosmos. De la même manière qu'en prenant conscience de lui-même *Homo sapiens* est entré de plain-pied dans un monde nouveau, transfiguré ; pareillement, la conscience collective humaine sur le point de naître nous projettera dans un monde renouvelé et pour une vie aux dimensions insoupçonnées.

L'impératif universel

Après un long et douloureux détour, nos sociétés hyper-technologiques tendent à rejoindre la vision du monde initiée par les sociétés dites « archaïques ». Des sociétés pour lesquelles, dans le cadre de la *loi de participation* décrite par Lucien Lévy-Bruhl, tout participe de tout dans un monde où tout est lié et interdépendant.

Si tout a commencé par la prise de conscience de l'homme primitif de son intégration à l'ensemble de la nature ; de sa

participation à son clan, à sa tribu, c'est aussi par cette même notion de participation que l'humanité semble être amenée progressivement à repasser. Et les événements au niveau planétaire semblent chaque jour davantage nous dire que ce retour aux origines s'imposera de plus en plus comme une nécessité vitale. Aussi, rétorquera-t-on, à quoi aura servi ce long et douloureux détour technologique si c'est pour en revenir au même point ; autrement dit, dix ou vingt mille ans en arrière ? La différence notable, essentielle, est que dans l'intervalle l'homme a progressivement acquis une consistance et une conscience individuelle ; le sentiment du *moi*. Les sociétés traditionnelles reposaient essentiellement sur une conscience collective fondatrice au détriment de consciences individuelles quasi inexistantes parce que trop menaçantes pour l'esprit du clan et peu propices à se développer. Le besoin, d'ailleurs, ne s'en faisait pas sentir puisque l'individu – qui n'était pas encore une personne – ne vivait que *pour* et *par* le groupe. Il y puisait toutes les nourritures nécessaires à sa survie physiologique aussi bien qu'affective.

Enfin, ces derniers milliers d'années d'expansion démographique, de progressive socialisation et civilisation ont contribué, par la division du travail social, à la personnalisation croissante de l'individu. Par simple accroissement de la matière vivante ; par ce même mouvement originel de complexification des structures et des liens des éléments constitutifs (ici les individus humains), des propriétés nouvelles ont fini par émerger. Celles-ci ont progressivement élevé l'individu au niveau d'une personne. Autrement dit une vue sur le monde unique et irremplaçable. La naissance du langage articulé liée aux différents moyens de diffusion de l'information, même

primitive, a été largement à l'origine de cette évolution et révolution ontologique.

Par ce détour technologique et psychologique de plusieurs milliers d'années, la *participation* qui se propose désormais à l'homme moderne n'est plus seulement la synthèse ou la prise en bloc d'une masse indifférenciée d'individus plus ou moins semblables les uns aux autres comme le sont à leur niveau le banc de poissons ou le vol d'étourneaux. Ce détour par la « civilisation » est sur le point de doter cette future conscience collective de pouvoirs encore insoupçonnés. Lesquels propulseront à n'en pas douter l'ensemble dans un monde nouveau. En d'autres termes, un monde aux dimensions mêmes de cette CONSCIENCE RÉFLÉCHIE COLLECTIVE. Une Unité faite de diversité.

Par le nombre, la conscience entre en résonance. Comme l'augmentation des points ou pixels de la photographie qui en améliore sans cesse la définition, donc la qualité du message qu'elle porte. De même, la complexification par le nombre de la matière « inerte » puis « vivante » favorise indéfiniment la qualité du message, de l'information qu'elle porte en elle depuis les origines.

Or, par l'homme et plus largement par les sociétés humaines, la nature poursuit imperturbablement son patient processus d'intégration de structures de plus en plus complexes, de plus en plus intériorisées et donc de plus en plus signifiantes. Vers quelle fin, s'il en est, sinon dans quelle direction ?

Le sentiment religieux lui-même est ce supplément d'âme, ce surcroît d'intériorisation et de conscience obtenu par l'intégration de structures toujours plus complexes et denses en

termes d'information. Il faut considérer le sentiment religieux comme une propriété émergente à l'égal de toutes les autres. Propriété issue de l'association de plusieurs éléments sous-jacents. Depuis les premiers temps de l'univers, il s'agit toujours d'unions au milieu d'un chaos apparent. Lesquelles vont tour à tour favoriser l'émergence de complexités nouvelles. Parvenues au stade des agrégats humains, ces propriétés émergentes s'expriment par le sentiment religieux qui n'est ni plus ni moins que l'exacerbation par le nombre de sentiments individuels tels que l'affection, l'amour, la joie, l'émerveillement, l'empathie... Ceux-ci joueront un rôle de catalyseurs et d'accélérateurs favorisant l'intégration de sociétés humaines dans leurs plus larges dimensions. De même que François Jacob le décrit au niveau des molécules, il se passe donc bien quelque chose sur un plan supérieur, psychophysique. Un supplément d'âme occasionné par des complexités humaines chaque fois augmentées et provoquant de manière rétroactive des retombées sur le plan individuel. Si les cellules renoncent à une partie d'elles-mêmes pour le bien de l'organisme qu'elles constituent, ce dernier est à son tour obligé de consentir à tout faire pour assurer la survie de ses cellules. La cohésion, autrement dit la coopération est ici totale. Symbiose d'un ordre supérieur.

Toute forme de société, d'association, est en quelque sorte l'*occasion* du religieux par le travail qu'elle accomplit au fond de chaque âme. Qu'importe les formes empruntées par ce *religieux*. Il peut être sacré ou profane, il n'en demeure pas moins vital de toutes les manières et sur tous les plans. Aussi, Simone Weil se trompe quand elle récrimine Émile Durkheim¹.

1 Simone Weil, *Attente de Dieu*, Les classiques des sciences sociales, [1966] 2007, p. 17.

Car c'est bien la société et sa force d'union qui nous conduit collectivement puis individuellement à nous émerveiller de la beauté du monde, de la nature et de la vie. C'est elle aussi qui nous permet de faire l'expérience de l'amour. La foi, écrit de son côté Jacques Rueff, apparaît comme le prolongement des exigences biologiques de la vie en société, inscrites elles-mêmes, telle la religiosité universelle de l'espèce humaine, dans son patrimoine héréditaire¹. En cela, la société prépare nos âmes à être les réceptacles de la Vérité et pour renouer avec ce que l'on peut se laisser un temps aller à appeler Dieu.

L'ALLIANCE NOUVELLE

L'ancienne alliance est rompue ; l'homme sait enfin qu'il est seul dans l'immensité de l'univers d'où il a émergé par hasard.

Jacques Monod,
Le hasard et la nécessité.

Participation et intrication quantique

Si la première notion de *participation* a été largement explicitée et développée dans les pages consacrées à la magie, la notion d'*intrication* reste encore à éclaircir. Pour faire simple, disons que dans le cadre de la physique des particules et plus précisément de la mécanique quantique, deux particules de lumière (photons) émises simultanément à partir d'une

1 Jacques Rueff, *Les Dieux et les rois*, Librairie Hachette, 1968, p. 271.

même source (un noyau excité) restent d'une certaine manière « reliées » sous la forme d'un échange instantané d'information. Ce, même si ces deux photons sont séparés par des millions d'années-lumière.

En 1935, Albert Einstein, Boris Podolsky et Nathan Rosen publient un article qui met en doute cet aspect de la mécanique quantique en contradiction avec le caractère indépassable de la vitesse de la lumière. Les trois hommes ne réfutent en rien la mécanique quantique. Par leur expérience de pensée intitulée *Paradoxe EPR* (initiales des trois auteurs) ils s'attachent à en démontrer le caractère incomplet en émettant l'hypothèse de variables cachées au niveau local, susceptibles de résoudre le dit paradoxe.

Ce n'est qu'en 1981 qu'Alain Aspect, de l'université d'Orsay, peut enfin, grâce aux progrès de la technique, réaliser l'expérience qui donnera raison à Niels Bohr et à l'école de Copenhague contre Albert Einstein. L'expérience répétée autant de fois que nécessaire, puis par la suite améliorée, démontrera que dans 100% des expériences, à chaque mesure de polarité effectuée sur un des photons de la paire émise, correspond la mesure de la polarité complémentaire sur le second photon. Ceci alors que la probabilité que le premier photon ait telle ou telle polarité est de 50% avant que la mesure ne soit effectuée. Ainsi, l'expérience qui sera répétée et affinée des années plus tard, confirmera la notion d'*intrication quantique* ou de *non-séparabilité* quantique. Autrement dit, la corrélation totale entre deux photons polarisés émis à partir d'une même source. Cette confirmation par les faits est sans précédent. Elle implique que d'une certaine façon, sous un certain point de vue, la séparation spatiale serait inexistante et

pourrait n'être qu'une simple construction de notre cerveau. Elle peut aussi signifier que, contrairement à ce que pensait Albert Einstein, la vitesse de la lumière n'est pas indépassable, du moins au niveau des particules. Ce qui sous-entendrait qu'une certaine information serait susceptible de circuler quasi-instantanément, depuis notre point de vue. Enfin, cela sous-entend surtout qu'il n'y a pas de système isolé, même au niveau des particules, et que tout est lié par un réseau d'informations dont nous ignorons encore la forme aussi bien que le fond.

Pour autant, si cette intrication est l'éternel lien entretenu entre deux particules émises à partir d'une même source, pourquoi ce lien ne pourrait-il pas s'étendre à toute la matière cosmique ? Ceci du seul fait que toutes les particules aujourd'hui présentes dans l'univers étaient unies au moment de sa « naissance ». Car, à part le laboratoire d'optique de l'université d'Orsay, quelle est la première source à avoir émis des particules originellement intriquées ou corrélées sinon le big-bang lui-même ? Aussi peut-on pareillement envisager la présence d'un lien quantique ou d'une *intrication quantique* entre toutes les particules cosmiques émises il y a 13,7 milliards d'années. Un lien rigoureusement de même nature que celui qui unit les deux photons émis dans le laboratoire d'Alain Aspect. Un lien qui, au-delà des barrières conceptuelles de la mécanique classique, de l'espace et du temps, démontrerait *de facto* l'unité intrinsèque d'une nature originelle au sein de laquelle circulerait sans effort ni contrainte une *Information primordiale* ; une Connaissance totale.

La cinquième force

Or, ce lien originel, cette intrication ou *non-séparabilité* quantique n'a-t-elle pas été de tous temps intuitivement perçue et mise à profit par les chamans, magiciens et autres sorciers des sociétés traditionnelles ? La transe chamanique n'est-elle pas une des voies d'accès à ce *réseau d'informations* et de *corrélation quantique* ; cette « conscience » ou « mémoire » globale dissimulée comme un disque dur sous l'étoffe des choses ?

Nous le savons désormais, toutes les traditions religieuses, philosophiques ou spirituelles ont eu de tous temps et en tous lieux la prescience d'un Principe unique, indivisible et éternel, fondateur en même temps que soutien du réel. Nous serions donc au sein d'un univers dont une large partie invisible et échappant, pour l'instant, aux lois de la physique classique, diffuserait partout une Information. Laquelle n'aurait pour autre effet que de mettre en forme une « image », une représentation la plus fidèle possible du Principe qui en est la cause. La *matière noire* des astrophysiciens correspondrait-elle à cette partie méconnue ? Au sein de nos sociétés occidentales gavées de technologie, de certitudes scientifiques et économiques, les faits, de plus en plus, semblent donner raison aux *Peuples Racines* comme les nomme Jean Malaurie. L'interdépendance de ce qui semblait jusque-là, pour l'Occidental, des entités séparées, n'est plus à mettre en doute. Pour autant, nous ne soupçonnons pas encore l'étendue de cette corrélation entre toutes les parties du monde. Nous en voyons déjà les plus grossiers effets à l'échelle de notre planète de par l'impact de nos activités sur le climat, la biodiversité ou notre propre espèce. Mais ces structures sous-jacentes, ces réseaux

de complexités et d'interdépendances biologiques, ces équilibres naturels ne sont que des aspects superficiels. Si j'ose dire, les plus « grossiers » du phénomène. Les parties visibles d'un mécanisme et d'un métabolisme qui étend ses ramifications jusqu'aux fondements mêmes de la matière.

Toute l'évolution, depuis les premières particules de l'univers primordial jusqu'au développement d'une structure de type neural (Internet) sur toute la surface du globe, n'est qu'un seul et même élan vital tendu depuis cette source d'information qui infuse en continu le réel. Avec les temps qui viennent, nous devons nous tourner vers les Peuples Racines. Mais avant tout obtenir leur pardon, ce qui ne sera pas une moindre tâche. Enfin, apprendre d'eux pendant qu'il en est encore temps. Nous inspirer de leur vision du monde ; de leur relation organique au monde et de cette dialectique qu'ils ont su, durant des millénaires, instaurer avec la nature.

Jean Malaurie est persuadé que les chasseurs du Grand Nord ont su développer sinon entretenir des facultés que nous avons laissé se perdre au plus profond de nous, enfouies sous des siècles de civilisation et de pragmatisme. Une sorte de *psychologie génétique de l'environnement* comme il la nomme ou un *cosmomorphisme* selon l'expression de Maurice Leenhardt pour décrire l'osmose de l'homme avec la nature.

Les fonctions mentales des chasseurs sont liées à des facultés hypersensorielles qui défient toute logique, écrit-il encore. Elles lui permettent, par une volonté d'identification, d'être à la fois homme et phoque, homme et morse, homme et ours. Il participe si intimement à la psychologie de l'animal qu'il veut saisir, qu'il anticipe ses

réflexes, sa tactique de survie, ce qui lui permettra de pouvoir le capturer. Ces facultés dépassent le monde animal. Il entend le son interne de la pierre, il interprète le souffle du vent. [...] la perception primitive sensorielle est imperméable à tout raisonnement logique [...]. Elle est vécue et éprouvée¹.

Consubstantialité, participation, appartenance, identité, empathie, osmose... autant de termes et de notions chers à Jean Malaurie comme ils l'étaient à Lucien Lévy-Bruhl et qui décrivent une relation au monde toute de symbiose, de respect, de sentiment d'unité ontologique comme de provenance. Le sentiment à la fois évident et intime de participer de cette force vitale qui tient debout le monde, nous dit l'explorateur du Grand Nord. Une relation, non pas magique et surnaturelle mais qui, bien au contraire, repose, selon les mots de Barbara Glowczewski, sur une phénoménologie de l'être, sur l'immanence de l'esprit par rapport au corps et à son univers².

Or en effet, pour Jean Malaurie, le paleo-cortex des Inuits serait sensiblement aiguisé par leur vie de chasseurs et leur lecture sensorielle de l'environnement se ferait au détriment ou à côté d'un néo-cortex qui serait peu utilisé. C'est donc en protégeant de la sorte leur schizo-physiologie qu'ils garderaient leurs antiques pouvoirs sur la nature³. Pour l'explorateur, ces

1 Jean Malaurie, *L'Allée des baleines*, Éditions Mille et une nuits, 2008, p. 179.

2 Cité par Jean Malaurie, *Hummocks II*, 2, Plon, coll. Terre Humaine, 1999, p. 177.

3 Jean Malaurie, *Les derniers rois de Thulé*, Librairie Plon, 1975, p. 495.

peuples de l'hémisphère boréal ont su développer ce qu'il appelle une « dialectique d'intégration qui, grâce à un vide intérieur [sans doute assimilable à la méditation], permet de percevoir la microphysique ondulatoire¹ [...] ». L'auteur d'ailleurs écrit qu'il retrouve, dans ses réflexions de géographe-physicien, l'idée de l'équivalence entre la matière et l'énergie.

Il est dans les roches, dans les mers, dans les glaces, une Uummaa, un battement du cœur. Il appartient à l'homme de se mettre en phase avec cette énergie issue du cosmos qui est née au moment de la naissance de l'univers avec des échanges thermodynamiques, avec la matière, avec l'énergie noire – la cinquième force, qui ne cessera de s'exercer qu'à la mort de notre planète².

Vers la rupture symbiotique

Les périodes de doute, de crise sinon d'errance comme celle que nous vivons actuellement, nous interrogent sur la suite à donner à notre évolution. Sommes-nous sur la bonne voie ? De celle qui semble nous mener vers un futur hypertechnologique aux multiples dangers. Quel oracle consulter si ce n'est la nature elle-même ? Comme un enfant qui, même parvenu à l'âge adulte, se retourne naturellement vers la sagesse de celle qui l'a mis au monde dans l'espoir de trouver quelques lumières contre l'adversité. Or, que nous dit la nature ? Les

1 Jean Malaurie, *Lettre à un Inuit de 2022*, Fayard, 2015, pp. 103-104.

2 *Ibid.*

pages précédentes nous soufflent la réponse. Nous avons vu en effet que la frontière dressée entre nature et culture cédait à l'analyse. Les notions de société, de culture, de langage, d'empathie, de complexité, de croyance ou de religion même ne sont pas spécifiques à l'espèce humaine. Si certains traits pouvaient jusqu'alors sembler typiques de notre rameau phylétique, leur apparente singularité ne tenait en fait qu'à une différence de degré et non de nature. Si par bien des aspects les formes ont pu longtemps sembler divergentes sinon même spontanées, le fond, tout bien considéré, s'est avéré être le même, commun à toutes les formes de vie ou de pré-vie. Là encore, le sentiment d'unité et de participation reprend l'avantage. Or, ce fond commun quel est-il ? Il est cette dynamique, ce mouvement d'ensemble de la matière – d'abord inerte puis vivante, qui tend à informer (c'est-à-dire à révéler simultanément une forme et une information) l'ensemble de la matière cosmique. Teilhard de Chardin pour sa part y voyait essentiellement la traduction d'un mouvement ascendant de complexité/conscience. Sorte de dynamique visant à conscientiser l'ensemble de la matière universelle en vue d'une Parousie qui nous ramènerait vers le divin. Convergence phylétique en même temps que psychologique vers ce qu'il appelait le *Point Oméga*, aboutissement ultime de la *cosmogénèse*.

Les avancées technologiques qu'a connu le dernier siècle écoulé ne sont rien en comparaison de la puissante vague biotechnologique sur le point de soulever l'humanité tout entière. Or, cette montée en puissance qui attend notre espèce n'est rien moins que la continuation logique de cette dynamique qui tend, depuis 13,7 milliards d'années, à informer

tout ou partie de la matière cosmique. Nos propres progrès ont à ce point modifié notre environnement qu'ils nous contraignent à sauter le pas. Nous sommes arrivés à un nouveau seuil critique dans la plupart de nos domaines d'activité. Nous allons devoir sans doute forcer notre destin, peut-être aussi notre nature, et participer activement à l'éclosion d'une nouvelle humanité. Mais cette transition n'est pas sans dangers. Toute naissance comme tout changement de dimension, d'existence ou de paradigme comporte des risques pour peu que l'on n'y soit pas suffisamment préparés. Ces moments soulignent plus particulièrement notre vulnérabilité. Comme par le passé, des formes de vie, des espèces, des peuples ou des civilisations peuvent ne pas être viables sur le long terme. De la même manière que certains embryons n'ont pas toujours les organes ou les fonctions nécessaires pour affronter la vie nouvelle à laquelle leur développement était jusque-là censé les préparer. Notre espèce encoure aujourd'hui les mêmes périls ; les mêmes sanctions aussi, définitives.

La question se pose donc de savoir dans quelle mesure, sinon dans quelles proportions la part grandissante de la technologie peut-elle avoir ici un rôle à jouer ? Les deux voies, spirituelles et matérielles sont-elles non seulement conciliables mais aussi nécessaires l'une pour l'autre ? Des pages qui précèdent se sont dégagées deux formes de participation. La première, primitive et convergente, de nature empathique et psychologique, consiste essentiellement en une lecture du réel ; un ressenti profond de l'unité de l'homme et du monde. La seconde forme de participation, moderne et divergente est exclusivement physique. Elle consiste en une volonté d'agir et de transformer le monde *via* tous nos prolongements

technologiques. De ceux qui nous permettent d'étendre notre sensibilité physique à tout ce que nous percevons : outils, vêtements, prothèses, moyens de transport et de communication, etc. Cette participation de nature technologique est une excroissance de notre volonté de puissance et de domination sur la nature.

L'avenir devra donc concilier ces deux voies afin d'initier une nouvelle dialectique avec le réel. Non plus une relation à sens unique, le plus souvent de type parasitaire à l'endroit de la nature. Mais bien davantage une relation de type symbiotique où l'homme, enfin à l'écoute du réel, saura infléchir et adapter son évolution en tenant compte de ce que la nature lui dit ou cherche à lui dire et de ce qu'elle est en mesure de lui proposer.

Écoute, respect, protection et coopération seront les valeurs cardinales seules à même d'accompagner nos forces de création dans le respect des équilibres naturels. Autant de valeurs également à même d'instaurer une forme de co-crédation et de co-évolution entre l'homme et la nature. Une symbiose en même temps qu'une synergie. Car une fois nos forces de création remises dans le cours naturel des forces créatrices, la rapidité et la puissance de nos développements matériels et spirituels ne se feront plus attendre.

C'est donc là, si nous consentons enfin à les écouter et à apprendre d'eux, que les Peuples Premiers, les sociétés archaïques et les plus anciennes traditions spirituelles ont un rôle majeur à jouer, pourvu seulement que nous leur laissions la place. Avec leur aide, il nous faudra intégrer sans plus tarder le caractère pleinement symbiotique du monde où notre regard et notre pensée se perdent.

Je l'ai déjà dit plus haut, la création du monde requiert notre

participation. D'une part notre *participation active et effective* dans la mise en œuvre de décisions allant dans le sens des forces de complexité et d'union depuis toujours à l'œuvre. D'autre part, notre *participation affective et sensitive*. C'est-à-dire qu'il nous faudra non seulement, et avec l'aide des Peuples Racines, développer le sentiment, mais aussi la sensation individuelle et collective de l'unité partagée avec la totalité du Cosmos. Sentiment religieux par excellence et qu'il nous reste encore à construire ou à réinventer. Lui seul pourra nous permettre de concilier la foi et les faits. Lui seul sera en mesure de nous aider à harmoniser nos aspirations profondes avec les forces de la nature, les exigences de l'espèce et celles de la vie en société.

LA GRANDE INITIATION

L'homme ne naît pas achevé. Son processus de maturation se poursuit à un niveau supérieur. Le social prend le pas sur l'organique. Plutôt, il en change les dimensions, les formes en l'élevant à un degré supérieur. Il en change l'échelle. L'homme n'est encore qu'une idée en cours de réalisation. Il n'est qu'une étape transitoire entre deux moments furtifs de son histoire. De même qu'à une certaine période de la biogenèse, certaines molécules complexes se sont associées pour former des êtres collectifs d'un niveau supérieur (protozoaires, métazoaires, protéines, enzymes, bactéries...) ; l'homme lui-même n'est que la continuation de ce processus vital.

C'est aussi ce que nous disent les sociétés traditionnelles pour lesquelles tout homme non initié – à commencer par le nouveau-né – n'est pas considéré comme pleinement achevé.

C'est-à-dire comme un membre du clan à part entière. L'individu doit d'abord en passer par une initiation à l'issue de laquelle il se verra attribuer un nom, une identité, autrement dit sa place au sein de la société. Ce sera alors une seconde naissance. Nous l'avons vu dans les chapitres précédents, l'homme des sociétés archaïques est pleinement lui-même au cours des cérémonies qui rassemblent les membres du clan. Par l'effervescence qui en émane, le groupe ranime périodiquement le sentiment qu'il a de lui-même et de son unité « organique ». En même temps, les individus sont raffermis dans leur nature d'êtres sociaux. « Plus je pense individuellement, moins je me sens exister, dit un Inuit à Jean Malaurie¹. »

*De l'homme synthétique
à l'homme symbiotique*

Se dessine donc progressivement ici une *nostalgie des origines*, selon les mots de Mircea Eliade. Laquelle s'apparente de plus en plus à une *nostalgie de l'Unité* occasionnellement retrouvée de loin en loin au travers des cérémonies, fêtes, commémorations, initiations et autres rituels collectifs ou grands rassemblements modernes. Autant de moments privilégiés au cours desquels la conscience collective semble trouver ou retrouver un point d'incandescence qu'elle s'attache à entretenir. Au cours de ces cérémonies, primitives ou contemporaines, chacun oublie sa propre personne, son individualité. De même sont mis à l'écart le rôle, la fonction sociale de chacun des membres du groupe pour se perdre et se

1 Jean Malaurie, *Hummocks I*, 1, Plon, coll. Terre Humaine, 1999, p. 234.

retrouver tout à la fois au sein de la collectivité. L'individu qui fait l'expérience de sa propre dissolution dans l'organisme social qui l'absorbe s'y trouve d'autant plus vivant et d'autant plus lui-même qu'il s'y abandonne sans résistance. Toute forme d'union et d'intégration implique une part de renoncement et de consentement. C'est le prix à payer (qui n'est qu'un prêt) à tous les niveaux de l'élan vital, comme le nomme Bergson. Toute intégration pour un « plus être » passe par une perte momentanée d'intégrité. « De la même façon, la cellule – du cœur, du foie, etc. – est bien plus “elle-même” à l'intérieur d'un corps socialisé que lorsqu'elle surnage dans un milieu nutritif dans une boîte de Petri¹. » Contrairement à toute forme de dilution chimique, ici, au même titre que la cellule dans le corps biologique, l'individu, en acceptant de se perdre momentanément dans le plus grand que soi (le corps social) s'y retrouve au centuple. C'est-à-dire et d'une certaine manière, augmenté, complété par toutes les autres identités qui constituent ici, le corps social. Ce qui revient à dire que nous sommes définitivement faits pour vivre ensemble et que nous ne sommes pleinement nous-mêmes qu'en étant pleinement en relation avec les autres. Une évidence sans doute, à laquelle cependant on pourrait ajouter ceci : que *l'Homme achevé* ou *l'Homme total* ne serait rien moins que la synthèse de tous les hommes.

Car en effet, un portrait fidèle de l'Homme devrait systématiquement tenir compte de ses constantes interactions avec ses semblables et son environnement. L'Homme est bien

1 Joël de Rosnay, *Je cherche à comprendre...* Éditions Les Liens qui Libèrent, 2016, p. 137-138.

au-delà des limites apparentes de son propre corps ; de sa physiologie immédiatement perçue. Il est une résultante, un composé, une synthèse, un nœud de forces et d'interactions à la fois physiques et psychiques. Ce qui tend à remettre d'ores et déjà en question la notion même de corps humain. Notre corps se limite-t-il à la frontière de notre épiderme ? N'est-ce pas la notion même de corps qui semble réduite à l'aspect exclusivement charnel dont nous l'enveloppons et donc, la limitons ? Dans *Surfer la vie*, Joël de Rosnay écrit :

La fusion du biologique et du numérique nous pose des questions sur l'identité humaine. Qui sommes-nous si notre corps est équipé de puces numériques ou d'appareils implantés capables de corriger certaines des fonctions déficientes de notre métabolisme ? Si nous sommes capables de commander à distance, par la pensée et grâce aux réseaux, un système robotique situé à plusieurs kilomètres, peut-on considérer qu'il s'agit du même corps, ou est-ce un corps "étendu", délocalisé, qui ne nous appartient plus¹ ?

Autant admettre que nous vivons définitivement dans un monde où ce n'est dès lors plus *le corps qui fait l'homme* ; mais bien *l'homme qui fait corps*. Corps avec ce qu'il perçoit, avec ce qu'il ressent, avec ce qu'il aime, ceux qu'il aime aussi et dont il est aimé.

1 Joël de Rosnay, *Surfer la vie*, Éditions Les Liens qui Libèrent, 2012, p. 230.

Faire corps avec le monde

Il y a incontestablement une identification qui participe d'une empathie mais aussi d'une véritable communication de ce que l'homme est à ce qu'il perçoit. Depuis la simple prothèse jusqu'aux plus incroyables prolongements technologiques (robots, mégastructures, réseaux...) l'homme fait corps également avec ce qu'il utilise, ce qu'il travaille, construit et façonne, transforme ou améliore. Du simple outil dont le maniement prolonge son propre corps sinon même son esprit, jusqu'à la terre qu'il cultive et le pays qu'il construit. Nous sommes une partie qui doit imiter le tout, écrit Simone Weil¹. Autrement dit, il nous faut, à force de travail, d'accoutumance, d'habitude mais aussi de renoncement, de compassion et d'empathie, finir par nous identifier à l'univers même.

Changer donc le rapport entre le corps et le monde. Faire en sorte, par un apprentissage du cœur et de la sensibilité, que le second devienne le prolongement naturel du premier. Que l'Univers soit pour le corps ce que le corps lui-même est pour toute cellule qui le compose : sa pleine dimension, son accomplissement, sa résolution. Or, pour que cette métamorphose s'opère, pour que cette contamination de la matière par l'esprit se poursuive encore au-delà de nos actuelles limites, s'impose à l'humanité un apprentissage comme le dit Simone Weil. Une manière de rééducation susceptible d'élever l'homme au-delà de ses dimensions

1 Simone Weil, *La pesanteur et la grâce*, Les classiques des sciences sociales, [1947] 2013, p. 139.

actuelles vers les dimensions cosmiques qu'il est appelé à embrasser à travers l'Homme Total qu'il préfigure.

Voilà qui confirme l'idée selon laquelle l'homme et son corps sont encore en formation, en cours de gestation. En tant qu'individus et consciences individuelles, nous ne sommes que les moments, les éléments encore fluides d'une mégastucture en cours d'intégration. Par nous, la vie rebondit. Elle gagne en complexité, en efficacité et en dimensions. Nos aptitudes nouvelles à la mobilité, à la communication de plus en plus rapide, à la collecte, à l'accumulation et à l'intégration d'informations chaque fois renouvelées et approfondies, à la mémorisation externe, à la démultiplication en réseau de notre univers affectif, émotionnel, sensoriel, créatif et enfin cognitif... tout cela tend à augmenter de façon exponentielle les dimensions mêmes de notre corps, à en modifier la nature en même temps que celle de notre conscience. Car cette dernière semble directement introduite par nos perceptions, la mémoire, les différentes traces mémorielles et affectives que nous gardons de ces perceptions et de la manière dont nous les organisons et les intégrons pour créer une structure de type individuel. Tout un *égosystème* résumé par l'identité, la personne. La conscience semble donc de ces propriétés dites *émergentes* qui, passé un certain degré d'intégration et de complexité, surgissent comme par magie. Elle est de ces propriétés qui sont davantage que la somme des composants qui lui donnent naissance. Si donc la conscience est directement liée et conditionnée par la complexité des structures matérielles sous-jacentes, quelles pourront être ses formes prochaines au regard des complexités biotechnologiques à venir ? Avec *Homo sapiens*, la conscience est

devenue réflexive. Elle s'est en quelque sorte repliée sur elle-même afin de former une *boucle virtuelle de rétroaction*. Laquelle lui a permis de redécouvrir le monde et sa place en son sein sous un autre angle, à partir de nouvelles dimensions. Quelle sera la prochaine boucle de rétroaction une fois que la conscience collective qui se profile aura densifié son réseau d'interactions ? Tout semble déjà là. Il manque peut-être simplement un détail, un accident, un évènement déclencheur. Une sorte de « clé » à même de compléter le mécanisme et lui imprimer son premier mouvement. Mais quelle sera la nature de cette étincelle ? Quelle sera son origine ? Interne ou externe ?

Nous savons que toute naissance ou renaissance doit en passer par une forme d'initiation qui la consacre. Or, toute initiation prend le plus souvent la forme d'une épreuve physique et/ou psychologique que le novice se doit de surmonter. L'espèce humaine ne fait pas exception. Les crises, bouleversements et extinctions du passé nous rappellent à la lucidité.

Nous savons désormais que la vie de manière générale obéit à deux niveaux d'évolution. Lesquels se retrouvent à toutes les échelles du pré-vivant et du vivant. Un premier niveau caractérise une évolution graduelle, progressive et continue. C'est celle mise en lumière par la nucléosynthèse primordiale. C'est celle qui a lieu encore aujourd'hui au cœur des étoiles et qui contribue à façonner les atomes lourds des mondes à venir. Elle est encore celle qui a contribué à la patiente émergence des premières macromolécules et des premiers micro-organismes à la surface de l'océan primitif. Elle est enfin l'évolution des espèces mise en évidence par Charles R. Darwin. Une

évolution en continu et qui s'opère par d'infimes changements de génération en génération. Changements d'ordre adaptatifs mais aussi changements internes par le biais de mutations génétiques. Plus à notre échelle enfin, cette évolution progressive, graduelle, peut également s'illustrer par celle de l'embryon animal ou humain qui va durant plusieurs jours ou plusieurs mois se métamorphoser afin d'atteindre son niveau d'organisation et de complexité optimum. Il en va enfin de même à l'échelle de nos sociétés humaines. Elles suivront sur le même modèle cosmologique puis biologique une évolution, une progression en pente douce jusqu'à atteindre le niveau maximum de complexité qu'il leur est donné d'atteindre eu égard aux systèmes d'organisation qui sont les leurs. Lesquels sont eux-mêmes tributaires de la diversité des éléments qui les constituent.

Voilà donc succinctement décrit ce premier niveau d'évolution observable à tous les moments de l'histoire de la vie.

Mais il en est un second, de type disruptif, qui vient ponctuer de loin en loin les courbes d'évolution progressive dont je viens de parler. Il est de ces bouleversements majeurs sur le plan cosmologique (effondrements et explosions d'étoiles en supernovæ, collisions météoritiques, etc.) qui ont permis, étape après étape, à l'évolution et à la vie de sortir des impasses dans lesquelles elles semblaient dans un premier temps s'être engagées. Ce sont les bouleversements climatiques à l'échelle de notre planète. Ce sont aussi les extinctions majeures ou simplement spécifiques à certaines espèces et le plus souvent dues à des épidémies, à l'absence ou au contraire à la prolifération de leurs prédateurs naturels, à la raréfaction

ou à la disparition brutale des ressources... Au niveau de notre espèce, ces ruptures majeures se traduisent par les différents chocs de civilisations, les guerres de conquêtes, les grandes découvertes, les échanges commerciaux, les catastrophes naturelles et les épidémies. Sur le plan individuel enfin, c'est la rupture, après neuf mois de gestation, avec la vie intra-utérine. Puis viendront la puberté, l'émancipation, le mariage, la filiation puis enfin la mort. Autant de ruptures dans une vie qui marquent et viennent achever comme autant de consécration, différents niveaux d'évolution individuelle. Elles sont aussi, à chaque fois, autant d'initiations et d'invitations à une vie nouvelle.

Nous avons donc d'une part, une macroévolution, de type *ponctualiste* qui, de chaos en chaos, inaugure à chaque étape de nouvelles formes de complexités et d'organisations. Puis, à un niveau inférieur, nous avons une microévolution *gradualiste* qui, sous l'effet de sollicitations externes ou de modifications internes, poursuit une lente métamorphose jusqu'à une prochaine rupture. Voilà qui rejoint la théorie dite des *équilibres ponctués* développée par les paléontologues Stephen Jay Gould et Niles Eldredge en 1972.

Il semble de plus en plus évident que nos propres sociétés humaines, et plus particulièrement occidentales, soient à l'aube d'une prochaine rupture. Tous les compteurs à la fois démographiques, culturels, sociologiques, politiques, économiques, idéologiques, scientifiques ou religieux font état d'une forme de plafonnement et de la nécessité de passer à un niveau supérieur sinon différent d'évolution et d'organisation.

Progressivement, la vision *systémique* reprend l'avantage sur la vision *analytique* typiquement occidentale. Mais les deux

axes d'évolution étaient néanmoins jusque-là nécessaires. Celui des civilisations dites « archaïques » ou « primitives » ayant fait le choix d'une vision systémique et globale du monde phénoménal. Puis le modèle dit « occidental » ayant opté pour le versant analytique et catégoriel essentiellement représenté par la pensée aristotélicienne.

La tentation égocentriste

Aujourd'hui nous arrivons à un point de jonction qui est aussi un point de rupture. Rupture, pour nous occidentaux, avec cette fragmentation excessive de la société à tous ses niveaux. Une fragmentation essentiellement due à un excès de contrôle, de spécialisation et de division du travail social. Excès aussi d'individualisation qui nous a, non seulement, dès l'origine des sociétés modernes, progressivement retranchés de la nature et du monde, mais qui continue, encore aujourd'hui, à écarter les gens les uns des autres. Excès qui va jusqu'à menacer la structure même de nos sociétés par une exacerbation de l'individualisme et la déliquescence du lien social.

Point de jonction aussi où les deux voies de l'ascension vers la Connaissance et peut-être de la Vérité se rencontrent. Pour parvenir au sommet, s'il en est, sinon poursuivre l'ascension, il nous faudra désormais unir nos forces et nos savoirs respectifs. Confondre nos deux visions du monde. Elles sont complémentaires lors que nous les avons si longtemps crues antagonistes. Nous sommes parvenus à un stade où nous ne pouvons plus nous ignorer. Encore moins nous passer les uns des autres. Les enjeux sont trop importants. Les dangers trop immédiats pour continuer à regarder ailleurs. Autant le

matérialisme a un besoin vital de réinjecter de la spiritualité et du sens dans sa démarche s'il ne veut pas se heurter de plein fouet à l'absurde ; autant les traditions spiritualistes devront bon gré mal gré, intégrer les plus récentes avancées technologiques. Lesquelles semblent inéluctables car faisant partie du cours naturel de la vie.

Le projet ; le « sommet » est plus élevé que nous ne pouvions jusque-là l'imaginer. Sa poursuite nécessite d'ouvrir une voie nouvelle et commune. Celle susceptible d'embrasser à la fois une vision matérielle et une vision spirituelle de l'existence. Ici, les deux versants se confondent ; les différences s'estompent. La lumière se fait aussi plus pure et la vision plus large et globale.

La nature, une fois encore, a bien fait les choses. Preuve sans doute que tout ne va pas au hasard. Elle nous montre, si besoin était encore, qu'elle garde la main sur les grands mécanismes qui nous gouvernent. Elle « savait » que les deux voies n'étaient pas directement et immédiatement conciliables. Qu'il fallait qu'elles atteignent, chacune dans leur domaine respectif – matériel et spirituel – un certain niveau de développement et de connaissance. Une certaine maturité aussi qui leur permettrait par la suite de s'unir et de se renforcer mutuellement. Il fallait que les deux étages de la fusée se construisent d'abord indépendamment l'un de l'autre avant de s'assembler. Une union qui leur dispenserait à la fois une énergie nouvelle et un surcroît de signification. Prematurée, cette union les aurait détruit l'un et l'autre. Les choses ne se font jamais par hasard et là encore, à la condition de prendre une certaine distance au regard des faits, on voit transparaître une certaine logique ; une cohérence même dans les voies

apparemment libres et divergentes empruntées par l'humanité. Nos libertés restent toujours empreintes de déterminismes. L'accepter, n'est-ce pas là la seule vraie liberté ?

À quelque niveau qu'on les considère, les complexités ne peuvent accéder à des degrés supérieurs que par l'union et l'intégration. Mais ces unions, du moins leur succès, n'est envisageable que si ces complexités, en l'état, sont parvenues à leur degré maximum. Pour inaugurer des complexités nouvelles et d'un ordre supérieur, il faut que les complexités sous-jacentes possèdent toutes les qualités, toutes les propriétés et toutes les aptitudes requises. Les sociétés humaines, nous l'avons vu, ne font pas exception. Leurs différentes structures et organisations procèdent des mêmes lois invariables. C'est donc aussi ce qu'on observe au niveau des interprétations matérialistes ou spiritualistes du « réel ». Quand des sociétés ont définitivement opté pour une certaine vision du monde, d'autres ont penché vers l'autre versant. Et si pendant de nombreux millénaires et sur fond continu de conflits de civilisations, elles ont semblé s'exclure l'une l'autre, elles sont aujourd'hui et plus que jamais complémentaires voire nécessaires l'une pour l'autre.

Considérées indépendamment les unes des autres, il est essentiel que les complexités de tous ordres atteignent un certain seuil au-delà duquel elles ne peuvent plus évoluer ou se transformer. Elles ont épuisé leurs possibilités internes. Elles ont atteint leur limite supérieure d'organisation. À partir de là, elles n'ont d'autre alternative pour se survivre à elles-mêmes que de s'adjoindre d'autres complexités de nature différente et s'ouvrir à de nouveaux horizons. C'est le principe, entre autres, de la reproduction sexuée, qui a permis à la vie de s'ouvrir à

une biodiversité infinie et à des possibilités d'évolution et donc de survie quasiment illimitées. Du moins l'étaient-elles tant que l'individualisme restait une force largement inférieure aux forces de cohésion sociales.

Que sera-ce, nous dit Bergson, si l'individu détourne sa réflexion de l'objet pour lequel elle est faite, [...] pour la diriger sur lui-même, sur la gêne que la vie sociale lui impose, sur le sacrifice qu'il fait à la communauté ? Livré à l'instinct, comme la fourmi ou l'abeille, il fût resté tendu sur la fin extérieure à atteindre ; il eût travaillé pour l'espèce, automatiquement, somnambuliquement. Doté d'intelligence, éveillé à la réflexion, il se tournera vers lui-même et ne pensera qu'à vivre agréablement. [...] La vérité est que l'intelligence conseillera d'abord l'égoïsme. C'est de ce côté que l'être intelligent se précipitera si rien ne l'arrête¹.

Aujourd'hui nous en sommes là. Mais heureusement, la nature veille.

Avant que les molécules d'eau puissent se former, il a fallu que chacun de leur côté, l'atome d'oxygène et l'atome d'hydrogène parviennent à se constituer et à se stabiliser au hasard des interactions nucléaires au sein des étoiles puis dans les nuages de matière, résidus d'étoiles mortes. Ce n'est qu'une fois atteinte cette limite indépassable en tant qu'atome que la solution moléculaire a ouvert de nouveaux horizons pour des complexités renouvelées vers le haut.

1 Henri Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion*, op. cit., p. 126.

Il en est de même pour le matérialisme et le spiritualisme. Chacun de leur côté, ces deux mouvements de pensée, ces deux perceptions du monde ont développé le maximum de leurs possibilités de compréhension et d'intégration du réel. Durant plusieurs millénaires, chacun a exploré et exploité toutes les voies qu'il lui était possible d'emprunter. Parvenus respectivement au maximum de leur potentialité, une autre route s'impose naturellement qui est celle de la synthèse. Ces deux complexités humaines doivent à présent s'unir non seulement pour relancer la connaissance vers de nouveaux horizons, mais pour débloquer une situation en passe de devenir une menace pour l'ensemble de la biosphère. Elles doivent donc s'unir pour que la vie continue. Car c'est ici, implicitement, que l'avenir de la biodiversité et de notre espèce se décide. Enfin, cette union est à l'image de celle qui, il y a 4 milliards d'années, a consacré la double hélice d'ADN. Laquelle a fini par s'imposer parce qu'elle présentait une plus grande stabilité mais aussi un plus large spectre de diversité biologique. C'est pourquoi il paraît de plus en plus évident que de cette complémentarité, de ce renforcement mutuel naîtra à coup sûr une nouvelle propriété émergente à l'échelle même de l'humanité. Une ou des propriétés qui seront susceptibles de nous propulser dans un monde radicalement nouveau. De nous préparer aussi à relever les défis majeurs qui nous attendent. Car ils ne manqueront pas. Surpopulation, épuisement des ressources, menaces cosmiques ou telluriques, climatiques ou épidémiologiques, biotechnologiques ou tout simplement idéologiques ; nul ne sait de quoi demain sera fait. Et comme le dit encore Teilhard, l'ampleur des précipices qui nous menacent est en proportion des sommets qui les surplombent.

Dans tous les cas, le seuil de stabilité de notre civilisation occidentale semble sur le point d'être atteint. Aussi est-il urgent de nous préparer à une prochaine Grande Initiation. Un changement de niveau, de dimension ou de paradigme et qui sera aussi, à n'en pas douter, une véritable rupture avec le monde d'avant.

Aussi faudra-t-il que le super organisme de nature biotechnologique qui est sur le point de se synthétiser soit suffisamment avancé pour passer avec succès cette initiation. À l'image de l'embryon arrivé à terme, il faudra que le réseau d'interconnexions et de relations entre les individus soit suffisamment abouti – que le lien soit suffisamment solide pour que l'Initiation puisse s'opérer et porter les fruits du renouveau. À partir de là, tout comme l'initiation rituelle permet au novice de trouver sa place au sein de la société ; la Grande Initiation à venir permettra à l'humanité de trouver enfin sa place au sein du Cosmos.

Un seul Corps pour une seule Conscience ?

Pour autant, nous ne connaissons pas encore la nature de cette Initiation ; de cette transition biotechnologique. Sera-t-elle dans la continuité des précédentes grandes catastrophes naturelles qui ont ponctué l'histoire de la vie sur Terre ? Sera-t-elle de nature cosmologique, sans pour autant imaginer la variété des événements que ce terme à lui seul peut recouvrir ? Sera-ce une découverte scientifique majeure ou, plus prosaïquement, un accident technologique, biologique ou tout simplement sanitaire ? Peut-être sera-ce encore la découverte et la confrontation à des formes de vie différentes de celles que

nous connaissons sur notre planète. Dans tous les cas, cette Grande Initiation devra faire en sorte d'unir, de rassembler l'ensemble de l'humanité, sinon toute vie sur Terre, autour d'un même évènement d'ampleur planétaire. Un évènement à lui seul susceptible d'initier cette Émotion, cette prise de conscience globale, ce sentiment d'appartenance à un même corps *biocosmologique* enfin constitué et intégré. Un organisme supérieur d'un genre radicalement nouveau est sur le point de naître. Celui que doit naturellement et logiquement former l'humanité au terme – provisoire – de son évolution. De ce nouveau corps naîtront des propriétés, des aptitudes physiques et spirituelles dont nous ne soupçonnons pas encore toute la portée. Mais cette métamorphose nous permettra également de prendre enfin toute la mesure de nos nouvelles responsabilités, non seulement à l'égard des planètes de notre système solaire, mais à l'égard du Cosmos dans son infinie diversité.

Dans tous les cas, qu'elles soient d'origine interne à notre espèce, ou externe, les causes qui doivent tôt ou tard initier ces bouleversements nous sont pour l'instant dissimulées. Peut-être ont-elles déjà lancé l'irréversible processus. Il ne nous reste, quant à nous, simples maillons de la chaîne, simples cellules d'un corps qui nous dépasse et nous submerge, à œuvrer en conscience du mieux que nous pouvons avec ce que l'existence nous a donné. Dans les moments de doute, attachons-nous simplement à agir dans le sens de la coopération, de la solidarité, du respect de la diversité, de l'empathie, de l'écoute, de l'altruisme... Bref, toutes ces valeurs qui vont dans le sens de la Vie et qui, de surcroît, donnent du sens à nos vies.

EN RÉSUMÉ. CONVERGENCE OU DIVERGENCE ?

Par leurs découvertes, des chercheurs tels que Darwin, Pasteur ou Einstein nous ont réinscrits au sein du vivant. Démontrant à la fois que l'humanité comme la vie elle-même ne se limitaient pas à la perception que nous en avons. De surcroît, les découvertes scientifiques innombrables qui ont jalonné ce dernier siècle et demi nous ont progressivement mis face à l'évidence d'une Unité fondamentale et fondatrice, sous-jacente à toutes les formes de vie sinon à tous les états de la matière. Une Unité depuis toujours pressentie et expérimentée par les mystiques et chamans des différentes traditions religieuses et spirituelles de l'histoire de l'humanité. Une Unité que semblent également confirmer les plus récentes découvertes en physique quantique. Parmi lesquelles, la notion d'*intrication* ou de *corrélation* quantique entre deux particules. Depuis sa confirmation par l'expérimentation en 1981, cette réalité n'a jusqu'à présent jamais été remise en question, même si nous sommes encore à des années-lumière d'en connaître les fondements et les prolongements.

Depuis les premières particules en passant par les structures intermédiaires telles que les cellules ou les organismes, et jusqu'aux sociétés les plus complexes et étendues, un même mouvement anime toutes les représentations du réel. Celui qui consiste, à partir d'un apparent chaos initial, à édifier des structures toujours plus intégrées, toujours plus stables, plus étendues, plus diversifiées et aussi plus intériorisées. Lesquelles vont à leur tour, par influence sur leur propre environnement et par le jeu infini d'une sorte de mouvement perpétuel, contaminer et convertir ainsi l'essentiel de la matière

brute mise à disposition par le hasard.

Au fil de ce chapitre, une fois encore, les mêmes constantes se sont progressivement révélées. À travers les différents niveaux d'observation de la matière, ce sont bien toujours les mêmes procédés de complexification et d'intégration par l'élaboration de structures communicantes qui opèrent. À l'évidence, l'univers se meut dans une certaine direction. Le mouvement général marque une certaine cohérence, pour ne pas dire une certaine « détermination ». Et cela quand bien même il doit ponctuellement en passer par des singularités et des *chaos de transition*.

Parmi les constantes que nous avons pu dégager au fil de ces dernières pages, il en est une qui semble à tous les stades de l'évolution, incontournable. C'est cette apparente « volonté » ou nécessité, cet impérieux besoin d'union et de cohésion, de lien entre des éléments épars dans la perspective de toujours plus de stabilité, de pérennité donc d'existence et de « réalité ». Besoin qui s'est avéré inhérent à toutes les structures qui ont successivement jalonné l'évolution de l'inerte comme du vivant.

Parvenues ensuite à une certaine « masse » critique, à une limite de stabilité, ces mêmes complexités plafonnent. S'opère alors une redistribution des éléments précédemment synthétisés, en vue d'une prochaine organisation d'un niveau supérieur.

Pour autant, cette unité reste sans cesse menacée, même au niveau des complexités sociales qui sont les nôtres aujourd'hui. La tentation égocentriste plane. Cette tendance malade à ne vouloir vivre que pour soi-même. Certes, cette propension naturelle a de tous temps été une composante essentielle de

toutes les formes d'évolution. Ce sont bien des mutations accidentelles, des « difformités » passagères qui ont permis à la vie et à la diversité d'inaugurer de nouvelles voies. Pour autant, ces mutations, ces exceptions, qu'elles soient génétiques ou sociales, ne doivent en aucun cas devenir la règle. Or, il faut bien convenir que cette tendance a pris au sein du modèle social occidental, des proportions autant monstrueuses que dangereuses. Elle consiste pour chacun à privilégier de plus en plus son existence et ses libertés individuelles au mépris des nécessités sociales et collectives sans lesquelles nous ne sommes rien. Les cellules finissant par oublier et par condamner l'organisme dont dépend leur survie.

C'est là précisément toute la menace que peuvent représenter des idéologies telles que le transhumanisme. Leur vision biaisée de l'évolution mettant davantage l'accent sur la survie du plus apte et sur la compétition entre les individus plutôt que sur la coopération, les bienfaits collectifs et la préservation des équilibres naturels et de la diversité. C'est là sans aucun doute que réside le risque d'une *divergence*, quand c'est de *convergence* et d'*unité biocosmologique* dont a besoin l'évolution.

Le religieux lui-même n'échappe pas aux lois de cette évolution puisque nous avons vu que ce phénomène, pour typiquement humain que nous le supposions, n'en était pas moins inféodé aux exigences de la biologie. Pour survivre, les religions devront rapidement intégrer les plus récentes découvertes scientifiques et les dernières mutations sociales. Lesquelles se font le plus souvent malgré les croyances. Avec la croissance exponentielle de la démographie, l'évolution des sociétés prend de vitesse les idées elles-mêmes. Poussée par les

nécessités vitales d'une part ; attirée par la soif de connaître et l'esprit de conquête d'autre part, l'humanité, en un peu plus d'un siècle, a profondément changé. Sa perception du monde elle-même s'en est trouvée profondément modifiée. Les découvertes scientifiques et leurs applications technologiques se succèdent à un rythme effréné. Les plus récentes certitudes laissent tour à tour leur place à autant d'idées fausses. Impassibles, figées dans leur gangue et dans leurs dogmes millénaires, les grandes religions sont de plus en plus en décalage avec les forces de vie régulièrement mises au jour.

Aussi, la nécessité s'impose d'inaugurer rapidement une spiritualité pour demain. Une spiritualité essentiellement laïque à même de rassembler l'humanité autour des mêmes valeurs universelles. Une spiritualité également à même de concilier des millénaires de pure recherche spirituelle avec les plus récentes découvertes scientifiques. Une religion au sens propre, c'est-à-dire à même de retisser les liens entre tous les hommes et avec la vie prise au sens le plus large possible. En somme, une religion de la réconciliation entre l'Esprit et la Matière ; le Totem et l'Atome.

CONCLUSION

Le monde en héritage

Tout homme, sinon tout être vivant, n'est en définitive que la synthèse éphémère de ses interactions avec autrui et son environnement. Des personnes que nous avons connues, aimées, nous ne gardons que le souvenir des moments, des situations, lieux et événements vécus en commun. Ne survivent au fond de nous que les émotions qui nous rappellent ce qu'ils furent pour nous en telle ou telle circonstance, jamais ceux qu'ils étaient en eux-mêmes et pour eux-mêmes.

Toute personnalité n'est qu'une alchimie, un composé, un nœud de forces. C'est le monde se saisissant lui-même. Il n'est pas de personnalité singulière, spontanée, monolithique ou préfabriquée. Il n'est que des personnalités plurielles. Autrement dit, interactives avec le reste de la société et du monde. Derrière la personne, il n'y a personne ! Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a rien. L'accomplissement de soi est un accomplissement par les autres. Car c'est par le regard des autres que nous nous construisons, expérience après

expérience, et trouvons un sens à notre vie. Non pas le regard superficiel qui juge. Mais le regard qui échange, qui propose, qui construit, qui invite à la relation. Ce regard qui apporte une autre vision du monde. Autrement dit une pierre supplémentaire à l'édifice de notre personnalité. Un regard, une vie, une expérience qui nous permettent d'enrichir notre propre expérience du réel, notre réseau d'interconnexions et par là même, de densifier notre perception du monde.

C'est ce que l'attention portée aux sociétés traditionnelles nous a, entre autres, permis de mieux comprendre. Par retour, la conscience de cette étroite relation et interdépendance qui unit les individus d'une même famille, d'une même société... au monde lui-même, donne à chacun l'occasion d'étendre les dimensions aussi bien psychiques et affectives que physiques de son être, au-delà des limites de son propre corps. Là encore, les sociétés traditionnelles nous ont appris que suivant notre perception affective des choses et du monde, notre univers se mettait à la mesure de ce nouvel espace de perception.

Il ne restera de nos vies que les émotions transmises, moments et expériences partagés. Lesquels, après nous, serviront à construire des personnalités nouvelles, toujours plus empathiques, toujours plus humaines, toujours plus achevées. Ne conservant en elles-mêmes que la substantifique moelle d'une humanité promise à une éternelle élévation.

Tout homme, tout être comme toute forme de complexité ou société n'est qu'un collecteur et un transmetteur d'informations. Une sorte de neurone d'un genre supérieur pour un réseau à échelle planétaire. Le relais pour une Information, un Influx primordial que nos interactions, à travers l'espace et le temps, ont à charge de révéler, de

complexifier, d'enrichir et de transmettre.

La première partie de ce travail nous a permis d'approfondir les notions de culture, de langage, de communication, de civilisation ou de morale. Autant de traits, avec la religion, que nous pensions typiques de notre humanité. Or, nous avons pu constater que tout ce que nous pensions particulier à l'espèce humaine se retrouvait largement en amont, au sein du règne animal, sous des formes certes différentes, plus grossières, mais dont la parenté avec leurs formes humaines n'était plus à mettre en doute. Nous avons pu constater qu'il y avait autant de formes de culture que de formes de vie et de mémoire. Une culture n'étant au fond qu'un ensemble d'informations et d'expériences qui ne valent que pour la complexité à partir de laquelle elle se synthétise. Le social et ce, quels qu'en soient les développements, reste au fond du vital.

On retrouve d'ailleurs à la base des structures sociales des premières sociétés humaines, les mêmes mécanismes qui, bien avant elles, régulent toutes les formes de vie et de pré-vie.

Nous avons enfin pu constater que le religieux lui-même, point culminant par excellence des sociétés humaines les plus développées, plongeait ses racines loin en amont. D'origine exclusivement sociale, il s'avérait être la synthèse à un niveau supérieur d'organisation, de sentiments et émotions épars au sein du règne animal, sinon biologique.

Pas plus que l'identité d'une nation, ses frontières, sa langue ou sa religion ne lui sont définitivement acquises, l'humanité n'a aujourd'hui plus qu'hier sa forme définitive. Ce ne sont là que des idées propres à une génération d'individus, à une époque qui les représentent à un moment donné de leur histoire. À aucun moment ces formes historiques, sociales,

biologiques ou géologiques n'ont de caractère absolu. L'humanité, nous l'avons vu, n'est qu'une idée parée des attributs d'une époque. Elle n'est que le moment provisoire d'un mouvement qui l'emporte et la dépasse. Mouvement qui n'est autre que la vie elle-même. Or, même l'idée que nous nous faisons de cette dernière est tout à la fois réductrice et provisoire. Tributaire de notre aptitude ou inaptitude à comprendre et à intégrer le monde qui nous entoure.

Aussi, tous les phénomènes que nous distinguons les uns des autres de manière réflexe et dans des buts pratiques, sont les différentes expressions d'un seul et même phénomène dans toute sa beauté et son mystère.

L'Humanité, au même titre que l'Univers, aura-t-elle une fin ? Sous sa forme actuelle, oui bien sûr ! Comme tout mouvement, ils ne sont l'un et l'autre que la succession infinie de moments éphémères dans leurs apparences, mais cependant éternels dans la dynamique, la force de l'onde qui les traverse et les anime comme une vague.

L'humanité est morte cent fois, mille fois. Au même titre que l'homme que je suis est chaque jour un homme nouveau et le monde avec lui. L'histoire de l'humanité, c'est l'histoire des humanités. De ces formes de vie qui se sont succédées durant des millions d'années. Il n'y a d'ailleurs jamais eu d'*apparition de l'homme stricto sensu*. L'hominisation est un processus dont on pourrait faire remonter l'origine bien au-delà des premiers anthropoïdes. Y a-t-il seulement une Humanité au sens propre dans la mesure où l'évolution de notre espèce est sans aucun doute encore loin d'être achevée ? Ce que nous appelons Humanité n'est qu'un moment de l'histoire d'un rameau auquel nous nous identifions. Lequel n'est que la

synthèse momentanée de caractères biologiques et psychologiques éparés au sein du règne animal. Aussi, ce n'est pas tant l'homme qui se dénature avec les progrès socio-technologiques qui sont les siens aujourd'hui. Ne serait-ce pas plutôt la nature qui s'hominise ou plutôt, qui se conscientise ? Dans la mesure où davantage que la forme, aujourd'hui humaine, c'est la complexité des structures sociales et cognitives qui semble être la seule constante digne d'être prise en considération.

L'humanité est encore à accomplir, ici ou ailleurs, sous d'autres formes, sous d'autres cieux. Peut-être même est-elle déjà accomplie sur une lointaine, très lointaine planète où la vie aurait sensiblement et suivant les mêmes processus, tiré d'une glaise primordiale des êtres assez semblables à nous et partageant les mêmes valeurs dites universelles : le respect de l'autre, la compassion, la bienveillance, l'empathie, la coopération... l'amour enfin. Autant de forces de cohésion et d'évolution dont nous avons vu qu'elles n'étaient pas spécifiques à notre seule espèce, mais attachées à toute forme de vie.

Nous ne sommes, je l'ai déjà dit, que des moyens, des modes de transmission d'une Information, sinon d'une Connaissance et peut-être même d'une Vérité qui dépassent de loin notre seule espèce et son interprétation du réel. Ces valeurs, littéralement « trans-humaines », nous les avons retrouvées à tous les stades de l'évolution des complexités. Sous des formes moins abouties certes, mais déjà annonciatrices de ce qu'elles exprimeraient au sein de structures toujours plus complexes et signifiantes. Ce n'est pas notre humanité, comme beaucoup le croient encore, qui est à

l'origine de ces valeurs. Mais ce sont bien ces dernières qui fondent notre humanité. De même qu'elles seront encore à l'origine des formes plus achevées qui lui succéderont. Autant dire qu'une humanité finale serait surtout une humanité finie. C'est-à-dire une espèce dont le mouvement évolutif, la dynamique, se serait vue soudainement interrompue par des causes (endogènes ou exogènes) dans tous les cas contraires au mouvement même de la vie.

Un monde nouveau se propose à l'homme. Un monde plus vaste, plus unifié, plus empathique et surtout plus signifiant. Pourvu seulement que nous nous laissions faire. Pourvu seulement que nous consentions un peu à lâcher prise et à nous soumettre amoureusement et avec confiance aux forces bienveillantes qui pétrissent l'univers. Ces forces, nous les avons rencontrées à plusieurs reprises tout au long de ce travail. Certes, elles ont pu parfois revêtir des formes différentes suivant les complexités qu'elles traversaient et vivifiaient. Pour autant, elles ont toujours été là, intimement liées au monde comme autant de constantes universelles au même titre que la gravité ou l'électromagnétisme.

Pour accéder à ce monde nouveau il faudra apprivoiser ces forces. Il sera impératif de mettre en œuvre de nouveaux moyens, développer de nouvelles facultés adaptatives et de nouvelles mythologies pour les accompagner. Pour ce faire, il nous faudra mettre en commun les fruits de plusieurs millénaires de civilisation, de conquêtes scientifiques, technologiques mais aussi spirituelles.

Tout comme l'univers auquel elle est intimement liée, la vie

n'aura sans doute jamais de fin. C'est nous qui voyons des morts et des naissances, des commencements et des fins, lors qu'il n'est que des métamorphoses sans nombre.

Pour que l'aventure continue et que nous en soyons, charge à nous de nous inscrire le plus harmonieusement possible au cœur de la danse continue d'une vie sans limite. Gardons toujours à l'esprit que cette harmonie ne se fera qu'au prix d'une certaine dose de renoncement, de consentement, d'amour et d'humilité. Restons lucides et vigilants quant à notre fragilité native. Enfin, n'oublions jamais que chacune de nos rebuffades, chacune de nos faiblesses, chacun de nos outrages à l'encontre de la vie, sont autant de grains de sable. Lesquels seront toujours susceptibles d'enrayer le délicat et merveilleux mouvement de ce qu'il est convenu d'appeler LA MÉCANIQUE DES DIEUX.

Saint Clair sur Galaure,
Le 9 janvier 2017.

FIN

TABLE

DU MÊME AUTEUR.....	4
AVANT-PROPOS.....	11
PRÉSENTATION.....	15
La fondation du monde.....	17
1. L'ESSENCE DE LA CROYANCE.....	21
Nature, culture et civilisation.....	21
Le surnaturel.....	31
Le mana.....	35
La magie.....	38
Le sacré.....	43
Les rites et les mythes.....	46
Le totémisme.....	66
La religion.....	74
La croyance, la société et l'individu.....	82
En résumé.	
Dieu gagne du temps !.....	88
2. LA MAGIE.....	95
Être, exister, c'est participer.....	97
Origines de la magie.....	116
Finalité pratique et affective de la magie.....	125
L'efficacité magique.	
La magie, force de persuasion.....	137

Le magicien.....	153
En résumé.	
Biologie de la magie ; magie de la biologie.....	160
 3. LE BÛCHER ATHÉE.....	 169
Critique de la méthode.....	169
Le néant apprivoisé.....	172
Le miracle sans cesse renouvelé de la matière.....	175
Métaphysique de la cacophonie.....	181
La religion de l'homme.....	194
En résumé.	
La pomme de discorde ou le malentendu athée.....	200
 4. LE CANTIQUE DES QUANTAS.....	 211
Charles, Louis, Albert et les autres.....	214
Les apôtres de la matière.....	214
L'impasse transhumaniste.....	219
L'univers symbiotique.....	235
L'alliance nouvelle.....	252
La grande initiation.....	262
En résumé.	
Convergence ou divergence ?.....	277
 CONCLUSION.....	 281

Image de couverture : *Chambre à bulles.*

Photo CERN.

Composition : Sébastien Junca

Le Totem

et L'ATOME

Sébastien JUNCA

Comme l'a démontré Émile Durkheim, la religion est un fait exclusivement social. Elle est donc en prise directe avec les forces et les mécanismes qui, depuis 13,7 milliards d'années, ont contribué à façonner les différentes complexités atomiques, moléculaires, biologiques puis humaines. Elle est donc aussi sujette aux mêmes métamorphoses ; aux mêmes évolutions.

La magie, le totémisme et les premiers grands monothéismes ont tour à tour été les ferments des sociétés en gestation. Ils leur prodiguèrent le sens du sacré, les interdits et les premières structures socio-économiques dont ces sociétés avaient impérativement besoin pour se construire et perdurer.

Les connaissances et l'accroissement démographique de notre seule espèce s'étendront bientôt au-delà des dimensions matérielles de notre planète. Nos religions n'ont pas suivi. Dieu est devenu étriqué. Trop étroit désormais pour satisfaire bientôt 9 milliards d'individus avides de sens et de reconnaissance.

D'où l'impérieuse nécessité de réinstaurer une dialectique avec la nature et le cosmos. De celle qui nous permettrait de quitter enfin les âges primitifs de la survie, de la compétition et de la confrontation au monde, pour entrer pleinement dans la Vie. Une Vie non plus seulement terrienne et organique. Mais une Vie aux formes infinies, de nature symbiotique et de dimensions cosmiques.

Autodidacte épris de philosophie, Sébastien JUNCA est l'auteur de neuf ouvrages dont AU CŒUR DE LA CRISE (2014) paru chez Demopolis et préfacé par Gérard MORDILLAT.

